

Yves Navarre

Les Loukoums<sup>1</sup>

roman

Table des matières<sup>2</sup>

1.....	5
2.....	9
3.....	11
4.....	15
5.....	17
6.....	19
7.....	22
8.....	24
9.....	27
10.....	30
11.....	32
12.....	35
13.....	37
14.....	39
15.....	41
16.....	43
17.....	44
18.....	46
19.....	48
20.....	50
21.....	52
22.....	54
23.....	56
24.....	58
25.....	60
26.....	62

---

<sup>1</sup> Ce roman a été publié la première fois aux éditions Flammarion en 1973. Il a été ensuite publié au Livre de poche en 1977 avec, en couverture, un dessin d'Yves Navarre par David Hockney. Le livre a été réimprimé plusieurs fois au Livre de poche. Le Chat possède ainsi une édition du 3<sup>e</sup> et du 4<sup>e</sup> trimestre 1978. Pour sa genèse, voir *Biographie*. Les Loukoums apparaissent dans plusieurs chapitres. Voir aussi *L'Espérance de beaux Voyages, été/automne*, lettre du dimanche 27 novembre.

<sup>2</sup> Cette table n'existe pas dans les versions éditées.

27 .....	64
28 .....	66
29 .....	67
30 .....	68
31 .....	69
32 .....	70
33 .....	72
34 .....	74
35 .....	76
36 .....	77
37 .....	78
38 .....	79
39 .....	85
40 .....	86
PRESENTATION DE L'EDITION DU LIVRE DE POCHE.....	87
ŒUVRES PARUES JUSQU'EN 1978.....	88

*pour A. Montalembert, de New York<sup>3</sup> City  
pour L. de Jong, de Sin King City  
ce texte grinçant, la doublure de notre étonnement.*

---

<sup>3</sup> ainsi.

L'enfer, on y entre de plain-pied sans le savoir.

Je<sup>4</sup> voudrais déchirer les nuages. Telle fut la pensée de Luc lorsque l'avion s'enfouit dans la stratosphère, vibrant, frémissant pour finalement s'élever plus près du soleil, quelque part entre la terre et le reste. Dans sept heures il serait à New York. Le télégramme de Rasky disait: « Meet me in New York City. Please. Rasky. Post-scriptum: je me sens vide. » C'était bien là le style du bonhomme : jusqu'au bout il agirait en enfant gâté, propriétaire de ces jouets que sont pour lui les êtres humains, les autres. Mais cette fois, il y avait dans le ton et la forme du télégramme l'aveu d'une angoisse qui ne relevait plus du caprice. Luc l'avait compris. Dans un monde où les maquillages frôlent la perfection, dans ce monde de petits intellectuels internationaux, de solitaires touche-pipis friands de jeunesses et de douceurs de peau, dans ce monde d'insectes vibrants au moindre désir, fascinants et fascinés, dans ce monde qui est le sien, les mots parfois trébuchaient, les sentiments se télescopaient. Un télégramme brusquement portait le sceau de la mort. Luc rejoindrait le bonhomme. Il serait son dernier valet. Il était fait pour ce genre de besogne. Et, dans le fond, cela lui plaisait.

Rasky s'inquiéta en tout premier lieu de ce que Luc ait bien rencontré Odette sa gouvernante. « Elle t'a bien tout expliqué, n'est-ce pas? Elle n'a rien oublié? Fais attention au robinet de la douche il est inversé tu pourrais t'ébouillanter. Le moteur de l'appareil qui conditionne l'air de la bibliothèque est en panne. Il a cessé de fonctionner la veille de mon départ. Je crois même que cet incident a provoqué mon départ: je me suis mis à gonfler dans la nuit. Ma peau s'est mise à se fendiller. Tu vois, c'est ma peau qui me tue. » Rasky écarte les draps, soulève un peu les bandes qui entourent son ventre. « Regarde, je m'attendais à tout, sauf à ça... » Luc s'approche du lit blanc, salle blanche, draps blancs. « Regarde ces petites fleurs rouges et roses sur mon ventre, c'est mon sang. On pourrait presque voir tout ce qui se passe à l'intérieur. Tu n'as plus envie de-m'embrasser, n'est-ce pas?<sup>5</sup> » Le sourire de Rasky n'est même plus ironique. La voix ne donne plus ces coups de griffe qui ont fait la réputation de Rasky. Luc tend la main. « Non, je ne t'en demande pas tant. Ce n'est pas pour ça que je t'ai fait venir. Je veux te voir, là, comme ça, à distance. Je veux te parler. Et cette fois, je veux que tu me parles. Tout, je veux que tu me dises tout ce que tu n'as jamais osé me dire. » Silence. « Assieds-toi, Luc, là... » Fauteuil métallique, skaï blanc, Luc fait glisser le fauteuil sur le balatum façon marbre. « Oui, tout est blanc ici, pour un drôle de mariage. Ils ont peut-être peur de ne plus voir mes plaies. Je m'en vais, Luc, je m'en vais. Je n'ai même pas le courage de lever mon bras J'ai l'impression qu'il se détacherait du corps. Alors, je ne bouge pas. On me cale la tête. Je parle. Je te parle. Je suis content que tu sois là. Luc entend les cris de la ville étouffés de l'autre côté de la baie vitrée aveugle, opaque, il entend au loin les cris des sirènes des voitures de police, les cris des sirènes des ambulances et des voitures de pompiers, le vrombissement des avions au-dessus de Manhattan. « Tu sais, Rasky, dans l'avion j'ai rêvé que je déchirais les nuages. » « Les nuages? »

« Odette t'aura expliqué qu'il faut fermer toutes les serrures de l'appartement, même lorsque tu es dedans. C'est désormais dans cette ville la moindre des précautions. » Luc ne raconterait pas son arrivée à l'aéroport. Mal rasé, en blue-jeans, les policiers de la douane l'ont sans doute trouvé suspect. On lui ordonne d'ouvrir tous ses bagages, y compris le boîtier en plastique de sa machine à écrire. « Profession? » « Journaliste. » « Vous venez à New York pour le business ou pour la récréation? » « Récréation. » La voix de Luc tremble un peu. On le menace du regard: il réagit en coupable. Et puis le mot de récréation est chargé d'ironie. Luc se barricade derrière un demi-sourire qui rend sa mauvaise mine mal rasée encore plus douteuse. On fouille sa valise, cette vieille valise qui ressemble plutôt à un coffre qu'à autre chose. « Et vous lisez aussi? » « Oui, je lis. » « Quoi ? » « Je lis ce que j'aime. » « Et vous aimez beaucoup de choses? » Le douanier donne de petits coups sur les parois de la valise, appelle un de ses collègues. Ils palpent l'objet, le tapotent, puis s'emparent d'un couteau, arrachent les charnières, démontent les bâtis intérieurs, toute cette petite menuiserie de détail des bagages anciens. « Mais... » « Oh mais nous savons ce que nous faisons. » « Mais je tiens à cette valise. » « Et nous, nous tenons à faire notre travail. » Silence. « Vous savez tout ce qui se passe ici, chaque jour, vous le savez, non? » Les voyageurs font la queue derrière Luc. On leur fait signe de passer par un autre contrôle. Luc transpire, s'essuie le front d'un geste de la main, balbutie trois mots. « Mais il n'y a rien... » « C'est ce que nous voulons voir. » Silence. « Et puis c'est très exactement ce que vous ne devez pas dire. Vous restez combien de jours à New York? » « Je ne sais pas... » « Vous devriez le savoir. Combien? » « Vingt jours... » Luc vient de condamner Rasky. Ou du moins, il vient de prendre un rendez-vous pour son ami avec le Grand Docteur, le dernier, celui qui

<sup>4</sup> chaque début de chapitre commence avec un mot en majuscule (petites majuscules pour être précis).

<sup>5</sup> On pourrait croire à une prémonition des années 80 et à une description d'un « malade du sida ».

soigne tout d'un seul coup. Ahah ! Et ce n'était pas à lui de le faire. « Ce n'était pas à moi de le faire. » « Pardon? » « Rien, je vous prie de m'excuser. » Les douaniers abandonnent leurs recherches, remettent en place les montures, les bouts de toile arrachés. « C'est bon, vous pouvez passer. Tenez. » Ils tendent à Luc un papier rose que Luc tient un long moment devant lui, bras tendu, le regard dans le vague: tous ses vêtements sont éparpillés, en vrac autour de la valise et du sac, recouvrant la machine à écrire. Les douaniers tournent le dos. Luc refait ses valises, posément, lentement: la ville le rejette. Elle lui dit quelque chose comme « fous le camp » ou « va voir ailleurs si j'y suis ». Quelques instants plus tard, devant l'aéroport, Luc hèle un taxi. Au moment où le chauffeur met les valises dans le coffre de la voiture, un homme en bleu s'approche de lui. « Passeport! » « Mais je viens de passer la douane. » « Votre passeport! Ça vous dit quelque chose, ça ? » dit l'homme en tendant une carte de police. Le chauffeur de taxi hausse les épaules décharge les bagages et s'en va. « Mais qu'ai-je fait de mal? Je veux seulement un taxi. » « Combien de temps allez-vous rester à New York? » « Vingt jours. » « Business ou récréation ? » « Récréation. » « Quel genre ? » « La musique. J'aime la musique. » « Quel genre de musique? » « Toute la musique. » « Ce n'est pas une réponse. » « Mais... » « Dites-moi un nom. » Luc se tait. « Vous avez oublié. » Luc dit au hasard: « Don Giovanni. » « Très bien. » L'homme rend le passeport, fait signe à un autre taxi. La ville rejette Luc. Dans le taxi, il aura envie de dire au chauffeur: « Vous savez ce qui vient de m'arriver... » Puis il préférera se taire et se terrer. Odette l'attend. Il est en retard. La première chose qu'elle lui dira: « Monsieur m'a bien dit que vous deviez fermer toutes les serrures même lorsque vous serez dans l'appartement. Les derniers temps, il avait très peur. La vie a changé ici. » La vie de Rasky?

« A quoi penses-tu? demande Rasky. Tu ne dis rien. » « Je n'aime pas cette chambre. » « T'étonnerai-je en te disant que moi aussi je ne l'aime pas... » « Pardon, Rasky. » « Ne t'excuse pas. C'est tout ce que j'attendais de toi, nous serons deux à détester ces trois murs, ce lit, ce fauteuil, et cette baie opaque qui me coupe de tout. Quel temps fait-il dehors? » « Humide, orageux, étouffant. » « Quel jour sommes-nous? Dis-moi la date. » « Vingt-huit septembre. » « Vingt-huit... Tu viens de fêter ton anniversaire? » « Avant-hier.<sup>6</sup> » « Moi aussi, j'avais trente-deux ans quand je t'ai rencontré pour la première fois. Tu sortais du lycée. Je passais par là. » « Tu draguais. » « Soit, je draguais. Et je t'ai offert d'emblée d'aller voir *La guerre de Troie n'aura pas lieu*. » « Et j'ai accepté, d'emblée. »

A chaque voyage, New York devient plus petit et plus sale. A chaque voyage, New York s'affaisse dans l'esprit de Luc, les gratte-ciel deviennent plus raisonnables et les vertiges plus gentils. New York s'enfonce dans les eaux salées de l'Hudson ou bien par habitude Luc s'envole-t-il et il en est ainsi de toutes les curiosités: le temps rabote le seul bois tendre de son être. « A quoi penses-tu? demande Rasky. Parle-moi... »

Une moitié du lit de Rasky ressemble à une tente: une armature de métal soulève les draps au-dessus des jambes. « Je ne peux plus marcher. Je m'étais assoupi sur le sofa de la bibliothèque. Plus d'air conditionné. Quand je me suis réveillé, je ne pouvais plus me lever. J'avais gonflé. Je ne sentais plus mes jambes. C'est Odette qui a appelé le médecin. Quand le barbichu est arrivé, il n'a pas eu l'air étonné. Il a dit en pensant que cela me consolait que cela aurait dû m'arriver plus tôt, plus vite. Et je crois qu'il m'a consolé. Maintenant, je m'en fous, c'est une question de coeur, une question de jours. On ne meurt pas de syphilis, n'est-ce pas? Non, ne t'approche pas. » Silence. « Certains deviennent extrêmement fous et se durcissent. » Silence. « Moi, j'ai fait le contraire, comme d'habitude, je suis devenu extrêmement lucide et complètement mou. » Silence.

Luc prend congé du rédacteur en chef de son magazine. « Je pars pour New York trois semaines. Voici mes papiers pour les trois prochains numéros. Je posterai le quatrième de là-bas. » « Qu'est-ce que vous allez faire là-bas? Un reportage, une pige? » « Non, une B.A., une bonne action. C'est mon côté scout. » « Vous allez perdre votre temps, j'en suis sûr. » « Non, je vais le pétrir. » Et si la vie n'était qu'un texte mystérieux, Luc lui reprocherait de tout dire d'emblée. La vie, elle, ne ménage pas ses effets, elle les annonce puis les devance. Pour Luc, l'écriture de la vie est bien inconfortable. Démunie des ressorts primaires du récit qui ne sont que des inventions de faussaire, elle doit donner dans l'extrême surface des choses, les paroles en l'air, les confidences apparemment inutiles, les sentiments fugitifs ou bien parfois seulement dans l'extrême profondeur, quand brusquement le coeur se noue. Naît alors la magie, l'émotion. La vie prend des risques. La vie, ce texte dont chacun donne sa version. « Vous ne changerez jamais », avait dit le rédacteur en chef en pinçant la joue de Luc.

<sup>6</sup> Yves Navarre est, lui, du 24 septembre.

<sup>7</sup> Pièce de Jean Giraudoux.

New York, septembre. L'été indien est en retard. La ville sort à peine de l'été, suintante, dégoulinante d'humidité, de crasse noire et brune. New York, septembre, les touristes transportent tous de l'héroïne dans leurs valises. C'est évident. Quel drôle de nom pour les douaniers du désespoir: de l'héroïne ! L'aventure est morte, n'est-ce pas? Et tous les passeports des messieurs-dames parisiens mal rasés en blue-jeans, sont faux. Allons, dites-nous la vérité: Sortez dans la rue: vous êtes un suspect. L'heure de la récréation a sonné, Odette remet les clés à Luc. « Je ne viendrai qu'une fois par semaine, le mardi, Monsieur m'a dit que vous n'aimiez pas être dérangé. Et puis, dites à Monsieur que je suis triste de ne pas pouvoir aller le voir. Vous allez prendre ma place auprès de lui. Dites-lui que je l'attends. Qu'il reviendra. » « Il ne reviendra pas, Odette, vous le savez très bien. »

Luc prend un bain avant même de défaire ses bagages, de suspendre ses vêtements à côté de ceux de Rasky, l'idole des salons, le play-boy perfide et capricieux de l'été 39, l'homme qui a toujours eu raison. Luc prend un bain. Et il retrouve les carrelages des salles de bains de New York, leurs jointures humides, les passes secrètes qui mènent aux souterrains des insectes pince-oreilles, cloportes, scarabées, scurbius, toutes ces variétés inouïes de la nuit des murs de la ville, tout ce monde caparaçonné de noir, pierres noires, pierres de malheur luisantes opiniâtres dans leurs itinéraires sur les carrelages, indifférents dans leurs rencontres quand par hasard un insecte croise un autre insecte: ils sont-aveugles. Tout à l'heure, Luc rendra sa première visite à Rasky. « On ne peut même pas lui téléphoner, vous savez, il ne peut même pas lever le bras. Il vous attend. Ne tardez pas, monsieur Luc. » « Je veux d'abord prendre un bain, me raser. » « Faites vite. » Il y a combien de millions d'habitants dans New York, combien de millions d'êtres humains et combien de milliards d'insectes? Chaque mur est un continent. Ils sont là, chez eux, Luc n'est que leur invité. Combien de fois Rasky a-t-il changé d'appartement, n'osant jamais avouer qu'il voulait des murs neufs, des murs sains, des carrelages impeccables dans des salles de bains rutilantes: il fuyait les insectes. Mais les insectes envahissaient bien vite les murs, leur nouveau domaine. « Toutes mes maisons deviennent des cercueils, vite, trop vite, j'ai à peine le temps de m'y installer, de m'y habituer. New York est grignoté par ces bêtes. » Premier bain: les insectes ont entendu couler l'eau. Ils s'affolent un peu. Ils viennent voir l'ami du maître de maison, ou plutôt ils viennent l'entendre, l'accueillir, le menacer. C'est le paseo des faux indifférents. Luc ferme les yeux. Les insectes sont là.

« Les amis ne peuvent pas téléphoner, alors ils m'écrivent. Ils se disent Rasky s'en va, saluons le départ de la star, son dernier show. » Silence. « Regarde sur la table de chevet, ce diamant, collé sur un carton avec un bout de papier collant transparent. C'est Anthony. Lui aussi est impotent, à Venise, chez lui. Il m'assure que nous ferons notre rentrée dans les bals avant le prochain Jour de l'An et que nous valserons ensemble. Pourquoi un diamant? Peu après la guerre, il ne pouvait pas sortir d'argent d'Angleterre officiellement pour faire restaurer son petit palais du Grand Canal. Il me demande de voyager avec lui. Peu avant la frontière, nous nous arrêtons dans un café-tabac, pastis, billard et parties de belote. Il va aux toilettes. Et il cache un petit sac de diamants là où aucun douanier n'oserait aller le chercher. Je me souviens. C'était dans un village à la sortie de Chambéry. Il reste très longtemps enfermé. Je m'inquiète. Après, au volant de sa Bentley, en passant le col du Mont-Cenis, à chaque virage, il fait la grimace. Et moi, je ris. Et lui aussi. Tu vois, il n'a pas oublié. Un diamant! Tiens, je te le donne. Il ne vaut pas grand-chose, il doit avoir un crapaud, mais cela paiera ton voyage ou au moins tes bains de vapeur. Tu vas y aller, n'est-ce pas? Il y en a un, First Avenue, tout nouveau, tout neuf, tout propre, vas-y en sortant, tu me raconteras... »<sup>8</sup> Insecte. Silence. « Et puis, j'ai reçu une lettre de Pussysick, son magasin d'antiquités marche très bien. Tu le connais. Travesti, quand un bel homme veut faire l'amour avec lui, il refuse, il met la main sur son sexe de devant et du bout des lèvres dit que son Pussy est sick et montre du doigt son autre sexe, l'inattendu, celui de derrière, l'inutile. Il me dit dans sa lettre que je suis toujours le seul à l'appeler Pussysick, qu'il ne comprend pas, et que si je meurs, il me regrettera. Charmant! Tu vois, je suis gâté, on m'envoie de longues lettres. Je découvre l'écriture de mes amis, leurs fautes d'orthographe, leurs manières de faire un pâté quand ils ne sont pas sûrs d'un accord de participe passé, bref, leurs vrais visages... » Silence. « Et toutes ces dames de New York continuent à m'inviter à leurs dîners de messieurs-dames, leurs colliers, leurs bijoux, ces brochettes de vieilles tantes parfumées. Moi, au moins, je ne me parfumais pas. J'ai toujours aimé l'odeur de ma peau. Un peu poivrée en dessous. Un rien sucrée sur le dessus. Le souvenir d'un papa roumain et d'une maman turque. Au fait, tu ne sais rien de mon enfance; je te raconterai... » Silence. « Peux-tu croiser mes mains sur mon ventre? Là. Merci. » Silence blanc. Balatum façon marbre blanc. La chaise glisse. Luc se lève, s'approche de la baie. « C'est inutile. Tu ne verras rien. Je ne suis même plus quelque part. Je suis dans un fourgon en route. Je suis déjà en route. Je ne savais pas ce que c'était qu'un aller simple. J'ai mal. Relève

<sup>8</sup> manque des virgules qui pourraient améliorer la compréhension du texte.

l'oreiller derrière la nuque. Là. Merci. » Silence. « Et elles m'envoient toujours leurs invitations! Je n'aime pas ces cheftaines de New York et leurs dîners parfaits, chichis, rubans, dîners tout roses, dîners tout bleus, vous rentrez chez vous les poches pleines de petits gadgets, boîtes d'allumettes à vos initiales avec la mention I love you, napperons brodés avec l'aveu Forget me not. Tout cela est trop bien fait. Et cette nourriture, toutes ces sauces, toutes ces crèmes, tous ces soupirs de nourriture et tous ces gens qui attendent de vous un bon mot méchant du style « vous êtes suisse, mais j'aime la Suisse, j'adore la Suisse, on s'y ennuie différemment » Ils rient. Je les entends rire. Ils disent aussi que je suis perdu, et ils ont raison de le dire. Et quand je ferme les yeux, je me moque d'eux. » Silence. « Lorsque mes chaussettes tombent, je les remonte. Ils me regardent. Ça ne se fait pas, n'est-ce pas, de remonter ses chaussettes devant tout le monde, après dîner, dans un salon chic, penthouse du 812 Fifth Avenue. Alors, j'avoue... que je ne peux pas dire des choses drôles quand mes chaussettes tombent. Ils rient. Je les amuse. Aujourd'hui, ils rient encore de moi: je vais mourir. Ils sont contents. Tu entends: je les amuse encore. » Silence. Luc devine vaguement le profil de la ville, la lueur ,du soleil qui se couche, la caresse des nuages qui se dissipent et nuancent les couleurs du couchant. Une carte postale floue. Cris des ambulances. Cris des voitures de police. « Ils disent de moi que j'étais un maniaque, que j'avais le même appartement à Londres, à Paris et à New York, que je voulais le même lit, les mêmes meubles, les mêmes livres, les mêmes disques. Mais il y a une chose à New York qu'il n'y a ni à Paris ni à Londres: les murs, ce qui se passe dans les murs. Tu as vu, les insectes sont revenus. » « Oui, j'ai vu. » « Il était mignon. Je l'ai rencontré chez Uncle Bernie, au bar. Il avait trente ans. Il était allemand. Je ne sais pas pourquoi je parle à l'imparfait. Ah si, pas question de coucher avec lui : je le répugne. Mais il a envie de parler et moi aussi. Je l'invite chez moi. Il est berlinois. Il a trente ans. Chez moi, sans rien me demander, il avoue qu'il fait chaud. L'air conditionné de la bibliothèque est tombé en panne, tu comprends maintenant, c'était il y a huit jours. Il me demande la permission de se mettre torse nu. Il est couvert de cicatrices labouré de cicatrices, sur le ventre, dans le dos sur les bras. Je lui demande s'il n'est pas allé à Amsterdam il y a douze ans environ. Il me répond que oui. Pour Pâques? Oui. As-tu rencontré un jour en fin d'après-midi devant le Rijks Museum, quelqu'un qui t'a emmené dans sa chambre à l'hôtel Américain? Oui. C'était moi! Et le garçon a l'air étonné de ce que je le reconnaisse, comme ça, brusquement. Mais comment? Et je caresse ses blessures. J'avais fait l'amour à Amsterdam avec lui, jusqu'au bout. Un sac de blessures. C'était affreux. Mais j'ai toujours été courtois tu sais<sup>9</sup>. » Silence. « Le garçon me quitte, je m'endors sur le sofa et puis tu vois, je me retrouve ici. Avec cette peau lisse qui gonfle et qui craque. Je voudrais tant être couvert de cicatrices. Je ne crève pas, je me crève de toutes parts, tu comprends. Et il n'y a rien à faire. Voilà. C'était ma dernière rencontre. Je crois qu'il s'appelait Martin. » Silence. « Tu vas au bain de vapeur maintenant. Oui, vas-y pour moi. Vas-y. N'oublie pas le diamant d'Anthony et l'adresse de Pussysick : je voudrais que tu lui répondes. Dis-lui que je pars en laideur. C'est ça, en laideur. Allons, il est l'heure, reviens demain à cinq heures, n'est-ce pas, sans faute. » Silence. « Non, ne m'embrasse pas. »

---

<sup>9</sup> Voir le chapitre 55 *Le jeune homme de Dresde*, dans *Biographie*.

## 2

113, Central Park South, dix-septième étage, Veronese Suite: Lucy Balfour ne sait pas très bien ce qu'elle est venue faire à New York. Ou bien si, elle sait : elle attend. On narre toujours la rencontre de deux personnages, leur liaison puis leur défection leur rupture, l'éternelle dernière page d'une histoire à deux comme les autres. On ne dit jamais, ou bien si peu, ce qui est arrivé à chacun des deux, avant, n'importe comment. Lucy Balfour aurait tant voulu écrire ce livre-là! Lucy Balfour aurait tant voulu écrire ! Seulement voilà, elle s'ennuie. Elle voudrait que le téléphone sonne un peu plus souvent la nuit, comme ça. Quelqu'un. Allo! Lucy Balfour rêve d'une histoire double, d'un schéma romanesque parallèle double: la vie de deux personnages avant qu'ils ne se rencontrent. Erreur: leurs destins ne sont pas parallèles puisqu'ils se rencontrent. Lucy Balfour sourit. Tous ces projets l'étreignent avec tendresse. Elle accueille les caprices de ses rêves comme une petite fille à qui on offrirait enfin une petite poupée, tard, très tard, quand il serait trop tard pour jouer avec. Lucy Balfour a presque cinquante ans. Elle est encore belle. Elle le sait. Les miroirs ne lui font pas encore peur. Et la nuit, d'un simple geste elle pourrait décrocher le téléphone: Jack lui donnerait rendez-vous dans un de ses établissements entre la 80<sup>e</sup> et la 90<sup>e</sup> rue à l'ouest là où il y a de si beaux Portoricains, parfois si jeunes et si doux. Seulement voilà, Lucy Balfour veut être seule au rendez-vous. Et Jack a de plus en plus de clients et Jack demande de plus en plus d'argent. Lucy Balfour rêve d'un roman où l'on ne dirait pas tout tout de suite. Et c'est la raison sans doute pour laquelle elle n'avait jamais écrit elle-même. En quelques lignes, elle dévoilait tout d'entrée de jeu, disait tout de tous, bref, racontait sa petite histoire de mouchoir tordu d'impatience et très vite se retrouvait intimidée devant une première page<sup>10</sup> inachevée où tout s'achevait déjà. Elle souriait puis déchirait la page en question et téléphonait à Kenneth le bell-boy de l'immeuble pour commander une voiture. Aujourd'hui, elle irait faire une promenade dans Central Park. Elle irait voir les écureuils et les petites vieilles multicolores assises sur des bancs au soleil. Elle déambulerait, distante, hautaine, habillée de gris comme de deuil, se cachant derrière des lunettes de soleil pour être sûre de ne pas passer inaperçue. Le chauffeur de location la suivrait à distance comme ça, par snobisme, ou bien de peur que quelqu'un ne l'attaque. On ne sait jamais. Les journaux de Londres ont dit que Central Park était redevenu dangereux même en plein jour. Et Lucy Balfour, née Lucienne Roussel, originaire de Carpentras<sup>11</sup>, Londonienne de cœur et d'adoption, maniaque de New York, croit les journalistes anglais sur parole. Pas les autres. D'ailleurs, à New York, elle ne lit jamais les journaux. Elle vient là parce que Jack parfois lui téléphone. Jack, le monsieur chez qui tous les destins de son petit monde cessent de devenir parallèles. Lucy Balfour prend la décision d'être patiente quinze, vingt jours encore. Le soleil se couche, quelques cheveux de nuages s'accrochent aux gratte-ciel de la cinquième avenue. L'un d'eux fait une très jolie voilette à l'hôtel Pierre. Lucy Balfour prendra un bain et se couchera très tôt. Jack va peut-être appeler ce soir. Peut-être, seulement peut-être. Une dame toute grise dans un appartement tout vert. Une dame triste qui sait encore sourire quand elle songe à tout ce qu'elle aurait pu faire dans sa vie et tout ce qu'elle n'a pas fait. Écrire, si elle avait su écrire! Si elle avait su au moins une fois dompter l'enthousiasme des premières pages de roman, garder pour elle seule le secret d'un livre et ne le faire exploser qu'au dernier chapitre quand le lecteur, cet ami lointain et intime à la fois, n'en peut plus d'attendre, quand sa curiosité merveilleusement aiguisée ne demande plus que la révélation d'un nom, d'un lieu, d'une phrase magique qui brise en lui l'énigme d'une autre vie, d'un autre désir sur lequel il projette le sien. Ah, devenir une grande dame-écrivain!

Veronese Suite, quel nom pour un repaire de dame devenue stricte et raisonnable dans ses folies de glorieuse riche. Barnaby Balfour, le Great B.B. de la Haute Société londonienne de l'entre-deux-guerres, a laissé à sa beloved Lucy de quoi s'acheter des fourrures et des bijoux jusqu'à la fin de la fin de ses jours, jusqu'à la fin du siècle si elle tient le coup jusque-là. Lucy sourit. Les fourrures et les bijoux, c'était bon pour la jeune fille de Carpentras, la petite secrétaire sténodactylo bilingue qui faisait l'admiration des dames du quartier. « Elle ira loin, votre fille, madame Roussel, et puis elle est jolie. »

Lucy pense: « Je me serais volontiers tuée à écrire. Pourquoi? De qui aurais-je eu peur, de quoi ou de qui? De moi? Voici la nuit. Jack m'a peut-être oubliée » « Ou bien fait-il exprès de me faire attendre? Ou bien encore me sait-il très capricieuse? » «<sup>12</sup> Me suis-je montrée trop exigeante lors de mon dernier rendez-vous ? L'amour courtois n'existe plus. Tiens, je devrais noter ça. Ça ferait la bonne première page de ce roman qui ne veut pas sortir de moi. Césarienne. Ça y est, je souris de nouveau.

<sup>10</sup> Yves Navarre a écrit un roman qui porte le titre de *Premières pages*, en 1983.

<sup>11</sup> Voir la pièce de théâtre éponyme dans *Théâtre II*.

<sup>12</sup> rétablissement d'un guillemet manquant.

Je n'aime pas sourire. Cela me trahit: je ne suis pas d'accord avec moi-même. » « Il est quelle heure en ce moment à Londres? Paul et Mary dînent ensemble à l'office. Ils parlent de moi, se demandent ce que je peux bien faire toute seule à New York. Elle ira loin, cette petite, elle ira à New York. »

Qui a dit à Lucy « Je préfère une Lady qui devient secrétaire qu'une secrétaire qui devient Lady, c'est plus banal et c'est moins drôle. Ces dames-là, quand elles réussissent, oublient tout ce qu'elles étaient, fraîches, jolies, désirables, maladroites et tellement charmantes dans leurs maladresses. Et elles n'apprennent jamais totalement leur nouveau rôle. La vie les déguise, ce sont des mortes ambulantes, bien habillées, bien maquillées avec cet éternel Touch of Youth qui les rend inaltérables. Elles enterrent leurs maris, ces bienfaiteurs, et attendent en glorieuses un dernier acte qui ne vient jamais, quatorzième, quinzième, seizième acte: le one-woman-show d'une secrétaire qui devient Lady n'en finit jamais de finir. La mort capricieuse prend sa revanche en tardant à se présenter en coulisses. C'est sa manière de punir. » Et Lucy sourit : c'est ainsi qu'elle se définirait si elle avait à se définir dans un roman. Mais au diable ce projet. Lucy pose sur son visage le masque de satin qui l'aveugle, plaque la nuit sur son visage. « Vous avez de très belles rides, madame, il ne faut pas les combattre, il faut les aimer. »

Lucy Balfour aime la mort. Pourquoi pas. Sur la table de chevet, près de son lit-fourrure, il y a le téléphone (pour Jack), la photo de Barnaby (13 juillet 19.., Antibes, une heure plus tard il va faire une chute stupide entre deux yachts, sa tête éclate entre les coques des deux bateaux, c'est toujours la même histoire, comme si on devait se sentir coupable de telles stupidités) et il y a la photo de Lammert (trente ans, le jour de ses trente ans, il y a un an déjà, il va prendre l'avion pour Lusaka, son premier poste d'ambassade, il sourit à la descente du taxi, aéroport de Schipol, Amsterdam, c'est Lucy qui prend la photographie. Elle ne le reverra plus que mort, à Lusaka, autre histoire d'aéroport: Lammert vient accueillir Lucy, sa voiture fait une embardée, prend feu: le corps calciné de Lammert et de la voiture ne feront plus qu'un. Lucy n'aura même pas la force de pleurer).

L'amour courtois n'existe plus: il brûle. L'amour sniffsniiff n'existe plus non plus. Il n'est que le mensonge de ceux qui veulent narguer la mort. Et Lucy aime la mort, cette rivale qui vient de lui voler Lammert, un rêve de jeune fille de Carpentras. Et quand Lammert la prenait dans ses bras, il était sincère, Leur amour fou était parfaitement raisonnable. Lammert faisait l'amour les yeux grands ouverts. Il se donnait. C'était il y a dix mois, à Lusaka. La fin d'une histoire, le début d'une autre. Lucy disait volontiers qu'elle avait l'âge auquel il ne suffit plus d'un regard pour parler. Lammert un instant, très tard dans sa vie, l'avait distraite de cette pensée mordante. Elle avait suivi la carrière de Barnaby Balfour du temps de sa splendeur. « Tu es, disait-il, notre petite Mademoiselle de Carpentras, et une petite Mademoiselle de Carpentras, c'est tellement plus beau que petite Mademoiselle de Paris, disons que c'est inattendu. » Elle suivrait la carrière de Lammert du temps de sa splendeur. « Vos jambes auront toujours vingt ans, et vos seins seront toujours à la coque... » Mais qui parle? Eux? Ils sont là. Ils se cachent dans la fourrure.

Le masque fait la nuit sur le visage de Lucy. Demain, après-demain, Jack téléphonera. Lucy se mord les lèvres: elle ne veut pas se faire de promesses, se prendre au piège de ses propres affirmations. Le masque, c'est la nuit, l'apprentissage de la mort. Lammert, es-tu là? Dix-septième étage, Veronese Suite, 113, Central Park South, New York City. Je suis seule et je t'attends. Dix mois sans toi, c'est trop.

### 3

« Je voudrais voir ce qui se passe derrière le carrelage. » Sauna Bath Unic, First Avenue entre la seconde et la troisième rue: le nouveau sauna où se rendent tous ceux qui aiment le neuf, cul-neuf. Luc s'est allongé près de la piscine, au sous-sol de cet immeuble d'amour, musique douce, parfums discrets, chambres-placards individuelles avec draps propres, savons et crèmes anales dans le tiroir sous le cendrier. Il est défendu de boire de l'alcool et d'utiliser des drogues. 23 h 30: Luc observe le va-et-vient des messieurs-dames de la nuit qui font leur marché dans les douches et dans la salle de vapeur. Luc observe les divines qui font trempette dans la piscine en poussant de petits cris délicieux. Blancs, noirs, chocolat, voici les New-Yorkaises en quête de quelques minutes de vibrations dans les bras l'un de l'autre. La chanson des dames est blanche, la chanson est carrelage et marbre gris: des spots lumineux caressent les parois de la grande salle des rencontres perdues. Confidence coup d'épingle: « J'ai entendu la Sills dans Lucia au State Opera: l'orchestre s'arrête, elle continue. Dans la scène de la folie, elle chante cinq minutes de plus que les autres, tu te rends compte. Elle te lance des *contre-mi* là où il y a des *ré* bémols. Et ça marche: au State Opera, elle est la reine. » Luc écoute, enregistre. Demain, il racontera tout ça à Rasky, Sutton Hospital, là-haut dans l'autre cercueil blanc.

Un scurbius: Luc le reconnaît à ses mille pattes veloutées et à ses ailes violacées. La lumière des spots fait luire sa carapace. Il longe le mur, disparaît derrière une rambarde chromée, puis ressort avec des copains: cortège de scurbius, un, deux, trois puis quatre, cinq, ils ont trouvé un lieu de prédilection, une nourriture abandonnée, un bout de savon, ou bien un chewing-gum craché par une tante hargneuse, folle de ne pas trouver assez vite l'homme qui basculera avec elle sur le lit de la chambre-placard, là-haut, deuxième troisième, quatrième étage, autre cortège, autres scurbius, autres luisances de carapaces. « La direction demande aux clients de ne pas faire trop de bruit dans les étages, de ne pas trop se manifester. » Mordez-vous les lèvres en faisant l'amour. Luc ferme les yeux. Il n'a plus rien à dire. Quel papier enverra-t-il de New York à son rédacteur en chef si par hasard Rasky tardait à s'évanouir une fois pour toutes? Le Scandale des Carrelages? La mort d'un syphilitique, devenu incurable, crevant de tous côtés avec pour toute jeunesse ce regard étonné qu'il vous flanque à la gueule quand vous prenez congé de lui, quand vous l'abandonnez dans sa dernière chambre, ce laboratoire de luxe pour monsieur de luxe qui se fendille de partout? « Mais sa peau lâche, docteur! » « Je l'avais prévenu. »

Dans les bagages de Luc, il y a des lettres de rupture de Rasky. Une manière de résumé d'histoire d'amour raté. Un monsieur aimait un jeune homme. Le jeune homme n'aimait pas son temps. Un monsieur avait trop d'argent. Le jeune homme ne voulait plus de l'argent de ses parents. Il voulait être indépendant. Gagner sa vie, être curieux de tout et en premier de la vie, autour de lui. Le monsieur fait la cour au jeune homme. Le monsieur est courtois et rêve d'un amour courtois; il décide de prévenir le jeune homme: il est syphilitique mais il n'est pas contagieux. Il a été soigné, le mal est stoppé. Il est surveillé, régulièrement. Il a vraisemblablement attrapé « ça » en 1939 avec un gigolo de passage à Paris. « Il était beau, je ne lui en veux pas. Sauf que j'ai attrapé le mal à un endroit où il peut se cacher tout entier. Voilà. Quand je m'en suis aperçu, trop tard, sept ans plus tard on ne pouvait plus que le mater, empêcher Dame Syphy de me grignoter. Tu vois, je te préviens. Tu es le premier à qui je fasse cette confidence. On ne parle jamais de « ça », n'est-ce pas? Et puis ce sont toujours les autres qui l'attrapent. » Luc se souvient très bien des confidences du monsieur, après le spectacle, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*. Et puis la guerre a eu lieu. Le lycéen a fait les quatre cents coups avec le monsieur. Parce que le monsieur était beau et franc et gentil. Parce qu'il lui offrait tout ce dont il n'avait pas besoin. Luc existait.

Lettre de rupture n° 7.

« Vous êtes, cher Luc Damesieur, une tête à claque, la tête étant vos fesses et le trou votre bouche. Votre intelligence ne dépasse pas votre hypersensibilité Soigneusement camouflée, ce qui vous fait échapper à une règle : le bonheur. Le jour où vous serez bergère parmi nous, je serai Dieu le Père et le Fils. Mais j'entends votre pas dans l'escalier et je veux vous foutre à la porte. Il y a entre nous une franchise insupportable. Et le regard d'un lycéen... (quand donc cesserez-vous de me parler de vos travaux pratiques, de vos dissertations, de vos examens partiels, qu'est-ce que ça veut dire partiel?) ... ce regard de lycéen me dit trop exactement ce que je suis. Je vous donnerai ce papier. J'écris ceci, en vitesse, en souvenir de vous. Et cela m'amuse de vous vouvoyer pour vous congédier. Rasky. »

Lettre de rupture n° 23.

« Mon petit Luc, tu me donnes des complexes et je me sens tellement plus vieux que toi et tellement moins désirable. Pourtant, tu as l'air de goûter à mes caresses et ta manière de me regarder, surpris, apparemment heureux lorsque je m'allonge près de toi contre toi, n'est pas pour me déplaire. Je pars demain pour Londres, un voyage impromptu: nous ne nous reverrons pas de si peu. Sois aimable de rendre les clés des serrures du bas à la concierge. Par sécurité, je ferme le verrou du haut, le troisième, dont je garde la clé. Contrairement à ce que je t'avais affirmé, je n'avais pas perdu cette troisième clé. N'y vois aucune désobligeance de ma part mais une simple et louable prudence. Je sais que tu vas avoir ton bac et je t'en félicite d'avance. Je pars et je t'embrasse. Il y avait quelque Dame ou quelque chose entre nous de souterrain. Une confidence. Voilà que je me suis pris au piège de ma franchise. Je pars et je t'embrasse. Rasky. »

Lettre de rupture n° 43.

« Luc, tu es un homme grande-dame qui a des raisons d'être que la raison connaît peu. Je m'explique: la fumée du petit matin n'a pas l'odeur et la fraîcheur de l'aurore aux doigts de rose, mais sent déjà le Jet qui ronfle pour Fiumicino et va te jeter dans les bras d'un autre, un ami, qui sait: tu vois, je sais tout. Nelson t'a invité à passer quelques jours avec lui. Tant mieux. Il est tellement exquis! Ta manière de fumer une cigarette dès le réveil, ce matin, après m'avoir fait les honneurs de ta chambre de bonne, cette manière nerveuse de fumer avant même de préparer une tasse de ce café amer dont tu as le secret, m'en a dit long sur ce départ que tu me caches, et tu provoques... et que je souhaite. Cette fois, c'est toi qui te détaches de moi. Et je me dis que nous ne nous reverrons plus. C'est ma dernière lettre. Je t'aime et plus je m'approche de toi, plus j'essaie de comprendre tes sourires et plus je me prends les pieds dans des rubans ridicules, bâtis de toutes ces robes du soir que nous ne porterons jamais, condamnés que nous sommes à nous contenter de notre sexe. Mais je m'égare. Ton petit déjeuner est à la confiture pour qu'il sucre ton rire dont Charcot aurait dit « c'est un cas inespéré... ». Ta sensibilité de jeune fleur civilisée fait cependant de toi un être attachant, presque aliénant. Pas tant à cause du sourire que du silence qui suit. Finalement une fleur qui blasphème fait trembler les feux follets dans une atmosphère de nocturne délirante, à réveiller les fantômes et délier les corps. Je m'arrête. Je me sauve. J'ai peur de te croiser dans l'escalier de service. Tu es allé saluer tes parents. Tu vois, tu leur appartiens encore. Tu es donc la seule personne que je ne pourrai jamais acheter. Je ne serai jamais ton propriétaire. Savoure seul les croissants chauds de notre dernier petit déjeuner. Et pour te tenir compagnie, regarde ton sourire dans le miroir, au-dessus du lavabo. Tu comprendras peut-être ce que tu voulais me dire. Tu sauras peut-être enfin où tu as envie d'aller. Adieu. Ton corps était bien confortable. Je vais faire joujou avec les autres « à essayer de te retrouver ». Et je signe: ton papa désespéré. Post-scriptum: j'ai eu la faiblesse de relire ce que je viens d'écrire. Ce n'est pas un cas inespéré... mais désespéré, disait Charcot. Ton sourire est mon miroir. Insupportable. Nous sommes trois. Dame Syphy nous tient sur ses genoux. Nous sommes ses jumeaux. Mais je suis le seul digne d'elle. Et pas toi. Toi.»

Lettre de rupture n° 77.

« Mon Luc. Le chiffre 8 est le chiffre de la mort. Lu dans la Correspondance de Van Gogh en date du 8 septembre 1888 la phrase suivante que tu devrais méditer: « Comment doit-on traverser ce mur, car il ne sert à rien d'y frapper fort, on doit miner ce mur, et le traverser à la lime, lentement, et avec patience à mon sens. » On me reproche de n'avoir rien fait de mes dix doigts dans ma vie si ce n'est compter les billets et signer les chèques pour acheter le temps des autres et oublier le mien. Cette prison qui me suit en tous lieux, fidèle, habituelle, implacable, j'ai décidé d'y entrer de nouveau alors que je pensais par toi en sortir à tout jamais. Cette prison est le confort de mon risque, le lieu de toutes les verticalités de murs, de toutes les percées et de tous les échecs d'évasion. Je serai là de nouveau à ma place, schizo en diable avec pour toute compagnie la dame Syphy et les tests de Nelson, tu sais, ses cousins aristocratiques dont on ne parle jamais dans les salons où les jolis minets pètent dans la soie en se gardant bien de raconter ce qu'ils font dans les faubourgs de leurs vies. Merci pour ton sourire. Merci par ton sourire de m'avoir montré de nouveau le chemin de ma prison. Tu auras au moins fait une chose de bien dans ta vie. J'ai préparé un sac avec les quelques affaires que tu laissais chez moi par habitude ou bien par peur de te voir abandonné une fois encore. Je t'ai pourtant tout offert, tout proposé; tu n'es jamais vraiment venu chez moi. Du papier-monnaie, c'est tout ce que je peux te donner. Mais tu n'en veux même pas. Monsieur joue aux étudiants splendides qui vont refaire le monde. Salut, bel astre: j'écrirai ton nom sur les murs de ma geôle. Et Dame Syphy qui n'a pas eu de prise sur toi me pincera le bras méchamment. Rasky. »

Carte postale. « You are just a smiling bastard. Rasky. »

Lettre de rupture n° 113.

« Trop de douceur, c'est trop. Trop de silence c'est trop. Trop de bon lait, c'est trop. Minet goulu : trop, c'est trop. Enlevez tous ces trop de votre vie et nous nous retrouverons peut-être minables mais tous deux aimables. Ciao Bello. Je vais voir dans les bains de vapeur de New York si vous n'y êtes pas. Et vous n'y serez pas. Tant mieux. »

Lettre de rupture n° 173.

« Dixième anniversaire de notre rencontre. Vous ne sortez plus de votre lycée mais voilà que vous donnez dans le journalisme. Votre nouveau papa est le rédacteur en chef d'un journal politique. Politique? En France? L'art de la pantouflarderie vous passionne-t-il? Quel est votre maître? Mon Cher Luc, je sais que tu collectionnes toutes les lettres que je t'envoie. Tu les appelles lettres de rupture. Quelle idée, ce sont des lettres de continuité. Comment désormais pourrais-je me séparer de toi? Plus je m'éloigne et plus je t'aime: la distance est la plus belle preuve d'affection que nous puissions nous donner. Et toi; beau sourieur, tu n'attends que ça. Dis-le, avoue-le au moins une fois. Écris-moi au moins une fois. Non, tu souris. Je reviens et tu souris. A très vite nous revoir, ton ami Rasky. »

Lettre de rupture n° 201.

« Et je sacrifie de nouveau au rituel des ruptures Luciennes. Voici ma lettre. Les Français ont le goût des citations: ils se réfugient toujours sous le toit d'un autre pour faire les petites besognes de leur conscience. Je trouve dans un texte de Sartre sur Mallarmé la phrase suivante: « Sans doute le temps est-il une illusion: le futur n'est que l'aspect aberrant que prend le passé aux yeux de l'homme. » C'est dans l'emploi que les autres font de ton corps et dans l'usage que tu fais des silences et des sourires qui pourraient passer pour des provocations niaises et qui ne le sont guère, que tu trouves le petit courage d'approcher en éclaircur la vérité de nos solitudes et de nos lâchetés d'êtres comblés. La curiosité est au fond de mon coffre-fort, sous les titres et sous le fric. Je ne la sors que lorsque je n'ai plus rien d'autre. Et toi seul me démunis de tout. N'est-ce pas là le plus bel aveu que je t'aie jamais fait? Je te demande de vivre avec moi, tu ne veux pas. Je te donne tout, tu ne veux rien. Tu me rétorques que tu ne veux pas de mon sentiment de n'avoir rien quand on a tout. Tu veux rester scribouillard de ta société, chroniqueur d'un temps qui n'en est pas un, d'une époque dont tu rougis et souffres qu'elle soit ton époque. Tu veux observer ton pays, sa manière de se tenir désormais au balcon de l'histoire<sup>13</sup>, au balcon seulement bien calé bien droit, avec cette manière pincée de rejeter désormais tout ce qui le confronte, de n'accepter que ce qui l'installe. C'est le pays du ronron au coin du feu, n'est-ce pas? N'est-ce pas là une de tes expressions? En m'offrant un gentil et discret compagnon, rival de Dame Syphy, pour lire mes lettres de rupture, je ne pensais pas risquer une rupture avec moi-même. Mon futur n'est que l'aspect aberrant que prend le passé à mes yeux d'homme maté, habité, pourri et apparemment poli, désirable encore, qui sait, me trompes-tu lorsque tu me tends les bras? Me voilà par toi homme lassé, habitué. J'ai l'habitude du rien. Et le rien, c'est de l'ordre. Pardonne-moi d'être maniaque et de te demander de ne plus me téléphoner. Pas même à Maria ou à Chris qui sont persuadés que tu es mon sauveur. D'ailleurs, je n'ai pas l'intention d'aller me réfugier à Londres ni à New York. Je vais faire un petit tour ailleurs, tout seul, enfin seul avec mes bagages du dedans et toutes ces fouilles du désespoir, ces douanes interminables, ces suppléments de bagages qu'il me faut chaque jour payer de mon sang. Schpillitt! Contrôle. Je m'égare, n'est-ce pas? Et si je te demandais de ne pas m'écrire, m'écrirais-tu, ne serait-ce qu'une fois? Je t'embrasse. Tendrement. Que cette tendresse n'aiguise aucun de tes sourires. Puisses-tu rester impassible l'instant d'une confiance, celle de cette lettre par exemple, je le saurais au moment même. Et un moment au moins dans ma vie je n'aurais pas été seul. Je t'embrasse de nouveau. J'écris ceci en souvenir de nous. Une liasse de notre vie. Souvenir exquis. Si cette lettre pouvait devenir les draps de ton lit... » Quinze pages.

Lettre de rupture n° 297.

« Luc, mon ami insaisissable. Dans ce restaurant où mes amis nous avaient conviés, je t'observais. Nous étions six à table, et j'avais peur qu'une septième personne ne s'imposât : l'ennui. Aussi ai-je fait le pitre alors que par tes silences tu semblais convier l'inopportun. Me comprends-tu? Ce rideau de perles Qui nous séparait de la cuisine, que les serveuses écartaient bruyamment à chacun de leurs passages, m'irritait. Aussi tournai-je mon irritation en dérision. J'ai dit, et tu te le rappelles, j'en suis sûr « Ah, ce rideau de perles, chaque fois que les serveuses passent, j'ai l'impression de perdre une boucle d'oreille. » Les autres ont ri franchement, pas toi. Non pas parce que tu n'avais pas compris: tu sais très bien que je vis dans un monde de salons dans lequel on ramasserait n'importe

<sup>13</sup> Dans des romans plus récents, Yves Navarre parle du balcon de l'occident qui craque.

quoi. Mais parce que tu avais décidé de me planter face au pitre que je suis. Alors, je te lâche. On te lâchera toute ta vie: on ne met pas les gens en face d'eux-mêmes, continuellement. Aujourd'hui, je déteste ton sourire, ce sourire qui me mène à moi-même. Laisse-moi au moins le confort de mon confort, le privilège de mon fric. Je suis un vieux loup travesti, une tapette, Quoi: est-ce bien là ce que tu voulais me dire en ne riant pas? Je te souhaite de devenir très vite une vieille carpe. Limée. Usée jusqu'à la trame. Aujourd'hui, j'ai envie de t'étrangler. Évidemment le voyage de New York est annulé. Tu ne seras donc jamais venu là-bas. Les mauvaises langues disent que j'y possède le même appartement qu'à Paris et à Londres. Elles ont raison : je n'habite nulle part. Alors, ne regrette rien. Déchire le billet d'avion que je t'ai donné. avant-hier. Je te fais confiance. Rasky. »

Lettre de rupture n° 313.

« Luc, jeune homme. Je n'oublierai jamais ce week-end que vous venez de passer chez moi, à Londres. Bel hypocrite! Je suis habitué à accepter n'importe qui à mes côtés. Je suis un routier de la protection des jolies bêtes. Vous. n'étiez pas né que je faisais déjà des bêtises dans les bras des gigolos viennois et des marins roumains. Vous n'avez pas de bagages, et pourtant en deux jours vous avez mis ma maison sens dessus dessous. Vous m'avez fâché avec mes amis et comble du comble Maria et Chris ont pris votre parti. Je suppose qu'Odette à New York aurait fait de même: les domestiques vous aiment. Ils ne disent rien, eux aussi. Ils se contentent de sourire. Voulez-vous ma peau? Oubliez que j'existe, une fois pour toutes. Quand je pense que cela fait douze ans que je vous chante cette ritournelle! Pire qu'une femme fatale, vous êtes un jeune homme vrai. Je me sentais trop bien dans vos bras. Bravo et adieu. Rasky. »

Carte de visite glissée sous une porte.

« Tu es comme une étoile, star, filante, dévissante... Rasky est passé. Tu n'étais pas là. Fais-tu l'amour avec ton rédacteur en chef, ce roméo-ronéo? »

Lettre de pré-rupture n° 357.

« Chaque année, je vieillis d'un an. Chaque année, tu rajeunis d'un an. C'est injuste. Je ne sais pas comment tu me désires encore. Si au moins tu pouvais fermer les yeux une fois en me faisant l'amour, désormais, il est temps. Je ne supporte plus tes regards. S'il te plaît. Ou bien, ne nous voyons plus jamais. D'accord? Rasky. »

Lettre de rupture n° 377.

« Luc, avoue! Tu t'es ennuyé hier soir. Que veux-tu, j'aime le music-hall, et son odeur de manteau de lapin et de maquillages pas cher. J'aime ses breloques. Ces faux diams sont un changement d'itinéraire pour moi. Toutes ces chansons insipides me plaisent. J'oublie. Avec toi, par contre, je me souviens de tout. Je regrette tout ce que je fais et tout ce que j'ai fait. Ce n'est pas un lycéen que j'ai dragué à la sortie d'un lycée, mais un boucher, avec un cartable bourré de couteaux. Cela t'amuse, n'est-ce pas, de tout me donner et de ne jamais rien accepter de moi? Dis-le, avoue-le au moins une fois: Que cette lettre pneumatique te dise nettement que le dîner de ce soir est annulé, "et que je préfère ne pas te revoir. Enfin, quelque temps... Merci. Rasky. »

Lettre n° 413.

« Luc, mon amour, ils se moquent de nous. Ils se sont toujours moqués de nous. Ils disent que tu me détruit. Or seule leur jalousie me détruit. Une fois au moins, je voudrais te donner quelque chose, dis-moi quoi ? Et puis non : accepte ce marché, c'est impératif : je te redis que la plus grande preuve d'affection que nous puissions nous donner est la distance. Ne nous voyons pas au moins pendant un an. Je pars pour New York. Je t'écrirai régulièrement. Téléphone-moi quand tu veux. Le plus souvent sera le mieux. Mais ne vient pas. Ou si tu viens, ne le dis pas, ne te montre pas. Passe à côté de moi. Si j'avais pu un jour passer à côté de toi à la sortie de ton lycée. Tout cela est trop beau. Tout entre nous est trop beau. Je cherche la sortie des artistes. Et à New York, il y en a plein. Cette fois, c'est grave. Accepte mon marché d'affection : merci. Rasky. Mercy. »

Télégramme. Un an plus tard.

« Meet me in New York City. Rasky, Je me sens vide. »

## 4

Le réveil de Bouclettes : Lucy arrache le masque de soie qui fait la nuit. Combien d'heures a-t-elle dormi? Comment diable peut-elle dormir douze heures d'affilée sans l'aide de rien et de personne? Quel temps perdu, ma petite, quand on a cinquante ans! Quel temps gagné quand on n'a rien à faire rien. « Pendant que tu fais la grasse matinée, je travaille, avouait Lammert en caressant les cheveux de Lucy. » « Ils sont beaux encore mes cheveux, tu ne trouves pas. » « Pourquoi encore? » Entre Amsterdam et Londres, c'est le pont aérien. Lammert rejoint Lucy à Londres, Lucy rejoint Lammert à Amsterdam. Lucy a rencontré Lammert à l'enterrement de son époux Barnaby. « Il était mon professeur de droit international, je l'aimais beaucoup. » « Je sais, il m'a parlé de vous, merci d'être venu. » La mort accidentelle de Sir B.B. avait été annoncée dans les journaux français. L'église anglicane de Nice était pleine à craquer d'Anglais bronzés, guindés, tout le beau monde des amis en vacances sur la Riviera, cravatés, hautains. Lammert en vacances en Haute-Provence dans un village colonisé par les Hollandais avait décidé de venir rendre hommage à son professeur. Et puis, il en profiterait pour se baigner. L'été avait ce quelque chose de brûlant qui vous monte à la gorge. Il attendit lors du défilé, il voulait parler à Lucy Balfour, lui dire un mot du grand Barnaby. Il laissa passer devant lui les Anglais compassés, rigides, puis la cousine Elia et quelques amis de Carpentras, venus en voisins, tout le passé de Lucienne, dite Lucy, tout le petit peuple de son enfance. « Si tu as terminé tes devoirs avant le dîner, tu auras droit à la chaise sur le balcon pendant une demi-heure, je te la prêterai. » « Merci, maman. » La chaise, c'est la vie, c'est la rue, les gens qui passent, la nuit qui n'en finit pas de tomber, les confidences et les rires des gens, de ceux qui ont choisi de vivre toujours là, à Carpentras, de mourir là. Le balcon, c'est l'aéroport des rêves de Lucy. « Je serai hôtesse de l'air, ou bien non, secrétaire de direction je ferai le tour du monde avec mon directeur. » « Lucienne, tu rêves, travaille » « Oui, maman. » Et le soir, avant de se coucher, Lucienne caresse ses cheveux blonds, bouclés. Elle caresse ses cheveux soyeux, imagine une autre caresse que la sienne, ce que pourrait saisir et penser une autre main que la sienne en écartant les doigts dans cette douceur, « Je suis jolie, mais ce n'est pas tout », dira-t-elle au miroir, ce livre ouvert, ce recueil d'un conte de fée: le sien: Elle irait loin. Elle se le promettait. Et la guerre terminée, après son bac, elle irait à Paris, chez la cousine Elia, elle trouverait un emploi. Lammert lui fait un baisemain. « Il était mon professeur de droit international, je l'aimais beaucoup. Aussi... » « Je sais, il m'a parlé de vous, merci d'être venu. » Beau mensonge. Lucy ne connaissait pas même le nom du jeune homme. « Donnez-moi le bras, voulez-vous, je ne tiens pas tellement à parler à ma cousine et encore moins aux amis du professeur, ils m'attendent, vous voyez, voulez-vous me raccompagner jusqu'à ma voiture, voulez-vous? » Elle avait dit cela très vite nerveusement, un petit filet de voix. Elle songeait à Barnaby, à leur rencontre, à la belle histoire de la robe verte qu'elle portait ce soir-là, à la continuité de sa vie. « C'est Barnaby qui a arrangé ce rendez-vous, n'est-ce pas? » « Plaît-il? » « Oh, je disais une bêtise. Je vous invite à déjeuner. Je n'ai rien prévu cet après-midi. Après. C'est vrai, j'avais presque oublié ces derniers jours qu'après je n'allais pas savoir que faire, où aller » « A Carpentras? » « Je n'ose pas. » « A Londres? » « Il va pleuvoir tout l'été. » Lucy salue ses amis, oh! juste des petits signes de la main, discrets, des signes gantés de noir. « Rien que des amis que nous avons toujours fuis. » « Plaît-il? » « Ne m'en veuillez pas, je n'ai plus de voix. Barnaby savait rire et s'amuser. Or, cette fête ne m'amuse guère. Il ne l'aurait guère aimée. Il aurait préféré aller se baigner. » Silence. Lucy monte dans la voiture. « Allons nous baigner, voulez-vous? »

C'est le réveil de Bouclettes. Les cheveux sont toujours soyeux, ondulants à souhait. Un petit miracle français. Sur la table de chevet, le téléphone fait toujours le mort. « Mais voyons, ma petite Lucy, calme-toi, Jack ne t'oublie pas; il attend une merveille, une merveille pour toi. » De chaque côté du téléphone, la photo de Barnaby et la photo de Lammert : les morts de Lucy. Les amants de Lucy. Le trait impeccablement droit de sa vie. Peu après la guerre, la cousine Elia conseille à Lucy de postuler aux Affaires étrangères. « Sois patiente. Appliquée. Dans trois ans, ils t'enverront à l'étranger. » Premier poste, la Mission française au Kenya. La petite secrétaire française fait le délice des visiteurs et plus particulièrement d'un Anglo-Saxon assidu. « Bonjour, monsieur Balfour. » « Bonjour, Miss Roussel. » Le petit jeu dure un an. Un peu plus d'un an. Le temps pour Lucy de prendre des congés en France, d'acheter à Paris une robe verte qu'elle choisit pour la grande occasion. Une robe verte qu'elle met en attendant pendant des mois et des mois chaque soir devant le miroir de la salle de bains du bungalow qu'elle partage avec la demoiselle des enfants de l'ambassadeur. « Bonjour, monsieur Roussel » « Bonjour, Miss Roussel. Cette fois, c'est vous que je viens voir. Je tenais à vous remettre personnellement cette invitation à mon party d'anniversaire. » Et lorsque Lucy arrive parée de vert de la tête aux pieds, elle arrive tout droit du balcon de Carpentras, elle a bien fait ses devoirs, elle a le droit de voir, ses rêves sont désormais à portée de sa main. Barnaby Balfour lui baise la

main. « Vous êtes très belle, Lucy, je peux vous appeler Lucy, n'est-ce pas? » Puis il lui offre son bras. « Et je vous remercie car je sais que vous avez attendu, que vous avez gardé le secret et le charme de cette robe pour moi. » Dans son journal intime, autre roman inachevé, Lucienne Roussel notera « c'est le plus beau jour de ma vie et certainement la chose la plus délicate qu'on me dira jamais ». Un mois plus tard, l'ambassadeur de France viendra dîner chez son ex-secrétaire. Beau mariage, « mais elle le mérite ». La robe verte fera encore beaucoup d'effet. Une petite histoire banale, somme toute, une gourmandise romantique comme Lucy les aime bien, légèrement acidulée, présente et savoureuse juste ce qu'il faut. « Nous n'aurons pas d'enfants, ce n'est pas grave: tu es ma fille et je suis ton fils. Notre vie d'enfants commence. C'est l'heure de la récréation, jouons. » Il doit aussi y avoir un balcon dans la vie de Barnaby. Seulement, Barnaby ne se livre pas. Lucy saura très peu de choses de lui. Elle n'aura droit d'accès qu'à la joie de leur aujourd'hui, partagé. Une histoire pour Nous Deux, Confidences, Intimités, revue et corrigée par les elfes des forêts tropicales, les malins de Guadalajara, les dieux de Chandernagor et les sorcières d'Aden. Une jolie carrière de femme belle et stérile: juste un peu d'amertume dans une vie égoïste et bien remplie. « Nous avons fait un beau voyage nous avons fait un beau... » Lucy chantonne. C'est le réveil de Bouclettes: Jack n'a pas téléphoné. Avec Lammert elle s'est baignée à Antibes. L'eau meurtrière de Barnaby voulait se faire pardonner. Une mort futile pour un amour inutile. « Ce n'est pas Barnaby qui m'aurait reproché ce bain. Nous avons toujours vécu en pure perte. » « Plaît-il? » « Vous savez Lammert les Français ne disent plus plaît-il depuis très longtemps. »

Le vert, c'est la mort. Le vert de la robe. Le vert de la Veronese Suite. Le vert de Central Park sous la pluie. Ciel gris : les manteaux de Lucy couvrent New York City. Sur la plage de l'épaisse moquette verte, Lucy s'allonge. Lammert vient s'allonger à côté d'elle. Puis plus près d'elle. Il lui saisit la main. Barnaby les observe et sourit. Il est fier de Lucy: Lucy est toujours désirable. En séduisant le disciple, elle comble le maître. « C'est du moins ce que je me dis, mais je ne crois pas avoir tort. » Lucy appelle Lammert. Puis elle sourit. Elle appelle Barnaby à son secours. Cette fois elle rit. Elle parle seule. Elle vit seule. Sous ses yeux, le tapis de Central Park se déroule vers le nord et ne s'envole pas: la pluie le plaque au sol. L'attente rive Lucy dans son appartement. Elle devient minérale, émeraude dans l'émeraude, bijou fou; « Lammert... Lammert! » Il était une fois à Lusaka une voiture et un jeune homme qui ne faisaient plus qu'un, une boule noire calcinée, un bijou de charbon, un poing de deuil. « Vol BOAC 713 en provenance de Londres... On demande Mrs Lucy Balfour. Private message for Mrs Lucy Balfour. Would you please contact the BOAC desk. »

Midi. Il pleut. Il va falloir tuer le jour.

## 5

Rasky attend Luc. Second jour. L'infirmière a dit que dehors il pleuvait. « Le temps s'est rafraîchi. Le vent s'est levé dans la nuit. Le ciel s'est couvert. C'est l'automne mouillé », a-t-elle dit de manière un peu précieuse et affectée en préparant une piqûre. Rasky n'aime pas les infirmières chics des hôpitaux chics. Les antichambres de la mort n'ont pas besoin de telles élégances. L'automne mouillé, où a-t-elle pêché ça? C'est trop beau. Trop calculé. Et puis toutes ces questions insipides sur la nuit, les rêves, ce sommeil habité dont elle veut connaître les recoins, les portes cochères, les amours ancillaires. Ancillaires, elle a bien dit ancillaires. Sait-elle au moins ce que cela veut dire? Rasky l'observe: est-ce la même infirmière que la veille, ou bien l'avant-veille? Rasky confond toutes ces poupées blanches, bien amidonnées, bien maquillées, aux voix suaves et lointaines. S'en irait-il déjà? Aurait-il déjà franchi les premiers caps, rompu certaines amarres? « Ne bougez pas, je vais vous faire une intra.» L'infirmière se penche. « Vous avez des veines tellement fines, tellement capricieuses. Vous étiez capricieux, enfant, n'est-ce pas? » Silence. Rasky se dit en lui-même qu'il a toujours été un enfant. Puis il ferme les yeux et se dit qu'il voudrait ne plus voir que des infirmiers pour le soigner. De beaux infirmiers avec des yeux noisette, si possible émigrés, grecs ou siciliens, avec cette manière de parler l'états-unien en roulant des RRRRRR. « Vous avez mal? » « Non, je pense à autre chose. » « C'est ça, pensez à autre chose. Il suffit que j'approche pour que vos veines s'enfouissent, disparaissent. Je ne sais pas. Vous n'avez peut-être pas de canaux, pas de sang, rien, vous êtes drôle. » Petit rire sec. Rasky se mord les lèvres. Il demandera au docteur de lui trouver des infirmiers. « Les infirmières jacassent, docteur, c'est insupportable. Et puis je n'aime pas les femmes. » Non, il ne dira pas ça. Il ordonnera tout simplement des infirmiers à la place des infirmières. Il paie pour ça. Et il n'aura pas de raisons à donner. Il n'a plus de raisons à donner.

Le blanc est morbide et le morbide n'est que l'invention de ceux qui ne veulent pas regarder la vie de face et la mort de face, cette décalcomanie de la vie. Dans sa vie Rasky n'a connu que des situations inconfortables, trop de trop, trop d'argent, trop d'esprit, trop de charmes, trop d'allumettes à brûler par boîtes entières pour s'amuser. Rasky quitte Paris par affection pour Luc, il se sent abattu, flagellé par la vie. Le professeur Verniansmann lui a avoué que ces rougeurs à l'intérieur des coudes, derrière ses genoux n'étaient que le prélude d'une lente décomposition. « Vous allez vous décomposer avant de mourir. Je vous dois cette sincérité. Je ne peux plus rien faire pour vous. Il ne vous reste plus qu'à trouver le lieu du plus grand confort. New York est bien équipé en cas d'aggravation. Je vous conseille le Sutton Hospital. Je vais leur écrire aujourd'hui. Transférer votre dossier. » « Et Luc? » « Ses dernières analyses sont négatives. Toujours négatives. Je vous prie de me croire. Et cela ne m'étonne pas. Il y a des individus extrêmement résistants, disons immunisés bien qu'il soit faux d'affirmer médicalement une telle protection. J'ai ici le dossier de votre ami. Douze ans de résultats négatifs. » « Et Luc? » « Pardon ? » « Que vais-je dire à Luc? » Le professeur Verniansmann serre les mains de Rasky dans ses mains. « Mon rôle s'arrête là. »

Le blanc est morbide. Rasky a rêvé qu'il était un mille-feuille, un gigantesque gâteau de mariage, billets de cent dollars sirupeux, imbibés de miel, savamment empilés par on ne sait trop quel pâtissier de malheur, un gâteau dégoulinant de crèmes fraîches, pâte molle, pâte de frie, plus rien qu'une gourmandise redoutable et trop sucrée. « Luc, c'est toi? » Et Luc découpait le gâteau sans savoir. « Mais Luc, c'est moi... » Qu'aurait compris l'infirmière à ce rêve étrange? Cette infirmière qui a très certainement les poches pleines de scurbius, l'infirmière de derrière les carrelages qui se ferait une beauté blanche pour jouer le jeu des cliniques où l'on passe les derniers jours d'une vie trop remplie. Rasky n'aura donc jamais rien donné au petit lycéen de Paris, au jeune homme insolent et superbe, même pas le mal profond. « Même pas mon mal. » La voix de Rasky résonne dans la chambre laquée, ce miroir opaque et parfait. Monde sans ombres.

« Docteur, l'infirmière a des insectes dans les poches de sa blouse, je vous assure, je les ai vus... » « Calmez-vous, donnez-moi la main. » « Vous ne me croyez pas... » « Mais je vous crois. » « Vous souriez. » « Si peu. Fermez les yeux. »

Anatomie d'une décomposition: mes jambes se gonflent, mon ventre se gonfle, je ne sens plus mes pieds. M'ont-ils coupé les, pieds? Ah, si j'avais, la force d'arracher les draps, de soulever cette cathédrale de couvertures! Ils me demandent si je veux de la musique: je ne veux pas de musique. Ils me demandent si je veux regarder la télévision: je ne veux plus voir les autres vivre, parler, rire, hurler, raconter ce qui se passe dans le monde. La télévision en couleurs? Je ne veux pas de couleur. Je veux me cacher derrière le blanc de ce dernier palais. Carrelage. Luc me l'a dit: les insectes sont

revenus chez moi. Ils prennent la place. Ils prennent ma place: Il faudra que je dise à Luc de faire attention à eux. Mais si je lui dis cela il se mettra à les aimer. Il les collectionnera. Les enfermera dans des boîtes. Leur donnera à manger. Étudiera leur manière de se reproduire. Je le connais, Luc: vite, il faut que je lui écrive. « Docteur, je veux écrire. Envoyez-moi quelqu'un qui sache prendre sous ma dictée et qui ne comprenne rien à ce que j'aurais à dire, docteur, ce n'est pas possible, alors... » Par endroits, ma peau est devenue si fine qu'elle doit être transparente. Je suis devenu un bocal. Je ne mange plus, on me donne à manger. Bébé. Ai-je encore des dents? « Docteur un miroir, dites au barbier qu'il n'oublie pas le miroir. Je veux voir mon visage après qu'il m'aura rasé. Je veux savoir si je peux mordre encore. Ou bien griffer. Dites à la manucure de venir, je veux sentir le crissement de la lime sur mes ongles, le glissement du bâtonnet sous mes ongles, qu'elle me nettoie, je veux avoir mes mains d'autrefois. Mes mains d'hier, quand je savais encore signer un chèque, caresser les marins de Hambourg, mes préférés. Vous connaissez Hambourg? J'y allais seul quand il me plaisait de boudier Luc. Comme ça. Pour me faire la main. Docteur, pourquoi partez-vous si vite, je voudrais encore vous parler! » Pas de musique, pas de télévision: je voudrais un défilé de beaux garçons. Tout nus. Pour n'avoir rien à deviner. Ou bien, un infirmier, un seul, qui me refuserait tout mais qui de temps en temps s'approcherait de moi, me frôlerait. Je vous assure que par lui je guérirais. Ce lit n'est qu'un cimetière de méduses. Qui était là avant moi, qui me suivra, qui, qui, dites-le-moi. Donnez-moi la liste des invités. Dites-moi ce qu'ils sont devenus. Pourra-t-on m'embaumer, me recoudre, me refaire, me pétrifier, me redonner belle allure et m'installer dans un de ces établissements qui font la réputation de New-York City, dans un de ces Beauty Parlors que sont les Funeral Homes de votre capitale mondiale? Bravo ! Envoyez-moi le directeur de ce Monument du Dernier Rendez-vous, que je lui parle un peu. Est-il vrai qu'il vend des cadavres, à l'heure ou à la demi-heure, aux messieurs-dames qui aiment ça? Est-il vrai que le sexe des morts est tellement élastique qu'on peut le gonfler d'air et s'asseoir dessus, vous me comprenez. Insupportable? Mais voyons, je vois le monde tel qu'il est. Et cette histoire d'adorateurs de cadavres, ne feignez pas de vous en indigner. C'est un nouvel amour, ça. Et je connais des dizaines et des dizaines d'amis qui après ma mort voudraient bien faire joujou avec moi, et paieraient des fortunes pour cela. Vous ne me croyez pas? Faites un sondage auprès de vos meilleurs clients, monsieur le directeur. C'est tout ou rien. Ils les aiment trop jeunes ou trop vieux. Et je suis trop vieux. Délicieux. J'éclate. Je suis un vieux pneu éclaté. Et si vous laissez quelques blessures ouvertes, ils pourront même voir comment cela se passe dedans quand Dame Syphy fait dodo dans son boudoir exotique. Il était beau, mon gigolo viennois. Il avait une drôle de fleur à la bouche et c'est ce qui me plaisait en lui, fleur de peau, le danger de ces lèvres qui me couvraient de baisers. Et sept ans plus tard, quand j'ai découvert la vérité, je me suis bien douté que c'était lui, que c'était son cadeau. Fleur de Vienne.

Et j'ai rêvé la nuit dernière, ou bien la précédente, je ne sais plus très bien, c'est comme les infirmières, je les confonds toutes, j'ai rêvé que j'étais le monde entier et que par moi le monde entier crevait. Pffff! Et j'osais enfin lui dire. ce qu'il n'avait selon moi jamais osé me dire. Je n'écrivais plus: mes regards écrivaient, mes paroles écrivaient. Il y avait de grandes phrases d'amour perdu dans le ciel, sur les gratte-ciel (comment font les oiseaux pour s'élever, voler au-dessus des gratte-ciel, que pensent-ils de nous là-haut ?), j'écrivais partout, sur tous les murs et même dans tous les coeurs. Des phrases « je m'en vais Rasky » « Je suis vous et vous êtes moi pour le meilleur et pour le meilleur, comprenez qui pourra. Rasky. » « Les scurbius ne vaincront pas, le carrelage de ma peau n'aura jamais de fêlure. Ils n'entreront pas, promis. Rasky. » Avez-vous vu mon nom partout sur les murs, docteur, répondez-moi, mon nom, vertical, ascendant, bandant vers le ciel? A quel étage sommes-nous? Quel est le numéro de ma chambre, vous avez oublié de me le dire...

## 6

La visite du second jour. Dix-sept heures. « Je parlais tout seul, je crois même que je hurlais. Le docteur est revenu. Il m'a promis un infirmier. Puis il m'a piqué pour m'endormir. » « Un infirmier? » « Ahah, deviendrais-tu jaloux? » « Si cela te fait plaisir. » « Cela me fait plaisir. » Luc croise les bras, baisse les yeux, fixe ses chaussures trempées. « Tu as les pieds mouillés. Enlève tes chaussures, tes chaussettes, assieds-toi là et pose tes pieds sur le lit, là, près de ma main gauche, regarde, je te fais un petit signe avec l'index comme si je te disais de venir, vieux vicieux, vieux satyre à la sortie de ton jardin d'enfant. » « Calme-toi. Tu te fais mal, Rasky. » Luc cale le fauteuil près du lit, enlève ses chaussures et pose ses pieds nus sur les draps blancs. Rasky le caresse. « Ça, c'est mon continent, un petit coin de toi que je ne connaissais pas très bien. Tu vois qu'il me restait des choses à découvrir encore. Toi qui me parlais toujours de curiosité, des talons plats de ta Présidente de la République, symboliques de ton pays casanier, satisfait, serré en toutes choses, pays atteint de myopie, et je ne sais trop quoi encore, n'es-tu pas fier des curiosités de ton ami Rasky: je n'aurais pas assez de ce soir pour explorer ton pied, doigt après doigt, voilà, je te chatouille, ne bouge pas. Ne dis rien. Ne bouge plus. C'est très bien ainsi. » « Il n'y avait personne aux Bains de la première avenue. Ou si peu de tantes que je me suis contenté de les regarder, de les écouter parler d'opéra, et de vacances. Elles rivalisaient de bronzages. J'avais acheté à l'entrée un rouleau de bonbons à la menthe. Des Life Savers. Quand le rouleau fut terminé, consciencieusement sucé du bout de la langue, allongé au bord de la piscine, je suis parti. » Silence. « Au fait, c'est tout neuf dans ce bain et il y a déjà plein de... comment les appelles-tu? » « Scurbius. » « Alors, je suis allé aux Bains européens. Je me suis dit que j'allais faire mon petit reportage pour Rasky. C'est plus grand, plus vieux, plus sale et dans l'ombre les garçons sont tellement plus beaux justement parce que l'ombre les cache et les pare. » « Qu'as-tu fait? » « J'ai acheté un nouveau rouleau de Life Savers. A l'anis, cette fois. Mais je n'ai pas eu le temps de le terminer. J'ai rencontré Larry. Vingt ans. Larry, d'Allen City, près de Philadelphie. Il venait passer la nuit là, comme ça, parce qu'il avait démissionné de son poste de jardinier. Spécialisé dans les pelouses. Les semences des pelouses, l'entretien, les tonsures, je ne sais pas si on dit les tonsures... » « Continue. » « Je crois qu'il m'a dit aussi qu'il s'était fait une grande réputation dans l'art de fertiliser la terre. Alors, en souriant, je lui ai demandé s'il savait également fertiliser la vie. Il a souri. Et il m'a avoué qu'il avait tout de suite compris que je n'étais pas américain parce qu'il ne pouvait rien lire dans mes yeux, rien lire sur mon visage, bref, qu'il ne savait pas lire le français. Alors seulement il m'a demandé mon prénom et j'ai répondu sans hésiter Rasky. » « Merci. » « Ce n'est pas tout : les parois de notre chambre-placard étaient en métal. De temps en temps, en nous retournant, nous donnions un coup de coude ou bien un coup de genou, et ça résonnait. Cela faisait un drôle de bruit creux. Nous étions au dernier étage de l'immeuble des Bains et nous n'avions pas de voisins. Il y avait une petite lumière rouge au-dessus du plafond grillagé, faible, très faible et pourtant Larry semblait ébloui : il me caressait en fermant les yeux. Je lui en ai fait la remarque. Il m'a répondu sur un ton d'excuse qu'il avait encore beaucoup à apprendre. Ses caresses étaient précises, captivantes. Il est jeune. Je me suis dit que c'est ainsi que je devais te caresser quand j'avais son âge. Il s'est couché contre moi, posant sa tête sur mon buste comme un enfant. Il avait un menton pointu. J'ai pensé une fraction de seconde que ce menton aurait pu devenir un poignard et plonger jusque dans mon cœur. Plus tard, je l'ai invité à prendre un café au night-club, au sous-sol. Une chanteuse française répétait le tour de chant qu'elle doit donner ce soir. Arabella Bliin, ça te dit quelque chose? J'ai dit à Larry que personne ne la connaissait en France, à peine avais-je lu son nom une fois ou deux sur des affiches, en province. J'ai même précisé qu'elle était du genre « qui débute toute sa vie » et qui n'a « jamais eu le succès de sortir vivante d'un terrible accident de voiture, *France-Dimanche* et tout le tralala ». Larry a souri, mais il n'avait pas compris. Il ne lit pas le français. Alors, j'ai remarqué une pancarte au-dessus du bar: « Occupancy of more than 900 persons strictly illegal » Neuf cents, tu te rends compte, neuf cents! Et Larry embrassait mes mains en me disant qu'il aimait mon nom, Rasky, et qu'il ne l'oublierait pas. » « Merci. »

Luc glisse ses deux pieds sous la main gauche de Rasky. Les couvertures au-dessus des jambes de Rasky, sous le poids des pieds nus de Luc, se tendent. « Regarde, murmure Rasky, la cathédrale fait la grimace au-dessus de mon ventre. Tu es là. Elle n'aime pas ça. Et puis tu sais, en me donnant tes deux pieds à caresser, tu cours un risque. Je pourrais fort bien t'emmener avec moi, comme ça, en te tirant par les pieds. Si au moins j'avais la force. J'y perdrais peut-être mes doigts. Et puis, tu n'as peut-être pas envie de venir avec moi? » « Mais Rasky... » « Je ne te posais pas de question. Continue. Dis-moi ce qui se passe en bas. Tu es ma petite télévision personnelle avec rien que des programmes comme je les aime. Avec rien que des Last Programs que j'ai déjà vus, mais je m'en moque, c'est toujours bon à revoir. Continue. »

« Arabella Blin a un gros popotin. C'est un grand brin de fille avec de longs cheveux blonds même pas décolorés, décapés. On fait des essais d'éclairages: elle sourit, elle est belle. Puis elle se retourne vers les accompagnateurs: elle ne sourit plus, elle se fripe, comme la cathédrale, là, elle ressemble à une sorcière. Et tu connais les sous-sols des Bains européens, ce night-club, ce labyrinthe avec fontaines multicolores, piscine fluorescente, arbres en plastique, mini-salon mexicain, bar de Reines et murs laqués noir, plafonds bas laqués rose, balayés par des faisceaux lumineux en forme de bouche de nombril et de sexe. Peu de clients. Ils passent et repassent devant le podium, nonchalamment, le sexe pendant plus bas que la serviette qu'ils ont nouée autour de leur ceinture. Arabella fait des essais, elle chante, elle gueule « en haut, dans les cieux... » et elle pointe du doigt le plafond ; « nous étions deux, amoureux... » et elle croise les bras, faisant rebondir sa poitrine sous son pull-over. Ce soir, elle portera une robe-fourreau noire, et on la croira sortie des murs. Elle doit se maquiller en ce moment. « Et Larry? » « Il est reparti pour Philadelphie. » « Continue. »

« Allongé dans un hamac, près d'Arabella, j'ai observé notre produit d'exportation. Je me suis dit que cela ferait peut-être un papier mordant pour mon rédacteur en chef et en lustrines. Dans tous les restaurants de New York on sert bien, paraît-il, du bourgogne et du bordeaux qui ne sont que du vin algérien ou portugais qui a mal voyagé. Du vin Qui a eu le mal de mer. Et puis je me suis dit qu'Arabella. ne valait pas un peu de poussière soulevée. Elle faisait bien son boulot dans une bonne boîte de tantes, c'est tout. Les tantes ont besoin de petites reines, une manière de se lancer comme une autre. Et je suis une tante comme les autres n'est~ce pas? » Rasky sourit. La porte de la chambre s'ouvre. Un nouvel infirmier vient se présenter. « My name is Carlos. » Il roule les RRRR. « Carlos, this is Luc, my friend. » Carlos serre la main de Luc. Luc glisse un clin d'oeil à Rasky. « Bonne poignée de mains, tu as de la chance. » Silence. « Tu sors un instant, s'il te plaît, murmure Rasky. C'est l'heure de la gymnastique anti-escarre et je préfère que tu ne voies pas ça. C'est un autre Rasky qui se trouve sous les draps, tu sais. Pas beau à voir. Tout défait. » Luc se dirige vers la porte. « Mais tu ne pars pas, n'est~ce pas? » Luc hausse les épaules. « Apporte-moi d'autres images, veux-tu? »

Pas un siège dans les couloirs. Pas une fenêtre. Des boyaux laqués de blanc, lumière au néon. Un autre monde. Une boîte à bijoux de mort. Les mains dans les poches profondes de son blue-jeans, les épaules haussées, la tête engoncée dans les épaules, Luc frissonne. Certaines réalités dépassent les fictions et elles ne sont plus romanesques. Mais que veut dire romanesque dans un monde où les grandes aventures au soleil, les cavalcades des croisés n'existent plus, dans un monde vendu, revendu, récupéré jusqu'à la trogne par tout et par tous? Luc se reconnaît bien là, noir en toutes choses, désespéré pour ceux seulement qui ne veulent pas voir ce qu'il y a à voir, prendre ce qu'il y a à prendre: une fêlure dans un carrelage, quelque chose de brisé dans la jointure, la moisissure et l'humidité aidant, et on a parfois envie de voir ce qui se passe dedans. Luc donne des coups de pied dans les plinthes, puis il se met à compter ses pas, le regard bas, rivés sur ses pieds nus. Pieds nus au Sutton Hospital: une infirmière passe et le regarde, étonnée. Lui continue... cent douze, cent treize... cela fait déjà deux minutes de perdues. Il y a un an, peu avant de quitter .Pans pour le refuge de New York, Rasky lui avait dit: « Tout ce qui m'arrive est inénarrable: je vis une vie de tante mythomane. Chaque fois que je raconte une vraie joie, une vraie trahison, une histoire vécue un peu pittoresque, on ne me croit plus. Toi tu es le seul à me croire. Et c'est sans doute aussi ce qui nous rapproche. Ce qui nous accroche. » Luc se garde bien alors de dire à Rasky que le professeur Verniansmann l'a prévenu du départ, de l'évolution secrète du mal, de la fin par la peau et Luc s'était dit qu'il s'agissait là d'une sorte de revanche de gigolos. L'esprit de Luc est lui-même taillé dans la revanche, cette pierre dure de la vie. Ce que Rasky a dit ce jour-là : « Je préfère désormais ma vie de nuit à ma vie de jour. J'aime le peu de sommeil qui me reste. Endormi, je ne suis plus propriétaire de rien, je suis appartenu: mené. Décidé par quelqu'un d'autre au plus profond de moi-même. Et tu es là, plus présent qu'au présent de ces jours qui m'éblouissent et m'ennuient: je ne peux plus rien regarder les yeux ouverts. Mes yeux sont lassés. La nuit, j'ouvre notre album de ruptures, je cours devant toi, tu me rejoins et tu me prends dans tes bras. Viens, approche-toi de moi. » Silence. « Tu vois, j'ai la larme à l'oeil, drôle de littérature de notre rencontre. Mais je sais que tu ne m'en veux pas. Je vais t'écrire pour te dire officiellement que je préfère ne plus te voir pendant quelque temps, un an, que c'est... » « ... la plus grande preuve d'affection que nous puissions nous donner. » Rasky sourit. Luc éclate de rire. « Tu finis mes phrases, maintenant? » . « Quand tu parles, j'ai l'impression de parler et inversement. » « Alors, parle de mes nuits... » Luc respire profondément. « La nuit, tu sais enfin ce qui nous lie. Tu me donnes tout et je ne prends rien. Je t'offre simplement mon refus, ce tout, et tu n'acceptes pas ce refus. Voilà ce qui nous lie. Voilà ce qui nous séparé et ce qui nous lie, voilà ce qui

nous défend des autres et de leurs jalousies, Tu me dis, prends cet appartement. Je le refuse. Un autre l'aurait accepté. Ce serait la fin de tout. Je n'ai besoin que de ta compagnie. » « C'est ce que j'aurais dit... » « La nuit, je m'entraîne à mourir. La nuit, je dors seul, les mains croisées sur mon ventre, dans la position du gisant, j'apprends à me détacher de cette vie qu'on m'a donnée et dont je ne veux plus. La nuit, chacun de notre côté, chacun dans notre lit, nous faisons l'apprentissage de la mort. Nos destins sont à la fois croisés et parallèles. Chaque nuit, nous en savons plus sur l'autre grande nuit, la dernière ou bien la première grande nuit. Interminable. C'est notre sportivité à nous » « Exact. » Ce mot exact; Luc se le rappelle jusque dans ses nuances de ton et de tranchant: exact. C'était le mot de la fin. Rasky allait donc partir. Quitter la scène, cesser d'être la vedette de ce one-man-show qu'il se donnait à lui-même. Refuser la présence de son unique spectateur: un lycéen qu'il n'avait jamais pu acheter, devenu journaliste lucide et frustré d'une société immobile à laquelle il ne pouvait même pas l'arracher. Les êtres humains aiment leurs plaies. Rasky aime-t-il ses escarres? Résumement-elles ses amours tombe-pantalons et arrache-slips dans toutes les arrière-salles et les buissons des body-exchanges du monde? Demandez le Guide international homophile: toutes les adresses des bars, des cinémas, des saunas et des bouts de trottoirs ou de parc où le temps brusquement se noue, l'instant violent. Exact. On a juste le temps de penser des « toujours » bêtes comme des bâtons de craie quand on ne sait pas quoi écrire sur le tableau noir de la vie. « Vous n'avez pas appris votre leçon: vous aurez zéro. Vous ne faites pas comme les autres: zéro. » Luc donne des coups de pied nu dans les plinthes. Il se fait mal. Et cela fait à chaque fois un bruit de petit battement de coeur. Un coeur qui bat encore, une fois de temps en temps. Sursaut. Exact. Carlos sort de la chambre. De la main droite il tient la poignée de la porte. Il pose l'index de sa main gauche sur ses lèvres. Pendant la gymnastique, Rasky s'est endormi. Il apprend ses dernières leçons. Bientôt, ce sera l'examen. Et Luc lui fait confiance. Il sera reçu avec Palmes et Encouragements. Luc reviendra demain à la même heure, comme d'habitude. Habitude.

## 7

« Barnaby et moi, nous étions heureux: nous avons su ne jamais rien donner, un art que les autres méprisent à tort. » Lucy hésite. Elle tient le porte-plume à plume Sergent-Major dans sa main gauche<sup>14</sup>, relevé: l'encre va sécher. Quand elle décidera d'une autre phrase à écrire soigneusement, avec pleins et déliés, précieusement consignée dans son Cahier au moyen de cet engin d'écriture qui lui rappelle l'école communale de Carpentras, la plume sera sèche, il faudra la retremper. S'appliquer. « Ah, la petite Roussel, la seule de sa classe qui ne soit pas juive<sup>15</sup>, elle est première partout, elle écrit bien... »

Lucy relit « Barnaby et moi, nous étions heureux: nous avons su ne jamais rien donner. » Et elle ajoute, après avoir trempé la plume Sergent-Major dans l'encrier (encre vert foncé, très foncé) « Nous n'avons jamais laissé les autres entrer dans notre vie. La surface de notre bonheur était impeccable. Lammert l'avait aussi compris. Lui, ce beau second de ma vie. Paradoxalement, notre différence d'âge nous rapprochait. Il y avait entre nous la confiance d'un mal, celui de mon temps passé égoïstement, et cette confiance faisait rempart à toute attaque venant de l'extérieur. Lammert, mon Barnaby Bis. C'est de lui que je tiens l'expression. Cela l'amusait, il en riait. »

Lucy s'applique « Dans un monde où le seul moyen d'être révolutionnaire est de se rendre irrécupérable, faire de la récupération d'impressions peut passer pour une gageure nostalgique. La littérature n'appartient, elle, qu'à ceux qui ont vécu une véritable aventure, ou bien disons une de ces aventures apparentes, épatantes qui donnent aux humains la toge de dieux. Dans le creuset de mon enfance, dans ce chapeau de magicien, je ne trouve que des petits papiers pliés sur lesquels sont soigneusement inscrits des ordres d'écriture, de ces visions urgentes qui me brûlent le coeur et ne me consomment jamais. Une chaise sur un balcon quand les devoirs sont finis. Le racisme d'une classe entière de petites filles juives qui sont jalouses de mes cheveux et me demandent pourquoi mes parents ne vont pas vivre dans un autre quartier de la ville. Des miettes. Des détails. Une histoire de robe verte. Rien de plus que l'aventure de Carpentras: ma première prison, à laquelle succède l'aventure d'autres prisons: l'ambition de ma cousine Elia, la prison d'un bungalow au Kenya quand la demoiselle des enfants de l'ambassadeur me dit que j'ai de jolis seins et me supplie de prendre une douche avec elle. D'autres prisons, d'autres capitales, ces grands villages, et ces chambres où Barnaby me parle à voix basse comme si nous courions le risque d'être jaloués, brisés, surpris. Et moi, je m'évanouis dans ses bras: c'est toujours la première fois. Il en est le premier étonné. Tout étonné. Et moi aussi. Une banale histoire de dactylo. Le balcon de Carpentras est là, désormais, devant moi, où que j'aille. Aujourd'hui, il domine Central Park. »

Lucy relit: le mot « révolutionnaire » la fait sourire. Mais n'a-t-elle pas appris auprès de Barnaby les mêmes leçons que Lammert? Les bourgeois ont toujours su très bien parler de révolution. C'est leur nounours, « nounours » étant aussi expression de Lammert, le grand jeune homme d'Amsterdam, « Voulez-vous prendre un bain avec moi? Lammert! J'ai rendez-vous ce soir avec toi, j'ai rendez-vous chaque soir avec toi, quelque part entre la 80<sup>e</sup> et la 90<sup>e</sup> rue West, chez Jack, tu connais Jack, n'est-ce pas? C'est ton concierge, n'est-ce pas? »

Lucy a fait sa page d'écriture. Elle la déchire. Ce n'est pas ça qu'elle voulait écrire. Elle en a trop dit, tout de suite. Et il lui suffit de s'arrêter pour que Lammert entre en scène, se déshabille sur une plage d'Antibes un jour d'enterrement, à l'heure où les baigneurs rentrent chez eux, papa-maman-les-enfants à la queue leu leu: le soleil se couche. « Tant pis, nous avons encore le temps. » « Vous aviez mis votre maillot sous votre robe... » « Je pensais venir. Seule. Une idée digne de B.B. » Les plumes Sergent-Major sont faites pour les confidences. Elles tatouent le papier des cahiers dont toutes les premières pages sont déchirées jusqu'à ce qu'on arrive à la dernière page. Cahier perdu. On ne décrit pas un jeune homme quand on est une dame un peu mûre. On nage avec lui, on ne se pose pas de questions. On le suit. Il vous dit « Viens » et on vient. Il vous demande de ne pas le déranger pendant qu'il étudie et vous vous taisez. Barnaby aurait dit en souriant à Lucy à propos de Lammert de ne pas rater « ce dernier train ». Lucy exécute. Il n'y a de logique ni dans le temps ni dans les rencontres. Qui provoque qui et quoi? Quand commence-t-on à s'interroger? Avant? Après?

---

<sup>14</sup> Yves Navarre, lui aussi, est gaucher.

<sup>15</sup> Cette remarque sera très importante dans la suite du récit. Voir aussi *Biographie*.

Pleins et déliés. « Ces chants de septembre ne sont pas beaux mais ils sont vrais. Je prépare un grand gâteau d'anniversaire. Lammert est mort il y a un an. Je prends mon temps. Et le temps dans mon dos crie au voleur. Je joue encore avec les mots. Je me dis cette fois c'est la bonne. Et les mots me jouent les mauvais tours des jours de pluie, quand on s'ennuie à New York City, quand on ne sait plus quoi faire de l'argent de Barnaby, ce manteau de fourrure trop grand, trop beau, qui me fait ressembler au groom d'une boîte en faillite. Il pleut. Maman s'est endormie sur la chaise, sur le balcon. La pluie ne la réveille même pas. Tout à l'heure, en me couchant, elle chantera « mon bel ange va dormir... ». Une maman enroulée dans son châle assise sur la chaise du balcon, c'est un bébé. Mon bébé... » Page déchirée.

Barnaby Story. « Invités à l'essai, nouveaux voisins d'immeuble à l'essai, voici Saül Friedlick, le célèbre diamantaire dont nous n'avions jamais entendu parler, et Gloria Pimpiante, sa maîtresse. Nous leur faisons les honneurs de notre maison de Park Lane. « C'est beau, chez vous, dit Gloria Pimpiante, il n'y a rien du tout. » Silence. Le Turner, au-dessus de la console, dans l'entrée, indigné, manque de se décrocher et de briser le marbre de la commode du château de Saint-Cloud acquise par le père de Barnaby à la vente du prince Murat. Gloria Pimpiante récidive : « Mon nom est ridicule, mais je l'aime, et je le garde. Et puis Saül ne veut pas m'épouser. Vous voyez: il se tait. » Sourire poli de Saül. Nous faisons les honneurs de notre intérieur, enfilade de salons victoriens, la galerie d'art de Barnaby. Chaque objet fait sa fierté. Mon Louvre à moi. Un dessin au fusain de Picasso 1906 découvert par John Giverny chez Christie's, un tapis de paquebot de Sonia Delaunay, une collection vases de Chine que la reine Mary en visite aurait bien voulu chiper dans son sac ni vu ni connu: on peut être reine et cleptomane. Allons. Allons, je ne suis qu'une Française qui est devenue distinguée, et qui surtout ne doit jamais rien dire de sa vie: ses paroles écrites la démasquent. Mais Gloria est restée Gloria. « C'est beau chez vous parce qu'il n'y a rien du tout » Pendant le dîner « C'est délicieux, quel est le nom de cet oiseau mort? » Après le dîner, me prenant par le bras « J'adore votre robe, quelle simplicité! C'est fou ce que l'on peut faire avec un chiffon. » « Vous devriez en demander le prix à Barnaby. » Sourire poli de Saül. Et ainsi de suite toute la soirée. Le sourire accueillant, immuable de Barnaby, trahit son irritation. Mais je suis la seule à savoir, à partager le secret de son irritation. Sur le pas de la porte, les adieux. « Quelle délicieuse soirée! Quand les travaux seront terminés chez nous, nous serons très heureux de vous inviter à un méchoui sur la terrasse. » Un méchoui? Sur la terrasse, en dessous? Baisemains et puis bonsoir Saül Friedlick et Gloria Pimpiante, charmants nouveaux voisins « Vraiment, me dit Barnaby, ces deux-là, quelle soustraction ! » Page relue. C'était beaucoup plus drôle que cela en réalité. Page déchirée.

Lammert, est-ce toi? Lucy se retourne: le salon est vide. Lammert? La chambre est vide, le lit défait, la couverture de fourrure, cette bête éventrée, assassinée, quelle boucherie! Lammert, je suis sûre que tu te caches dans mes robes? Lammert! Lucy se pince les doigts dans les portes coulissantes du dressing: Parfum de ses vêtements Diorissimo. Mais Lucy. ne sent plus le parfum tant elle est habituée à cette compagnie: c'est la vie. Lammert, où es-tu? Dans la cuisine, ou bien l'autre chambre, dans le petit salon, le boudoir, sur la chaise sur le balcon? Il n'y a pas de chaise sur le balcon. Lucy ramasse son cahier. Lucy fait une boule de toutes les pages déchirées. Et bien qu'elle ait promis de ne pas le faire, elle téléphone à Mister Jack. « Lammert est avec vous, n'est-ce pas? » « Lammert? Ah non, madame, il n'y a personne pour vous aujourd'hui. Mais patientez, je ne vous oublie pas. »

## 8

Chapitre huit, huit, le chiffre de la mort. Chaque être humain est un cahier dont les premières pages sont déchirées jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que la couverture. « Ceci était ma vie. J'écris ceci en souvenir de ma vie. » Chaque être humain est un livre ouvert qu'on voudrait lire à l'envers, à travers, au-delà. Au chant biscuit des littératures de laboratoire, aux mots secs que les sentiments ont fui, si nous préférons la vision d'un instant, le frisson d'une lumière franche, le matin d'un jour qui surprend parce que le temps change, sentiments à saisons, l'Indian Summer<sup>16</sup> n'est plus en retard: d'où vient le vent aujourd'hui à New York City?

Mais comment renoncer aux artifices des paraboles? Bonjour, Rasky, bonjour, Luc, bonjour, Lucy: il faudra bien que vous fassiez des choses ensemble un jour ou l'autre, Quand les feuillages de Central Park deviendront jaunes, puis roses, puis rouge sang. Il y a du sang dans ces chapitres de mort. Du sang blessant puisque nous sommes tous blessés et que le seul mot « agression » fait trembler les esprits délicats, élégants. Lui seul irrite dans un monde où on préfère maquiller, instruire au prix de mensonges. Comment renoncer aux trop drôles drôleries des comédies-panoplies de la vie, des romans-photos de l'amour? Pour connaître la vraie couleur d'un caméléon, il faut le poser sur un autre caméléon. Il n'y a pas d'autre moyen.

Entre le journal et le texte (bye-bye, Barnaby Stories), il y a un chemin inconnu. Et dans un monde où l'aventure s'achète dans les agences de voyages, il y a des naïfs qui ont le lâche courage de s'offrir l'aventure de l'écriture, des essais de nouvelles impressions. Et c'est au moment où la vie les comble et où la mort les frôle qu'ils se décident. C'est ainsi et pas autrement.

Luc, 33 ans, journaliste paumé; Rasky, 47 ans, play-boy usé sur le point d'éclater; Lucy, 49 ans, dactylo à la dérive; voici en un acte et quarante chapitres le rapport concernant leur tentative d'évasion d'eux-mêmes. Et ils rêvent tous encore, en tuant les insectes qui les dévorent, de se retrouver simples dans la nature. Ils s'arrêteraient alors dans un jardin, à Petworth dans le Sussex, à Vétheuil en Île-de-France ou bien encore à Joucas au sud de Carpentras<sup>17</sup>. Et ils cesseraient de fuir de prison en prison, côtoyant les voleurs de la vie, les tricheurs professionnels, les aveugles du cœur, les académiciens de l'actualité, cette cour de hères qui ont la prétention et l'art de faire les modes qui tuent. Peu importe de ne pas être compris si l'on se comprend soi-même. Et il y a toujours un peu de soi-même chez les autres: il sommeille. Peu importe d'être seul si la nature vous accueille de nouveau, vous enveloppe, vous habite et vous emporte. L'homme qui va mourir n'est qu'un enfant qui ne demande qu'à être rapté<sup>18</sup>. L'homme qui va mourir est un jardinier que l'on vient de congédier: il s'en va, il porte son jardin en lui, il ne l'a jamais vu aussi beau, il ne l'a jamais entendu aussi beau. Cela s'appelle la rumeur de la vie. On n'a rien sans rien. Le texte blessé inspire quand le stylo, ce tueur à gages, se montre vigilant et ne succombe pas à la tentation des caprices rageurs. « Je porte en moi des angoisses indélébiles que seule l'encre bleu roi<sup>19</sup> peut mater: les angoisses ne supportent pas le miroir de l'écriture. » Qui a écrit cela? Rasky : lettre de rupture n° 713? Lucy : ce cahier oublié à Antibes? Luc: je vous enverrai mon quatrième papier de New York, j'aurai tout mon temps et mon esprit, là-bas. Mais je vous prévient tout de suite, sera un papier sur les Funeral Homes, j'ai appris que depuis quel temps...<sup>20</sup>

Derniers jours de septembre: essai d'impression, des phrases comme des poignées de sable. Le temps passe n'importe comment. Le temps passe désormais comme il veut dans le sablier d'une main gauche, celle du cœur, celle qui rêve de l'autre main combattante, épouse du stylo, du porte-plume ou du crayon pointu; onzièmes doigts, ceux du mariage de la vie et d'un herbier de mots, de sensations et de souvenirs. « Ah, les souvenirs, ces mouchoirs blancs qui sentent bon le blanc et dans lesquels je pleurniche », dira Lucy. Autre page arrachée à son cœur. Lucy écrit de la main gauche<sup>21</sup>. « Un souvenir, confiera Rasky, tenez, ce qui m'a contrarié c'est que mes parents ne contrariaient pas le

<sup>16</sup> peut-être une allusion à l'une des pièces de théâtre de Jean Giraudoux qui se déroule précisément lors de l'été indien en Amérique du Nord. Il s'agit d'*Amphytrion 38*.

<sup>17</sup> Apparition d'un point autobiographique : ces trois endroits sont en effet, respectivement, un lieu de séjour en Angleterre, la maison de vacances d'enfance et la résidence secondaire de l'auteur. Voir à ce sujet le roman *Biographie*.

<sup>18</sup> Invention de mot qui revient fréquemment dans l'œuvre.

<sup>19</sup> L'encre bleu-roi est utilisée par Yves Navarre avec une plume Mont-blanc, dans son Journal et la quasi-totalité de sa correspondance, ainsi que dans certains manuscrits.

<sup>20</sup> Début de la légende urbaine qui clôt *Les Loukoums*. Pour d'autres légendes urbaines, voir par exemple *L'Espérance de beaux Voyages*.

<sup>21</sup> tout comme l'auteur, jusqu'à l'accident vasculaire cérébral de 1984.

gaucher que j'étais et que je suis toujours<sup>22</sup>. Savez-vous que j'ai toujours tiré la langue en signant un chèque? » Et Luc notera « Souvenir : un champagne éventé. Je n'aime pas le champagne. Le passé ne pétille même plus. » Puis il regardera sa main gauche et le stylo, cet autre gisant. « J'avais besoin de Rasky. Je me suis voulu fleur coupée. Dans un vase; Rasky était mon eau, toujours renouvelée, par le mystère habile des ruptures. Autant de points de sutures de notre liaison. Mais combien étions-nous? Rasky, moi, Dame Syphy notre confidente du premier jour, notre rempart. Et qui encore? Cette infirmière aux dents d'or qui donnait confusément un rendez-vous Sutton quelque part. »

Premier jour d'octobre<sup>23</sup>: recherche du danger. Le corps nu, solidaire de toutes les sensations naturelles, le coeur battant comme la porte d'une maison abandonnée, nous irons à New York City, en Haut de la ville du Haut chez les Riches qui peuvent s'offrir de faire joujou avec leur mort. Nous irons en Haut de la ville du Haut prendre les risques d'autres évidences. Après les impressions des derniers jours de septembre, les évidences et les confidences du géolier, New York City, l'autre monde des tours, prison de béton de musiques (Cossotto dans Lucia de Lammermoor chante, elle, la partition exacte, et Sutherland dans Traviata ressemble à un bâton de chaise), New York City, ce poignard sur lequel on se plante bras ouverts. Mais la blessure se referme dans l'instant. Les dangers ne sont que des simulacres de Grand-Guignol. Il faut recommencer, n'avoir de cesse de courir vers l'arme blanche des gratte-ciel pour finalement trouver le vrai poignard, celui qui crève le coeur comme une bulle, une fois pour toutes et pour de bon. C'est bon. Vouloir mourir. N'entendre plus que le chant évanoui du monde. Et plus l'on s'approche, plus il se fait lointain. Plus l'on se penche sur son passé à l'écoute de demain, après-demain, plus le vertige s'estompe. Le précipice se fait gentil. Le bal des cimetières et des funeral homes (Home, sweet Home) devient presque drôle. On y boit des citronnades qui tiennent plus de l'eau que du citron. Et on gagne en prime le vin de la Nouvelle Amérique: du Roma, bourgogne de Californie. Qui l'eût cru? L'odeur de propre de New York City sent mauvais.

Balcon : la main d'une mère vous retenant par le col marin de votre chemise d'enfant sage devient inutile. Vous pouvez désormais sauter dans votre passé, faire la vie buissonnière, à pieds joints dans les flaques: il n'y a pas de gros méchant loup: Et du coup, vous vous moquez de l'orée des forêts, du jour qui suit le jour que vous vivez, ce temps que vous tuez, en attendant. Dringgggg, le téléphone sonne: est-ce Jack? Les mots eux-mêmes cessent de se croire superbes. Vous existez. Se recroqueviller dans l'instant, la lumière de surface des choses. Jour blafard. Faire semblant de ne rien voir mais tout voir. Faire semblant de ne rien comprendre, mais tout comprendre. Redevenir l'enfant de la maman portugaise ou la maman de Carpentras ou encore la maman du lycéen en culottes courtes ne retient plus par le col amidonné d'une chemise unisex de petit matelot. Puisque personne ne redit les mots du coeur et de l'esprit « Ne prends pas froid » « Ne rentre trop tard à la maison » « Tu n'as pas: le droit de critiquer tes parents » « Nous avons fait cela parce que nous t'aimons ». Ne plus avoir de propriétaire. N'être désormais que le Seigneur de son malheur.

Octobre de la vie, premier jour: avoir le sentiment de n'avoir rien quand on a tout. Le dire et le redire. S'en amuser même: jeu de société. Jouer au critique et au curieux quand il faudrait dépasser sa propre curiosité. Septembre: premières impressions, les assassins reviennent sur le lieu idéal de leur crime de solitude. Octobre: ce que font les assassins en attendant l'heure du rendez-vous. Big Jack a trop de travail; il faut attendre. Prendre son tour. S'étonner. Se ravir de tant de blanc chez l'un, de tant de vert chez l'autre, et des scurbius qui se baladent chez le troisième. C'est ça, le spleen des riches: un peu de sucre en trop dans une tasse de thé, et le parfum subtil devient ordinaire, curieuse impression de doux-amer.

« J'ai invité Rasky à dîner. Un jeune homme français, Luc quelque chose, m'a téléphoné. Rasky est au Sutton Hospital. Il est très malade. Il a tellement grossi récemment! Il a dû avoir une crise cardiaque » « Oh... pour une fois que quelque chose lui vient du coeur! »

Faire le tour du monde avec son stylo jusqu'à ce qu'il crève de soif. Et vous avec. Sorti du laboratoire des mots, les mots frétilent en vous, font peur. Lettres de rupture, quatrièmes papiers pour rédacteurs en chef, ou bien cahiers, ces viviers qu'il faut verser dans les torrents. Viviers perdus.

Faire le tour du monde et se retrouver à New York City, prison de rectitude, prison verticale, cercueils plus grands les uns que les autres. C'est à qui grattera le ciel le premier. Et dans le jardin de Central Park Lucy en voisine nourrit les écureuils. Pop-corn enrobés de miel. Ils en raffolent.

<sup>22</sup> voir note précédente : les traits de l'auteur sont clairement perceptibles.

<sup>23</sup> note du chat : je relis précisément ce chapitre le 1<sup>er</sup> octobre 2008. « Cela ne se passe que dans la vie », dirait Sevy Erravan.

Coussin de cuir: il s'appelle Tom. C'est un déserteur. Une lettre de Bombay prévient Luc de son arrivée. « National Service Hospital, le 13 septembre. Dear Luc. Je suis Bill. Te souviens-tu de moi? Nous nous sommes rencontrés aux Bains du Viccolo della Palomba à Rome. Tu voyageais avec un vieux mec qui n'était pas mal du tout d'ailleurs. C'était il y a deux ans. De retour aux U.S.A., j'étais bon pour le Vietnam. Eh bien, j'en reviens. J'ai fui avec Tom, un copain. Tom et son coussin de cuir, tu vas comprendre. Tom est une brute, un vrai Marine. Il s'est entraîné à bondir et tuer tous ceux qui le touchaient pendant son sommeil. Pour le réveiller, il faut jeter le coussin de cuir dans ses bras. Alors, il mord le coussin, il l'étrangle, mais il se réveille. C'est son seul défaut. En dehors de ça, c'est un gars charmant. Tu vois, je n'ai pas perdu mon sens de l'humour. Disons que Tom est peu nerveux. Mais c'est amusant. Bref, nous voilà à Bombay. Déserteurs. Le premier soir, nous nous baladons dans le quartier des filles. Nous buvons. Une vraie cuite. A l'hôtel Victoria nous partageons le même lit. Nous nous endormons tout habillés, ivres morts. Tard le matin, j'ouvre les yeux. J'ai oublié que nous sommes libres, ailleurs qu'à Dai Pen ou Sac Phan où nous sommes restés deux ans. Je me tourne, je donne un coup de coude involontaire à Tom qui me prend pour le coussin de cuir: résultat, j'ai deux côtes cassées, le bras droit brisé en deux et le visage diablement esquiné. Les yeux surtout. Griffés. Heureusement que j'étais habillé. Il m'aurait bouffé. Un vrai soldat, ce gars-là. Pour moi, trois semaines d'hôpital. Pas un jour de moins. L'armée trouvera bien ma trace d'ici là. Pour Tom un point de chute à Francfort, via Paris. Il arrivera le 21 septembre, vol KLM 917. Je lui ai donné ton adresse. Peux-tu l'héberger jour, deux jours? Peux-tu l'aider? Et puis, il a des choses très intéressantes à te dire sur l'armée américaine. Cela pourra t'inspirer. Moi, si tout se passe bien, j'arriverai le premier jour d'octobre. Voilà, je t'embrasse. Bill du Viccolo della Palomba. Amitiés à ton vieux. » Huit jours plus tard, Tom débarque chez Luc avec un sac et son coussin de cuir. « Hello, Luc. » « Hello, Tom. » Il explique qu'il n'y a plus d'armée américaine, mais deux armées, bien différentes. Une armée de choc composée de volontaires : les Marines. Ils ont droit, eux, à l'héroïne. Ils sont entraînés à tuer. « Moi, je suis un bon Marine, je connais bien mon métier. Je suis fier de mon réveille-matin. Et c'est dommage pour Bill s'il a oublié de se servir de l'engin. Je suis comme ça. Et ça fera du pétard, crois-moi, quand on me rapatriera à Kansas City, chez les tueurs de cochons. » Et puis, il y a l'autre armée, celle des appelés: l'armée des universitaires boutonneux. Ils ont droit, eux, à de l'herbe, c'est tout. Ils font des mini-guerres et des dodo-trips en mâchant leurs gommes à mâcher. On les rapatriera, eux, sans difficulté. Il faudra simplement les calmer avec de bons films violents à la télé. Les psychiatres disent que pour eux ça suffira. Un meurtre par-ci, un meurtre par là, ils se réadapteront. « Tiens, dit Tom, voici mon coussin, je préfère coucher par terre, ça ne t'ennuie pas? » Silence. « Tu n'as pas peur, n'est-ce pas? »

Le rédacteur en chef a refusé le papier sur les deux armées états-uniennes. « Tout le monde le sait! Vous enfoncez une porte ouverte! » Luc hausse les épaules. « Mais c'est tout ce qui nous reste à faire dans ce pays. » Sourire. « Écoutez, Luc, nous n'allons pas relancer le débat, je vous aime bien tel que vous êtes et tel que nous vous avons fait. » Silence. « Prenez des vacances. » Le soir même, le télégramme de Rasky arrive. Luc laisse les clés de l'appartement à Tom. « Mais qui va me réveiller? » « Dors, mon vieux, dors jusqu'à ce que Bill te réveille. Avec le coussin. »

Chapitre huit, huit, le chiffre de la mort. Luc a noté sur une serviette en papier, à Orly, en attendant l'avion de New York « Et plus je souris, moins je m'oublie. Et plus je souris, plus je me vois tel que je ne veux pas me voir, exigeant dans un pays qui redoute les exigences et les changements d'itinéraires, pitre qui voudrait devenir aimable au sens étymologique du terme, balbutieur qui se prendrait pour le tribun du rien, bref, journaliste. Mon vrai sujet : la mort. Et je ne l'ai jamais traité. J'ai rendez-vous avec elle. Rasky va me la présenter: Et si elle m'adresse la parole, je ne me contenterai pas de sourire. Et si Rasky me demande de parler, je parlerai. Mes sourires me démasquent et je ne me supporte plus. »

Plus tard, dans l'avion, même serviette en papier. « Je voudrais déchirer les nuages, tendre le bras hors du hublot et attraper ce coton du ciel, devenir la petite infirmière des dieux, me glisser dans les douches avec eux. L'avion vole après le soleil. C'est tout ce que je peux dire de ce voyage. Nous rattrapons le temps, c'est tout, tout. »

Luc et les camions. Rendez-vous tout en Bas de la ville du Bas. Les garçons sont là. Ils quittent le bureau à cinq heures. Ils rentrent chez eux, se douchent, dînent et se couchent. Vers minuit, ils sortent, blue-jeans, pull-over et rien en dessous. Surtout pas de slip. Et ils vont en Bas. Au coin de Perry Street et de Washington Avenue. De minuit à trois heures du matin. Vas-y, Luc, vas-y: derrière les quinze tonnes frigorifiques, les camions des bouchers de Chicago, tu ne crains rien. Entre dans la grappe et laisse-toi faire. La police passe de temps en temps, et puis après. Ils font un demi-tour « là où il se passe quelque chose », ils braquent les phares de leur fourgon sur le terrain vague, tout le monde fait semblant d'avoir peur, fuit. Oh, surtout, ne fais pas comme les Parisiennes affolées qui courent dans les buissons des Tuileries et déchirent leurs beaux costumes de nuit dès qu'un automobiliste klaxonne sur la berge. Du calme: suis les autres, calmement. Tout le monde fait semblant de partir, les mains dans les poches, le regard blasé, un peu battu, et dès que la voiture de police a disparu, tout le monde revient, l'essaim, les essaims se reforment, le miel coule de nouveau, la nuit redevient douce même si elle est froide, la ville vous cache et vous couve, le rempart des camions se fait immense.

Découvrir ce qui se passe en Bas de la ville du Bas, dans les camions, derrière les camions, entre les camions, sous les camions, entre les camions, et les murs de brique: le miracle de bragues magiques. Et surtout, n'oublie pas de porter l'uniforme, vieux jeans délavés, si possible cradoques, avec un blouson sombre de préférence. Pas de couleur apparente, tranchante. Couleur de nuit, s'il te plaît. Couleur d'homme; aussi. Car les tantes, les simulacres de femmes, ne sont pas invitées là. D'ailleurs, elles ne viennent même pas. On les pousserait dans les flaques d'un coup de coude pointu, ou bien on les assommerait dans les cageots, ni vu ni connu, avec un couvercle de poubelle. Qu'est-ce que c'est que cette fleur des champs, veux-tu foutre le camp, Bella, va voir au Beauty Parlor si j'y suis! Silence. Ces choses-là se font en silence. Jeux de bras et de mains. Un couple se forme et autour de lui, une couronne de curieux, les bras le long du corps, les mains prêtes à saisir la main du voisin, le regard perdu entre les épaules et les cols relevés de blousons, les nuques, ces chutes de cheveux longs, les visages pâles : la nuit a de franches tendresse dans ses blancheurs. Détail pratique: ,on pourrait presque passer sous les camions sans se baisser : ce sont des reines, des fourmis géantes, des cloportes-dieux, les insectes-rois du lieu. « Ce terrain vague? Mais c'est un parking. Et le patron du parking a un fils qui est là, tu vois, le petit en noir à genoux. C'est lui. Son père sait tout et donne la permission. » Silence. « Il y a un mois, la police venait de plus en souvent. Alors, Jim, le patron de notre mouvement de Libération, est allé voir le chef de la police. Il a dit que si ce n'était pas là, ce serait ailleurs. Que dans le fond nous faisons ce que nous avons envie de faire dans un coin perdu, comme ça. Que nous n'étions pas dangereux. Qu'ils feraient mieux de courir après les Portoricains qui attaquent et qui tuent une bonne dizaine de personnes chaque nuit, rien que pour Manhattan. Vous exagérez, lui a répondu le chef de la police, jamais plus de quatre ou cinq. Soit, a répondu Jim, chassez-nous et nous irons nous poser ailleurs. Du côté de Perry Street, la nuit, nous sommes les seuls. Alors, je crois que le chef de la police a compris. Il envoie des voitures pour nous faire peur. Elles viennent et puis elles repartent. Le temps pour nous de trouver tout beaucoup plus excitant. Et puis on recommence. Approche-toi. Voilà. Certains types, je les vois ici depuis un an, je ne sais rien d'eux, ni leur nom, ni leur prénom, ni d'où ils viennent. Ils sont là, ce sont mes amis. Mes seuls vrais amis. Des mecs, qui donnent tout, prennent tout et puis bonsoir, sans un mot. Non, ne dis rien. Ne dis plus rien. Waouh! Tu as la peau douce! »

Une odeur de popper<sup>24</sup> à la dérive: un coup de vent et c'est oublié. Un gars chavire dans les bras de Luc. Allons, c'est à toi. Tu avais rendez-vous là, n'est-ce pas?, Il y a ceux qui restent un peu à l'écart, les mains dans les poches de leur pantalon, tête baissée. L'un d'eux siffle une chanson. C'est sa manière de dire qu'il est là. Tous les soirs, la même chanson. Un vieux tube des années trente « I shall walk in your back on your wedding day ». Je marcherai pas à pas, dans ton dos, le jour de ton mariage... Il y a ceux qui restent à genoux: ce sont les bonnes à tout faire, les ouvrières. D'en bas, pour elles, l'essaim ressemble à un mini-Manhattan avec ses gratte-ciel tout pareils dans la nuit, plus ou moins grands, mais tous droits, sûrs d'eux-mêmes, défiant les percées du ciel entre les camions, ces monstres endormis. Et dans les camions c'est la ruche. Tout le monde trébuche. Nous sommes tous des enfants aveugles qui ont perdu leurs jouets et qui jouent avec ce qu'ils ont. Tabou. Le joujou tabou, celui du bas et celui de derrière. Odeur de brique et de terre piétinée. Chanson de l'acacia qui s'est fait un petit monde dans un coin et qui bat de ses branches le regard effarouché des cabines des

<sup>24</sup> On retrouve cette ambiance dans *Le souper des loups*.

quinze tonnes: Indianapolis, New Jersey, Bâton Rouge, Saratoga, Trans America Highways, voyage immobile de la nuit. Et les braguettes font le V de la victoire. Petites, grandes et moyennes, blanches, noires ou chocolat, toutes tendres et tendues, voici la forêt horizontale des attrape-bouches, un royaume. Un peu de tendresse (dans beaucoup de silence, de gris et de nuit, d'attente et de terre durcie, pétrifiée par les pieds. L'eau ne la pénètre même plus. Quand il pleut, les flaques se forment pour de longs jours. Quand il pleut trop, l'essaim a les pieds dans l'eau. Boots. Insectes amphibies. Un peu de tendresse: les mains écartent la chemise, remontent jusqu'à la pointe des seins ces mort-nés, et les pincent délicatement. Une autre main se glisse dans le dos le long de la colonne vertébrale, jusqu'à la nuque qu'elle pétrit amoureusement. Et tu te penches sur le visage qui s'est niché à l'échancrure de ton pantalon. Tu te sens curieusement habillé-déshabillé, aspiré de toutes parts, possédé pour un instant seulement. Et c'est ce qui compte. L'instant; et puis après plus rien. Gestes anonymes, pages perdues, déchirées. L'aventure est désormais au coin de la rue. Entre inconnus. Et l'auteur a envie de repousser ses personnages hors de lui-même quand ils ont tendance à devenir lui-même. « Votre roman est-il autobiographique? » dit une col-Claudine à voix pincée. « Mon roman est exo-biographique: je repousse tous ceux qui en moi ne veulent plus rester anonymes. Tous ceux qui disent leur nom. Luc, par exemple, mon frère ou bien ma soeur, et my brother is not my sister, première leçon d'anglais. Mon frère n'est pas ma soeur et mon tailleur est riche. Ce n'est pas drôle? Je ne suis pas drôle, je suis un drôle lugubre. Un texte n'est qu'une poubelle magique quand il est sincère. On y trouve tout ce qui résume et vous résume. Il fait le point. Il ne distrait pas: il contraint. Il faut savoir si vous voulez exister, voir sans prismes, rencontrer la vie et la mort en même temps puisqu'elles vont de pair, petites soeurs siamoises et quand l'une me tend la main, ce que je lui demande, l'autre d'un même geste m'entraîne, Le rédacteur en chef de Luc dirait que j'enfonce des portes ouvertes. Mais j'ai choisi la solitude, l'égoïsme et ce risque: voir ma vie telle qu'elle est, l'aimer telle quelle. Et sombrer avec elle, poignardé un jour ou l'autre. » « Vous parlez comme Luc. » « Non, je parle pour Luc. »

Luc caresse les cheveux bouclés, nouvelle toison de son sexe. Puis il redresse son visage, le renverse, en arrière: les mains qui le caressent se font plus pressantes. Gorge. Cambré sur ses deux jambes, il entend maintenant le bruit lointain de la ville, l'autre lieu, celui des lumières et des snack-bars, celui des crimes portoricains, celui du Sutton Hospital et de Central Park la nuit, ce coupe-gorge: les écureuils sont endormis. Il y a un assassin derrière chaque arbre. Un assassin avec deux poignards; l'un vous attire, l'autre vous tue.

Luc se perd dans la chevelure. de l'homme-enfant agenouillé devant lui. Celui-là, goulé, aura les genoux en sang. L'essaim se fait plus pressant. Cette fois, le pantalon de Luc tombe à terre. Et s'il perdait la clé de l'appartement, Son portefeuille? Peu importe l'argent, mais le numéro de téléphone d'Odette. « Je suis désolé de vous déranger à cette heure tardive, mais j'ai perdu les clés. Je ne sais pas où. Avez-vous un double? » Luc s'amuse de lui-même : le voilà encore bourgeois-citadin dans une situation coupée de tout. Il se dit, je m'en fous. Il a froid mais les caresses le long de ses jambes nues le réchauffent. Un autre garçon lui suce l'oreille gauche. Il chavire. Il s'oublie. C'est fini. Un instant, il a vu la ville à l'envers, les gratte-ciel plantés dans le roc, heurtant le roc, se brisant comme des flèches inutiles. Je vais mourir. Un coup de mouchoir et puis bonsoir. Un dernier regard sur les autres essaims qui se forment. Quelque chose vibre ou bien bourdonne dans le silence, le grincement des bottes de cuir quand on s'agenouille, une articulation qui craque, quelqu'un qui geint doucement, très doucement, plainte d'un lointain si proche. Demain, après-demain, Luc reviendra faire joujou avec les camions frigorifiques, ces grands cercueils de bêtes mortes pendues à des crochets, fins de dictatures. Fin de la fin, en Bas de la ville du Bas. Et le chef de la police peut dormir tranquille: là ou ailleurs, dans toutes les villes du monde, les bestioles se retrouvent en silence. C'est la messe des murs lépreux, le murmure d'un acacia que le vent froid enveloppe: bientôt l'hiver tendra le doigt. Luc sourit. Remonte son pantalon, replace sa chemise dans le pantalon, referme son blouson. Il n'a pas perdu les clés et le portefeuille avec le numéro de téléphone d'Odette. « Bonsoir, messieurs la fleur aux lèvres, fils de Vienne et d'autres lieux, je vais prendre une bonne douche pour oublier les baisers et les caresses de Dame Syphy si par hasard elle était de la partie. Mais le professeur Verniansmann me dit. que je suis blindé. Et blindé, dans la langue de New York City, ça veut dire aveugle, n'est-ce pas?<sup>25</sup> » Luc se reprocherait presque de parler tout seul, à voix haute, à distance, de l'autre côté du trottoir. il veut voir le terrain vague d'en face, deviner les ombres et leurs masses. Trente-trois ans, une vie de reportages minables, et parfois, quand le coeur y était, les remarques creuses du patron, style « Vous ne crachez pas, vous bavez ». Basta. Luc parle tout seul. Délié. Il se sent délié. En face,

---

<sup>25</sup> blind, en anglais dans le texte.

dans le sandwich des camions la nuit a glissé des trésors de gourmandise et d'illusion. Il aime ça. Il reviendra.

« Combien de bières as-tu bues, poff, tu rotes, tu n'as pas l'habitude. Combien? » Le tombeau de Rasky: Luc ferme bien à double tour les deux serrures de l'appartement. Bongg, bongg, bongg : trois heures du matin. Lumière pâle du lustre, dans l'entrée. Un bouquet de sept roses rouges s'effondre tout fané dans un vase près du cartel Louis XV, au-dessus de la commode en marqueterie, près des gants de pécarie que « Monsieur portait parce que Monsieur ces derniers temps ne voulait pas qu'on voie ses mains ». Bongg, bongg, bongg: le cartel sonne deux fois les heures, gravement. Le temps trébuche dans l'esprit de Luc. Quelle heure est-il à Paris en ce moment? Dix heures du matin? Bill réveille Tom. Il lui lance le coussin de cuir en plein visage et Tom bondit comme un chien enragé. Luc sourit. Lumières: voici la réplique exacte de l'appartement de Paris et de l'appartement de Londres. Mêmes tapis persans (shrivans caucasiens principalement), les mêmes chaises Louis XVI (quelles sont les vraies, quelles sont les fausses ?), l'Embarquement pour Cythère, Léda et le Cygne, le Jeune Homme nu. Nature morte aux faisans, les images du Grand Siècle, des cadres dorés écrasants, et des lumières indirectes comme des araignées pour inonder de lumière douce ces chefs-d'oeuvre du passé hérités du papa roumain et de la maman portugaise. Luc n'a pas défait sa valise. Il l'ouvrira, c'est tout. Et de temps en temps, comme un magicien, glissera la main pour prendre une chemise propre, un pull-over couleur de nuit, pas même un slip. Il n'en a plus besoin. Nu dans un pantalon: New York et ses camions.

Luc prend une douche. Les scurbius alertés par le fracas de l'eau vont- se réfugier derrière les carrelages. Deux ou trois périssent noyés. « Dommage, ils sont gentils, ils ne font de mal à personne. » Mais que font-ils tous ensemble derrière le carrelage? Et si Luc entrait dans leur monde? Luc ferme les yeux : l'eau empeste le chlore. L'eau est verte, jaunasse, bouillante puis glacée. Luc ferme les yeux. Le voici aveugle, tout petit, derrière les carreaux de faïence, flairant l'odeur plane des murs, l'odeur pleine du béton, autour de lui les scurbius grouillent, se frôlent, s'entremêlent et parfois se dévorent. Dehors, la chute de l'eau, la douche, cet immense Niagara, signale le danger, la noyade. « Qui es-tu? » « Je suis le nouveau. » « Montre ton ventre. Montre tes ailes. Retourne-toi, qu'est-ce que tu es, une femelle ou un mâle? Tu es déchiré, blessé de partout. Tu es un faux doux. Je ne vois rien mais je sens que tu ne vauds plus rien. Va-t'en. » Luc ouvre les yeux. Sourire. Fin de la balade chez les scurbius. Frisson. Il arrête la douche, s'essuie et tout nu, sur la pointe des pieds, il explore le tombeau de l'ami, ce lieu qu'il n'a jamais voulu vraiment partager à Londres, à Paris ou ailleurs. Ailleurs: ici. Le parquet craque. Une odeur d'abandon s'est incrustée dans les meubles, les coussins, les fauteuils et les abat-jour qui coiffent les porcelaines chinoises toujours par paires comme des sentinelles de chaque côté des sofas, du bureau, de la cheminée. Voici le système d'air conditionné qui est tombé en panne. Luc se penche et l'inspecte. Il entend le bruit, comme un cliquetis infiniment petit, un petit bruit mécanique étouffé, lointain. Il prend une lampe à deux mains, la braque devant la grille de l'appareil. tombe, lumière vive: plein de scurbius, grappe, entrailles, collier de mort jeté en vrac dans le coffret de métal. La lampe glisse des mains de Luc et se brise. Luc se sent comme hypnotisé, attiré par les insectes. Il caresse la grille, la griffe de ses ongles, l'arrache violemment, plonge ses deux mains dans la masse noire, épouvantée par la brusque lumière, et jette les scurbius par poignées entières dans la bibliothèque, sur les sofas. Il crie. Il crie de joie. Puis il se mord les doigts: il a été piqué, mais non, les scurbius ne piquent pas, Luc les écrase dans ses mains en les ramassant, il a les mains noires, violettes. les mains encrées, visqueuses, violacées. Bientôt, délivré, l'appareil se remet en marche. Les insectes. par boules, tombent sur le parquet, se réfugient sous les tapis. Luc piétine les tapis. « Je suis le nouveau et je vous tue. » Tapis croustillants. Les assassins assassinés. Luc a bientôt les pieds aussi noirs que les mains, l'encre fait des taches sur les motifs des tapis, des plaques sur le parquet. Mon Dieu, Odette, demain! « Mais qu'avez-vous fait, Monsieur Luc, qu'est-ce qui est arrivé? » « N'entrez pas. Odette, n'entrez pas. » « Monsieur ne le saura jamais? » Les scurbius fuient vers la chambre, prennent le chemin de la salle de bains. Luc leur barre le chemin avec des livres: the World of Late Antiquity, The Oxford Book of French Prose. Seurat an analysis of « la Baignade à Asnières ». Cette fois; Luc rit aux éclats. Les scurbius montent à l'assaut de ses jambes. Ils glissent. « Je suis de marbre, petits crétins. » Il les tue avec la brosse à cheveux, le peigne. Il viendra à bout du mal qui grouille et qui tue. Il a surpris le souterrain; l'autre monde. Il se sent puissant, tellement plus fort et plus grand! De scurbius en scurbius, il revient dans la bibliothèque, cette immense nécropole de livres et de tableaux, et une à une écrase toutes les bêtes, déplace les meubles, chasse les fuyardes. Un parfait petit tueur. Et le cartel sonne les heures, les quarts, les demies. Le temps passe et fait un bruit de vieillard à jambe de bois qui marcherait lentement, très lentement. L'assassin habite chez Rasky. L'assassin est noir avec des ailes qui ne savent pas voler, des ailes qui ne vous emportent même plus, des ailes habituées aux corridors du

corps, à l'infiniment petit du mal qui se terre, se déploie et se signale au dernier moment quand tout est perdu. Quand tout se fendille, éclate, et vous conduit du côté de Sutton Palace dans cet hôpital où l'on entre. C'est tout. Aller simple. Et puis après, un coup de téléphone à Mister Jack pour qu'il fasse son travail de cousette et de maquilleuse géniale. Entre-temps, Luc aura nettoyé l'appartement. Ou plutôt, il l'aura souillé. « Mais c'est pour toi que je l'ai fait, Rasky. » Luc étouffe, ouvre la fenêtre. Les taxis jaunes font sur la 72<sup>e</sup> rue un bruit d'enfer, un interminable cortège de taxis. Autres insectes, autres couleurs, autre mort: il y a un compteur, il faut payer. L'appartement était gris, abandonné. Le voici noir, encre. Un texte écrit partout, par terre, sur les meubles et sur les murs. Cimetière de scurbius. Luc s'endort, sur le sofa, dans l'ombre de Rasky, l'ombre du dernier soir. Il sanglote. Maintenant, il frissonne. Il veut mourir. Poff, il a trop bu.

« J'ai quelqu'un pour vous mais vous ne serez pas seule, Madam. » Trois heures du matin. La voix de Mister Jack est bien aiguïlée. C'est un homme d'affaires, Mister Jack. A l'extrême, un des patrons du nouveau Show Business. « Je viens tout de suite », murmure Lucy. « Je vous répète que vous ne serez pas seule. » « Mais je n'ai pas le choix, n'est-ce pas? » « Evidemment. » « L'adresse, Mister Jack, s'il vous plaît, que je ne me trompe pas comme la dernière fois. » « Fremarie's Funeral Chapel, 230 West 74th Street. » « 230 West 74th Street, thank you, Mister Jack. »

Le sourire de Kenneth fait partie du rituel, de la fête. Lucy Balfour ne quitte pas son appartement pendant un jour, deux jours, puis la voilà divine, fraîche, souriante, détendue en plein milieu de la nuit, demandant un taxi, blaguant avec le bell boy de l'hôtel sur le temps de la veille, annonçant celui du lendemain de manière très british. C'est une dame, cette Madam. Curieux rendez-vous nocturnes de New York City. Kenneth observe Lucy: tailleur gris, écharpe noire, cheveux bouclés, casque d'or. Pas de chapeau. « Le taxi est là, Madam. » « Thank you, Kenneth. » « Thank you, Madam. » Dix dollars.

Il y a deux Lucy que Lucy connaît bien, maîtrise bien. La Lucy petit chien, caniche de luxe, tirée à quatre épingles, celle que les autres voient. La Lucy docile, gentille, qui tue le temps dans les suites de luxe qui n'ont d'esprit de suite que le nom. Lieux immobiles. Et puis il y a l'autre Lucy, la première communicante de la nuit la cliente de Mister Jack, la Lucy qui déchire les pages des cahiers et les pages de la vie, la Lucy qui se terre sur la banquette arrière d'un taxi, la Lucy qui veut voir la mort de près. La Lucy qui parle seule, bas, très bas pour que personne ne l'entende. La Lucy d'une plage d'Antibes, première vision d'un corps nu. Son premier jeune homme. Barnaby sourit dans sa tombe: l'élève après le maître épouse la tendre diablesse. Tant mieux. Et le taxi fait lui aussi partie du rituel: Lucy fait ses comptes d'impressions. Elle n'aime pas boire: elle n'a jamais bu. Elle n'aime pas jouer: elle n'a jamais joué. Elle est seule: elle n'a jamais été seule. Et dans la nuit des chambres (Barnaby détestait la lumière) elle a vécu, partagé le sentiment poignant du temps qui s'arrête, d'une découverte de l'autre qui n'en finit pas d'aiguiser votre curiosité. L'écho d'un murmure, la surprise d'un désir que rien ne peut altérer. Ce fut chaque soir la confiance de la robe verte, un geste et une pensée courtoise qui n'en finissaient pas de se perpétuer. Somnambules, aveuglés, créant autour d'eux cette nuit qui les rapprochait, Barnaby et Lucy n'avaient de comptes à rendre à personne. Et tels sont les comptes que Lucy refait en silence, caressant ses mains gantées de noir, passant chaque doigt pour que la peau de pécarie devienne lisse: gants de marbre. Avec Lammert, tout aurait pu recommencer. Tout. Lammert était sincère.

Peu après l'accident de Lusaka, Lucy Balfour s'adresse à une compagnie londonienne. Elle veut faire rapatrier le corps de Lammert. « Mais il n'y a pas de corps, madame Balfour. » On lui donne l'adresse de Mister Jack. « Il saura ce qu'il faut faire, à New York, ils ont l'habitude. Pas nous. » Mister Jack avoue en consultation que les relations avec la Zambie sont très mauvaises. « Je ne peux rien faire pour vous, Madam! » Silence. « Et puis votre ami était déjà incinéré, pardonnez-moi cette ironie mais nous; n'aurions pas pu faire grand-chose. Je suis reconnaissant à mon collègue de Londres de vous avoir donné mon adresse, mais... » Comment narrer la suite? Lucy s'est mise à adorer les cadavres. Mister Jack avait cet autre service à lui offrir en remplacement. Pourquoi? Pourquoi pas? « Lammert, j'ai rendez-vous avec toi. » Lucy donne un petit coup du bout du doigt sur la paroi qui la sépare du chauffeur de taxi. « Là, là... »

Columbus Avenue. Trottoirs déserts. Ne pas donner l'adresse exacte fait aussi partie du rituel. Kenneth est bien curieux, n'est-ce pas? Et Lucy n'a pas confiance en lui. Le taxi disparaît au coin de la 72<sup>e</sup> rue. Lucy est enfin seule. Mister Jack ne l'a pas oubliée. Elle aime les dalles des trottoirs, deux pas sur chaque dalle, pied gauche, pied droit, dalle suivante. New York City est à la taille de Lucy et du haut de ses talons hauts, ogresse gentille aux escarpins de quatre lieues: elle a enfin un rendez-vous.

Voici l'enveloppe avec de l'argent. Mister Jack, visage en lame de couteau, costume brun, chaussures blanches, grinçantes, une fleur à la boutonnière, cheveux laqués, plaqués, montre le chemin. Couloirs parfumés (oeillets coupés, fleurs de mort) et musique douce (rumba sur les orgues du Radio City), voici la chapelle. « C'est là, Madam, vous connaissez le chemin. » « Merci, Jack, merci. »

Lucy respire profondément, croise ses doigts comme si elle allait prier. La porte de cuir se referme derrière elle. Bancs vides, et très loin devant elle, sur une plateforme inondée de lumière rose, puis

jaune, puis verte, enfin bleue et de nouveau rose, se joue le jeu. Ce soir, c'est un jeune homme allongé sur un lit. Un jeune homme nu, couronné de petits oreillers brodés « To Bobby forever. » « Silence is stupid. » « We forget you not. » « The sooner the better. » Oreillers de soie, petits points multicolores, rubans et fantaisies, le jeune homme paré reçoit ses amis inconnus une dernière fois. Dernière. Une trentaine d'hommes se tiennent autour de lui, tout droits, figés, immobiles, silencieux. Lucy se tient légèrement à l'écart. Elle retire l'écharpe noire qui l'étrangle, déboutonne la veste de son tailleur gris, strict. Elle est heureuse, détendue. Observation: un maquillage savant cache à peine un petit collier rosacé autour du cou du cadavre. Bobby a été étranglé avec un lacet. Alors, Lucy joue à la petite histoire de Bobby. Elle imagine. Tire des traits dans son récit imaginaire, décide des chapitres et des actes, écrit le roman d'une vie, l'autre vie, celle du jeune homme. Vite. Très vite. Il n'y a pas de temps à perdre. Un ventilateur se met en marche, plaquant sur le silence le bruit continu d'un moteur qui ronronne et propulse un air parfumé d'encens, cette fois. La lumière se fixe au bleu. La cérémonie commence. Un homme s'approche, caresse le visage de Bobby, dessine du bout du doigt, avec une infinie délicatesse, le tour des yeux, puis celui de la bouche, effleure le menton puis remonte vers les cheveux laqués, pétrifiés. Les mains de l'homme modifient la position de quelques boucles brunes qui retombent sur le visage Bobby. Puis il sourit. Il fait signe aux autres de s'approcher. Des mains se tendent. Bientôt, Lucy ne voit plus rien. Ils se penchent tous sur lui comme des chirurgiens en blousons de cuir et en manteaux bleu sombre ou bien noirs. Tout cela ressemble au film d'une curée, au ralenti, comme si l'on devait analyser la gestuelle de certains champions olympiques quand ils franchissent la barre des sept mètres. Saut à la perche. Et l'image de ce beau monde se fige au sommet de leur saut. Des visages se penchent, des têtes se courbent. Le drap des manteaux frémit. Le cuir des blousons crie, la lumière baisse imperceptiblement. Quelque chose s'éteint, l'oubli s'installe. Pas un mot. Pas un soupir. Lucy observe le groupe, cette fleur sombre qui se referme sur elle-même, s'assoupit. Lusaka: le monde entier salue Lammert et le caresse. Le corps de Lammert est revenu. Lucy est fière de l'hommage que le monde entier lui rend. Jalouse des caresses des autres, elle attendra que les autres partent, un à un, pour saluer son ami, une dernière fois. Son ami allant, entier, comme au beau jour d'Antibes, ou aux beaux jours d'Amsterdam, le matin, quand Lucy faisait semblant de dormir, quand Lammert à son bureau tapait les dernières pages de sa thèse de troisième cycle sur les rapports entre le pouvoir central et l'organisation des régions. Full point. Point final. Point d'orgue. « Disons que ma jalousie est sportive. » Lucy sourit de ses pensées. Elle se dégante, glisse les serpents noirs dans son sac et croise les mains, ferme les yeux, puis les ouvre de nouveau: Lammert est là, entier, pas brûlé. Sans la voiture, cette boîte à gants de mort. La mort, ce mot « mort » chargé d'une lettre « r » supplémentaire pour faire peur. Ce mot qui grogne comme un chien méchant qui croit pouvoir encore faire peur, éveiller la peur dans un monde qui l'oublie. C'est insensé, n'est-ce pas? Lucy se mord les lèvres, un petit goût de sang emplit sa bouche. Elle sanglote: elle est venue pour ça. Tout se passe bien. Son sac tombe à terre. Elle se dirige vers Bobby, écarte les hommes. Mais que font-ils? « Poussez-vous. » « Chuuutttt. » Pauvre Bobby inondé, les jambes écartées, le sexe gonflé, énorme, comme une mongolfière prête à éclater. Les hommes chevauchent Bobby et se l'arrachent. « Arrêtez! » « Chuuutttt. » La lumière bleue s'est évanouie, l'odeur d'encens est asphyxiante. On entend de nouveau la rumba sur les orgues de Radio City: de son bureau, Mister Jack a dû remettre la même bande magnétique. Une bande, ça suffit. « D'ailleurs, mes clients restent toujours trop longtemps. »

Un à un, les hommes partent, tête basse, à pas de velours. Ils ont aux lèvres un drôle de sourire. Ils croyaient avoir épuisé tous les plaisirs; il y avait encore celui-là, la mort de face, du bout des doigts, la mort qui fait jouir. En silence. Cérémonie. Bye-bye, Bobby. Bientôt, Lucy reste seule avec un homme, grand, chauve, au regard fixe, bleu, les mains dans les poches d'un manteau qu'il n'a pas encore déboutonné. Alors, Lucy, devant lui, essuie Bobby avec son écharpe noire. Elle fait la toilette de Bobby. Elle le remet en place. Elle croise les mains de l'enfant-homme sur le ventre imberbe, superbe nombril. Elle referme le compas des jambes et presse le sexe, cette baudruche, le vide de tout l'air qui le gonflait, et le pose pudiquement. et l'embrasse du bout des lèvres. Puis elle essuie la bouche et les yeux, remet en ordre les boucles des cheveux. L'écharpe noire est bientôt souillée. L'homme immobile la regarde faire, le regard dans le vide. Il a le même regard que Bobby. La mort, ça vaut cher, la mort, ça se monnaie. La Mafia avait déjà le commerce des Funeral Chapels, elle a désormais le commerce des derniers rendez-vous. « Et les pédés aiment ça, surtout quand ils ont passé l'âge des premières jeunesse. Ils viennent achever l'enfant qu'ils ne sont plus. Enfin, c'est ce que je me dis. Vous savez, moi, je me contente des enveloppes. » Parole de Jack Verazzi. Lumière au néon. Le propulseur d'encens cesse de faire son vilain bruit continu. L'homme au manteau boutonné s'en va, à pas de velours, le dos un peu voûté. Mister Jack ouvre la porte de cuir. « C'est fini, Madam. » Il s'approche de

Lucy. « Je vous promets que la prochaine fois vous serez toute seule. Mais vous savez, c'est difficile, j'ai beaucoup de demandes. » « Je sais, Jack, je sais... »

« Carlos a fait ma toilette, je me suis endormi. Il a des mains de dieu. Je revis. » Silence. « Assieds-toi et raconte-moi. » Cette fois, Luc s'est assis sur le rebord du lit. Il prend la main gauche de Rasky dans ses mains, et la pétrit. « Tu me fais mal, qu'est-ce qui ne va pas? » Silence. Tout pourrit, sauf les yeux de Rasky. « Eh bien, parle. » « Perruque d'or s'est suicidé, à Paris, avant-hier. C'était marqué dans les journaux. ce matin, ici, un entre-filet en première page. Tu sais qu'on monte une pièce de lui cette saison à Broadway. Quelle publicité! Le producteur doit être content. » « Et il s'y est pris comment? » « Il a sauté par la fenêtre de la chambre d'hôtel. Il s'est empalé sur la grille. Tu connais l'histoire du marin. » « Quelle histoire? » « Voyons, je la tiens de toi. Tu te souviens: Perruque d'or, il y a trois ans, drague un marin. Il le fait monter dans sa chambre d'hôtel. Le marin lui demande de l'argent. Commence à lui casser la gueule. La perruque de Perruque d'or tombe par terre. Tu disais toi-même : Mademoiselle de Paris se sent alors toute nue et a une idée de génie, que seule la nudité d'une divine peut inspirer. » « Arrête. » « Perruque d'or dit alors au marin qu'elle a de l'argent, des chèques de voyage, mais qu'elle les cache dans un petit sac en plastique accroché à l'extérieur, au volet gauche de la fenêtre. » « Arrête, cette histoire me fait rire. » « Perruque d'or ouvre la fenêtre et dit au marin, tiens, là, et le marin se penche et Perruque d'or le pousse, hop, par la fenêtre. Empalé un peu plus bas. Quatre étages, ça suffit. Légitime défense. Non-lieu. Un marin de moins. » « Luc, ce n'est pas la peine. » « Il faut croire que trois ans plus tard, la direction de l'hôtel a redonné à Perruque d'or la même chambre. Il a dû se prendre pour un marin, hop, bonsoir. » « Tu n'as pas d'autres histoires? » « Mais c'est le genre d'histoire que tu aimes. » « Pas du tout. » « Alors, c'est bon. C'est ce que tu aimes. » « Luc, tu me connais trop. » « Je peux t'embrasser? » Luc se penche vers Rasky. Rasky ferme les yeux. « Tu fermes les yeux, maintenant, quand je t'embrasse. Le professeur oublie les leçons que l'élève connaît par coeur. » « Par coeur? » Luc pose un baiser sur les lèvres de Rasky. « Tu sens bon. » « Carlos s'occupe bien de moi. » Silence. « Ça m'amuserait que tu sois jaloux de Carlos. »

« C'est bien Perruque d'or qui avait laissé son appartement de Rome à un gigolo fauché en lui recommandant de bien de nourrir les oies qu'il élevait sur terrasse pour faire son propre foie gras, une recette chic de dame chic. Ça, tu t'en souviens, ou bien tu me joues la comédie. Rasky! Il rentre de trois mois aux États-Unis. Il retrouve le gigolo en bonne santé, et les maigres comme des académiciens bouffeurs C'est simple. Le gigolo a utilisé l'argent de la nourriture des oies pour se nourrir. » « Arrête, Luc, arrête. » « Et le gigolo dit pour s'excuser qu'il a nourri les bêtes chaque jour en leur donnant des tartines de vaseline sur du pain grillé. » « Ces histoires ne me font plus rire, Luc. » « Soit. »

« Alors, veux-tu que je te parle des camions, hier soir? » « Non. » « Et après les camions, je suis allé prendre une bière à la Cave, un nouveau bar de copains. Il y avait des pancartes partout. « You'll never be that man your mother was. » « Arrête. » « Ou bien, dans les toilettes, Girls' room : caméras, microphones, tape recorders, other listening devices absolutely forbidden. » « Vraiment? » « Tu vois, cela t'amuse. » « Si peu. Attention. Je sens ton poids. J'ai l'impression que les draps m'arrachent la peau. Assieds-toi sur le fauteuil, comme hier, pieds nus. Veux-tu? »

« En rentrant chez toi, j'ai cassé une lampe. Celle du bureau, dans la bibliothèque, près de l'appareil à air conditionné. Comme ça, elle m'a glissé des mains. » « Comme ça? » « Oui, j'ai cru que... » « Que quoi? » « Je sais pas. Il y avait des scurbius dans l'appareil. » « Es-tu sûr? » « J'étais sûr hier. » « Pourquoi hier? » « Ce matin, il n'y avait plus rien. J'avais un peu, bu, tu sais. Odette est venue faire le ménage. Elle m'a demandé pourquoi j'avais dormi sur le sofa. Elle m'a aussi demandé de t'embrasser. C'est déjà fait. » « Et puis après? » « J'ai loué une bicyclette, je suis allé faire un tour à Central Park. J'ai suivi un beau garçon sur une bicyclette noire. Nous avons fait la course. Puis nous nous sommes perdus de vue. Puis je l'ai retrouvé. Je lui ai demandé s'il voulait boire un peu de champagne américain. Il m'a demandé qu'est-ce que c'était. Je lui ai répondu du Coca. Nous sommes allés nous allonger dans l'herbe, un peu à l'écart avec nos bouteilles. Pas loin de nous, l'une supportant l'autre, nos bicyclettes faisaient l'amour. » « Et vous deux? » « Oh; rien, il m'a raconté sa vie. Je crois que les garçons. ne l'intéressaient pas. Et c'est justement ce qui l'intéressait. Il voulait en parler. Est-ce compliqué? » « Banal. Continue. » « Alors, je lui ai cité des vers que tu m'as enseignés un jour au Bois de Boulogne I think sometimes that I should like to be the saddle of a bike. » « Et il a ri? » « Il a ri. » Carlos entre « Tu sais, murmure Rasky, je crois que je vais m'endormir aujourd'hui aussi. A demain, mon Luc. Merci pour tes histoires: elles me décortiquent. J'ai lu ça dans le journal de

Sevy Erravan<sup>26</sup> à propos d'un de ses écrits. Il disait quelque chose comme « aujourd'hui, j'ai mal, ce texte me décortique... »

---

<sup>26</sup> Apparition du double poétique de l'auteur, que l'on retrouve dans d'autres écrits comme *Plum parade* ou *Niagarak*.

« Et aujourd'hui, murmure Carlos, je vais vous faire un traitement du visage. Le docteur m'a donné la permission. Fermez les yeux. Laissez-vous faire. » Les poulies font un bruit crissant. Rasky se sent hissé par son lit, plié en deux, cassé à hauteur du ventre. « Ce n'est pas dangereux, au moins? J'ai peur de glisser. » « Allons. Laissez-vous faire. J'ai l'habitude. Cela fait douze ans que je travaille dans cet hôpital. » Sourire de Rasky. « Alors, vous avez commencé à douze ans. » « Presque. Au début, je travaillais au sous-sol, à la blanchisserie, avec les Chinois. J'y suis resté quatre ans. Ils ont commencé à s'intéresser à moi. Je n'avais pas envie de partir. Quelque chose me disait que j'avais de l'avenir ici. La direction a payé mes cours du soir. Je suis devenu brancardier, puis petit infirmier, puis infirmier tout court. Mais ce n'était pas assez: je me suis spécialisé dans les soins de la peau. Je voulais avoir un job à cet étage. C'est très bien payé et c'est passionnant. » « A quel étage sommes-nous ? » « Pardon? » « A quel étage... »

Rasky a fermé les yeux. Mais l'image de Carlos proposant ses services avec un brin d'affection, une petite lueur dans le regard, s'est incrustée dans sa rétine. Un contour, un profil. Carlos a relevé les manches de sa blouse blanche, découvrant ses avant-bras nus, forêts de poils que Rasky emporte avec lui. Apprentissage de la nuit. « C'est ça, fermez bien les yeux. » Et les mains de Carlos se posent sur le visage de Rasky. Les doigts. Dix doigts (il les compte) et ces paumes qui se plaquent sur les joues, glissent vers la nuque, remontent à hauteur des oreilles, s'enfouissent dans la chevelure. « Vos cheveux sont très soyeux, vous avez de très beaux cheveux. » Rasky se dit « Encore heureux qu'il n'ait pas dit encore ». Rasky sourit. « Cela vous fait sourire que je vous fasse des compliments. » Du bout des lèvres, Rasky fait signe que non. « Que veut dire cette moue? » « Elle veut dire, non, non. » « Ne bougez pas. » Carlos s'éloigne du lit. Bruit de flacons, bruit de coton hydrophile que l'on arrache d'un boîtier, il y a dans le volume de la chambre blanche une autre présence un visiteur autre que lui-même. « C'est curieux, pense Rasky, Luc ne me fait plus cette impression. Luc fait partie de moi, il est en moi. Je le connais trop ou bien pas du tout. Luc s'est toujours refusé. Il n'a pas de présence. » Bruit de pas: Carlos s'approche de nouveau. « Et voilà que Carlos me relève, je me sens vertical, presque debout de nouveau... » « A quoi pensez-vous? » « A vous. » Silence. Carlos pose des crèmes sur le visage de Rasky, crèmes grasses, cotons, crèmes rafraîchissantes, cotons, lotions toniques, cotons, massages. « C'est bon? » Carlos pose deux cotons sur les yeux fermés de Rasky. « Voilà, ne bougez plus. Je reviendrai dans dix minutes. »

Brusquement, Rasky voit le dedans, la nature de son mal, il ne lui reste plus rien, pas un bout de peau, pas un gramme de chair qui lui appartienne, dont il soit le maître. Une immense mollesse s'est emparée de lui. Chaque cellule a éclaté. Le feu d'artifice est terminé. Il ne lui reste plus que ses yeux, yeux d'agate, boules de marbre. Et s'il devenait aveugle? Si les cotons de ses yeux n'étaient que des mouchoirs de malheur de Dame Syphy, la reine de sa vie? C'est peut-être elle qui a payé les cours du soir de Carlos. Cours du soir cours de nuit. « Carlos! » Ça dure longtemps, dix minutes, parfois. Le temps se remet à peser lourd, le temps redevient violent. « Carlos! » Rasky ne sent plus son bras droit et plus du tout son bras gauche, tout endoloris, engourdis. « Fourmis » Rasky n'a même pas la force d'arracher les cotons qui l'aveuglent. Dans la forêt des poils de Carlos il s'enfuit, il court, heurte une branche basse, le sang l'aveugle, il appelle sa mère et sa mère, très loin de lui, chante la chanson du coeur, le fado qui dit et redit un mot, un seul celui qui dit tout, quelque chose comme Saodadj, je suis seul et plus rien ne me retient à rien. Je me sens à la dérive. Saodadj. « Carlos! » Rasky appelle sa mère. « Carlos! » La porte de la chambre s'ouvre. « Allons, allons... » Rasky fait un faible mouvement du bout des doigts. « Voulez-vous que je vous tienne la main. Ça alors, vous, vous êtes un vrai gosse. » « Enlevez les cotons, Carlos. » « Encore trois minutes, ayez confiance. Avec moi, il faut prendre l'habitude de faire les traitements jusqu'au bout. » « Mais je suis aveugle, je ne vais plus rien voir. » « Allons, allons... » Et Carlos rit gentiment. Un petit rire qui se fait écho. « Ça y est.. » Il retire les cotons. « N'ouvrez pas les yeux tout de suite. Attention. Voilà. » Serviette chaude, serviette froide. Il s'éloigne du lit, revient. « Ouvrez les yeux. » Rasky se voit dans un miroir que Carlos tend devant lui. Il n'entend plus ce que Carlos lui dit. Il se voit, est-ce lui, qui est-ce donc, est-ce là le visage que Luc avait embrassé, les lèvres que Luc avait effleurées, est-ce là l'objet de courtoisie de Carlos? Voici le masque de Dame Syphy, un visage oublié, évanoui, des traits qui se perdent dans une masse difforme, voici le visage de Rasky. « C'est ça, moi? » « Pardon? » Rasky regarde Carlos tout heureux, souriant. « Vous êtes content, n'est-ce pas? » « Très content, Carlos. » Mouvement de poulie, Rasky retrouve la position horizontale. « Merci, Carlos, merci. » Rasky voudrait avoir la force de se mordre les lèvres: il s'est vu.

Rasky ferme les yeux. Carlos fait glisser les draps sous son corps, remplace les couches d'ouate, glisse la bassine, s'affaire autour du lit. « Votre ami attendait dans le couloir. Il m'a demandé si vous vous étiez endormi. Je lui ai répondu que oui. » Silence. Carlos ne bouge plus. Carlos toussote. Il enlève sa blouse. Rasky ouvre les yeux. Carlos torse nu l'empoigne avec beaucoup de douceur, le prend sous les genoux et sous les bras et l'assoit dans le fauteuil, délicatement. « Voilà. Ça aussi, le docteur l'a permis. » L'odeur de la peau de Carlos, et ce buste de toutes les forêts de la terre, la découverte d'un autre Nouveau Monde. « Je vais vous refaire un lit tout neuf. Vous le voulez bien, n'est-ce pas? » Rasky se sent comme une boule de chiffons, un sac de linge sale. Sa tête prend appui sur son épaule gauche. « Vous n'avez rien, vous savez, rien. Vous n'avez plus de force, c'est tout, et nous allons vous en redonner. Vous n'êtes pas la première personne que nous allons remettre sur pied. Vous le croyez? ».Rasky sourit. Carlos arrache la housse du matelas, fait un tas du linge sale. Puis il déplie la nouvelle housse, les draps propres en les faisant claquer. « Vous verrez, vous sortirez. Un mois, deux mois et ce sera terminé. » Carlos empoigne de nouveau Rasky, cette fois plus énergiquement il le soulève l'emporte, et Rasky s'envole au-dessus des forêts. « Et maintenant, vous allez dormir. Bien dormir, j'en suis sûr. » Carlos remet en place l'armature de la cathédrale sur les jambes. Puis il drape et borde les couvertures, tapote une dernière fois les oreillers. Carlos pose alors l'index de sa main gauche sur les lèvres de Rasky. « Allons, ne dites rien, bonsoir, et faites de beaux rêves. »

Il y a un coin de la ville où les trottoirs se cassent parce qu'on les a oubliés. Luc traverse la ville d'est en ouest puis du nord au sud, empruntant la onzième avenue. Il ne savait même pas qu'il y avait une onzième avenue. Avenue perdue. Taxis fous, qui ralentissent en le voyant. « Hey, man, il ne fait pas bon marcher tout seul dans le coin. » Luc s'en moque. Il fait un geste de remerciement de la main et continue son bonhomme de chemin. Il aime les trottoirs défoncés, les terrains vagues entourés, de grilles crevées, les gâteaux de briques Il Popolo, La Prensa, Direct Syracuse Company, et les enseignes lumineuses, lèpre des murs sang-de-boeuf. C'est le coin de la ville où l'on ne peut plus mesurer son pas sur les dalles des trottoirs. Il n'y a plus que des brisures de ciment, des flaques, des trous et des escarpements de rebords de trottoir, comme si l'avenue voulait mordre le piéton solitaire. Là, à l'ouest, la ville se désagrège et se vide. Même les entrepôts sont morts, étouffés par la poussière, les yeux crevés par des stores vénitiens hors de service, éventails à demi ouverts faisant des signes gris et noirs, désespérés, accrochant le peu des lumières clignotantes de la rue. Publicités perdues.

Alors Luc, les poings serrés au fond des poches de son jean, le regard rivé sur le chaos du trottoir, sur son pas, Luc pense à son voyage inutile. Mais toute la vie n'est qu'un voyage inutile. Il suffit de truquer un peu de miroir, de maquiller les visions des lieux et des êtres, de les placer comme des pions à l'endroit de la plus grande vanité ou de la plus grande irréalité. 55<sup>e</sup> rue: il ya des panaches de vapeur qui surgissent de cratères au milieu de l'avenue, et le vent s'enroule autour d'eux, ou bien il s'enroule autour du vent. Qui cause et provoque quoi? Luc sourit. Hausse les épaules. Il va. Et s'il n'avait pas réussi sa vie, il réussirait sa mort. Le corollaire était important. Et si d'un texte il avait pu narrer ce paradoxe, en rapporter les mécanismes, en décrire les pauvretés et les grandeurs fugitives, il aurait joué un beau coup de dés, il aurait tout perdu ou bien tout gagné: la splendeur d'un texte est incontrôlable. 49<sup>e</sup> rue: il y a des poubelles vides toutes rouillées. Luc en fait le tour. Donne des coups de pied dedans. Il se dit en riant « Voilà le bruit de ma vie, je suis barbouillé de rouille. » Et ce texte qui aurait témoigné de ses derniers pas, Luc se serait employé à le rendre ébouriffé. C'est ça, de la littérature ébouriffée, quelque chose d'autre, qui ne ressemble à rien et qui ne doit rien à personne. Ce texte, il l'aurait envoyé à son rédacteur en chef qui l'aurait glissé dans un tiroir. « Rien à voir avec l'actualité. » 42<sup>e</sup> rue: la mort. Luc croise enfin quelqu'un. Un vieux bonhomme qui traîne les pieds, rote en lui demandant quelque chose que Luc ne comprend pas, et crache à ses pieds, petit crachat étonnamment blanc. La fin. Piqûres. L'autre antichambre de la dame du dernier sourire en or. « Hey, man, arrête, je veux te parler. » Luc traverse l'avenue, le signal du passage clouté est au rouge. Un taxi fou le frôle en klaxonnant. Cri de nuit. Puis un autre taxi. Luc saute sur le trottoir d'en face, plus près de l'ouest. Il continue sa marche vers la ville du Bas, et les camions, et les garçons de la ville du Bas. Il a faim. Il s'arrête à un Soda Burger. Il est le seul au comptoir. Le barman se lève péniblement et lui tend le menu. Le barman louche. Il a une manière de loucher divergente. Luc pense qu'il n'existe plus. Le type regarde ailleurs. Menu: From the Grill. Hamburger 100 % pure beef... 75. Cheeseburger... 85. Our Speciality: California Burger (with melted cheese, 2 strips of bacon, fried onions, lettuce and tomato)... 1.30. Hamburger de Luxe (with French fries and fresh salad)... 1.35. Cheeseburger de Luxe (with French fries and fresh salad)... 1.45. Luc choisit quelque chose de Luxe. Pour la majuscule au mot Luxe. Il veut goûter à cette majuscule. Le barman travaille à distance, lance le hamburger de loin sur le grill, comme un lambeau de serpillière qui fait flop. Puis il prend un énorme cornichon à pleine main, le couche sur un plat ovale, jette trois feuilles de laitue, barbouille le hamburger de fromage. Autre rituel. Il est tard. Luc a longtemps attendu dans le couloir que Carlos sorte de la chambre de Rasky. Mais Carlos a dû filer dans une autre direction, l'éviter, profiter d'un moment d'inattention. Luc était ébloui par la lumière des tunnels au néon, incertain de la qualité de son voyage, de l'urgence réelle de sa présence, certain par contre de la nature de sa rencontre: il avait un autre rendez-vous dans cette ville-poignard. Plongé dans ses pensées, une infirmière l'avait tiré de sa torpeur. « L'hôpital est fermé pour les visiteurs. Vous pouvez revenir demain à cinq heures. Alors, Luc avait décidé d'aller à pied au Bas de la ville du Bas, cela prendrait du temps, mais justement, il arriverait à temps pour le grand cérémonial De Luxe, Cheeseburger cramé, caramélisé. Luc sourit. Le garçon a l'air content de lui. Il avale ça puis bonsoir. 33<sup>e</sup> rue : un avion passe dans le ciel, petits feux clignotants, il file vers l'ouest, San Francisco, Tokyo, Bangkok, Téhéran, Athènes, Paris, la boucle est bouclée: imbécile! 29<sup>e</sup> rue: des gars sont assis sur le trottoir. Ils ricanent. Luc fait semblant de ne rien entendre. L'un d'eux, d'un coup de doigt, envoie sa cigarette qui vient s'écraser devant Luc. Luc écrase le mégot. On rit derrière lui. Il presse le pas. Puis il se raisonne, il n'a pas peur. Il marche normalement. Au fond de la poche gauche de son jean, il serre les clés de l'appartement. Dans la nuit de la poche, chaque clé devient un scurbius de métal, emblèmes tout

froids. 25<sup>e</sup> rue: « ... et ce texte, si je l'avais écrit, aurait épuisé en moi le souffle qui me reste, ce peu de conscience qui me guide encore, dans un monde qui favorise et couronne tout ce qui annihile les visions objectives, les relations directes, les franchises quand elles mettent les gants de ce que l'on appelle scandale. Mais la vie est un scandale et la mort qui vient avec elle, en elle. Les gants, ces mains molles, simulacres de vérité. Est-ce que je l'aurais écrit avec des gants, ce texte, moi, si j'en avais eu le temps? Allons, rigole, mon petit Luc, et marche. » 17<sup>e</sup> rue: le beau désordre des trottoirs et des immeubles. Des maisons de poupée, pimpantes, intimes, s'incrumentent entre les entrepôts, vieux chiens de garde. C'est bientôt le village. Le village dans la ville, à la frange de tout, joujou. 13<sup>e</sup> rue: et si Carlos a de la chance, Rasky lui donnera tout et Carlos prendra tout puisqu'il est de la race qui prend tout, joli-cul, beaux bras. Rasky est peut-être la chance de sa vie. Une histoire de bonniches. Le portefeuille de Rasky est lui aussi une plaie ouverte, les premières lèvres de Dame Syphy. Luc n'offrira même pas cette jalousie. Un à un, il a démonté les mécanismes de sa société, de ses gouvernements, de son monde et du Monde, et partout les mouvements étaient faussés, la justice responsable des rythmes était bafouée, il n'y avait plus qu'à se terrer et attendre, ou bien aller de rue en rue vers les terrains vagues, en bas, quand il y a un beau garçon pour défaire les boutons de sa chemise et vous offrir l'odeur d'un buste, la moiteur d'un baiser lassé, la vigueur d'un jeu de mains, jeu de vilains. 10<sup>e</sup> rue : Luc emprunte Hudson Avenue, puis tourne à droite Bank Street et à gauche Washington Street, le terrain vague est là, l'acacia et les camions des Amériques, flèches d'aluminium, bien garés les uns contre les autres, et derrière les camions Luc fait un pas, un seul, dans l'oubli. Il se sent bien. Il porte en lui la géographie de la ville la distance de la ville. Il se sent fort de sa course, heureux de sa quête, il mérite l'instant à venir. Ça grouille de monde. Il se met à genoux, première rencontre brutale, vive, il a l'impression qu'on va lui arracher les oreilles.

Il a aussi l'impression que son pantalon. va se déchirer, on s'affaire à défaire sa chemise. Un bouton craque. « Si vous avez des choses à recoudre Je le ferai », a dit Odette. Une voiture klaxonne Washington Street. Police? On se relève, on se reboutonne. Fausse alerte. On recommence, mais les cartes ont été délicieusement brouillées. L'enfer n'est qu'une invention de nostalgie. L'enfer, c'est quelque chose de très simple. On n'y descend pas, on y entre de plain-pied sans le savoir<sup>27</sup>. Il suffit d'être seul, c'est tout. Et de n'avoir personne à qui écrire pour dire « vous êtes mon maître à penser, par vous les mots courage et espoir ont encore une signification. Par vous, je vais encore debout, personnage combattant ». La belle histoire. Le monde fait dodo sur l'oreiller de ses passions perdues. Rencontre: il est grand, il est italien il a une manière crâneuse de se laisser faire, d'inviter d'un geste les autres à le rejoindre, s'approcher, le caresser. Et si le sexe de l'autre ne lui plaît pas, sa main tombe: disgrâce. Un autre que l'autre prend sa place. Et Luc à genoux devant lui le flatte, lève les yeux et contemple le buste d'adolescent, l'autre gratte-ciel de l'autre ville. Et cette fois seulement, Luc est pris de vertige.

---

<sup>27</sup> citation reprise régulièrement.

L'après-midi des dames. Lucy a décidé de fêter l'adieu à Bobby. Elle déjeune seule au snack du Plaza. Enfin, seule avec Barnaby et Lammert. Barnaby à gauche, Lammert à droite et en face d'elle, une chaise vide. « C'est, se dit-elle, la chaise de ce qui va m'arriver. Les autres dames font collection de chapeaux. Elles oublient tout dans un chapeau, un oiseau empaillé, trois fleurs en dentelle, une aigrette. Moi, ça ne me suffit pas. Je suis une dame qui a besoin de donner la main à quelqu'un, une dame qui ne peut pas se contenter d'être une photo jaunie. » Lucy beurre des toasts qu'elle laissera dans l'assiette, mais elle les beurre, les tartine de caviar: c'est le déjeuner de ses enfants. Un enfant, c'est un mort qui vous nargue et qui revient. Une perfection que l'on détruit. Un nouveau prisonnier de la vie. Jusqu'au jour où la vie ouvre les portes de sa prison, entre deux yachts ou sur la route d'un aéroport. Alors, les dames deviennent infirmières de leurs souvenirs, quand elles ne se réfugient pas dans les chapeaux et les piailllements des tea-parties. Hier, Lucy a essuyé le corps de Bobby: la mort doit être propre. Belle excuse pour toucher la mort de près et prendre sa froidure.

Lucy observe le monde des vivants, cravatés, élégants, chapeautés, parlant du bout des lèvres, croquant avidement ce qu'elle laisse pour compte dans des assiettes aux armoiries d'un prince de l'hôtellerie. Autre noblesse. Lucy observe le monde en mouvement charmant, riche, apparemment riche. Ce monde que Barnaby mettait en listes noires. Il ne fallait plus inviter Untel, Untel et Untel. Ne plus voir ceux-là. Refuser toutes les invitations de telle ou tel parvenus. Lucy se fâchait un peu. « Mais moi, qu'est-ce que je suis, moi? » « Tu es Lucienne de Carpentras, une autre Gabrielle d'Estrées. » « Tu te moques de moi. » « Non, les dactylos font les plus belles reines du monde. » Et de liste noire en liste noire, tous les amis de Lucy et de Barnaby avaient été amicalement ensevelis. « Je ne veux dans notre vie, disait Barnaby, ni les faux-sincères, ni les vrais hypocrites, ni les faux chics, ni les vrais décadents. Je ne veux pas de mensonge entre nous. Je ne veux donc personne. Depuis que je te connais, je ne supporte plus rien que le regard curieux de mes élèves quand parfois, je les intéresse à mes cours. D'ailleurs, je m'offre ce luxe d'enseigner encore, car ces jeunes hommes m'offrent le trésor que le monde a perdu: la curiosité. » Déjeuner au Plaza : Lucy pose sa main sur le fauteuil qui est à sa gauche. Elle caresse la main de Barnaby. Puis elle se penche en avant et d'un même mouvement caresse le fauteuil de droite, sourit à Lammert. « Si je vous disais ce que j'ai fait cette nuit... » Et elle sourit. Et elle se tait.

Matinée au Saint Paul's Theatre. « C'est un très bon show, Madam, avait dit Kenneth, et la place est très bonne, oh merci, Madam. Merci. » Cinq dollars. de pourboire. Des cars entiers déversent des flots de dames blanches, jaunes, noires, rouges, vertes, rien que des dames, des groupes de dames, des associations, des congrès, des unions de dames seules. Lucy pense aux faubourgs de Carpentras, pas deux maisons pareilles: et aujourd'hui, pas deux robes pareilles, télescopes de tissus, de couleurs, d'idées de coupe, de bons magiques des grandes surfaces états-uniennes une mode disparate, folle, fusant dans toutes les directions, capable de n'importe quoi, amalgame de tweeds, de satins, de pantalons du soir pour l'après-midi, de robes d'hôtesse couchers de soleil de tuniques à pompons et de broderies mexicaines. On parle toutes les langues sur un ton aigu, pointu, qui vous darde les oreilles. On se presse vers les portes comme une nuée d'oiseaux fous qui fuirait une cage pour entrer dans une autre, pour un autre spectacle. Lucy se sent à part, point de mire, elle qui ne porte qu'un tailleur noir, qui une écharpe noire. Et pas de chapeau. Rien que son casque de boucles blondes sauvages, qui se souviennent des bals du samedi soi; à Vaison-la-Romaine, des premiers boogies-woogies avec Michel. le fils du notaire de Séguret, le petit village sous les dentelles de Montmirail. Montmirail : à New York, dans une salle obscure du Frick Collection, n'avait-elle point retrouvé figurées sur un tableau de l'École de Provence, les montagnes de son enfance? « Votre ticket, Madam. » Lucy ouvre son sac. Qu'a-t-elle fait de son ticket? On la bouscule. On lui marche sur les pieds. « Je ne suis pas habituée à tout cela », pense Lucy. Elle retrouve le ticket glissé dans les gants de pécaré.

Le show s'appelle « Pepper ». On chante, on danse, on joue. Sur la scène, on fait son boulot. Pas d'étincelle pas de folie: mercredi après-midi. Cependant, trois mille. dames sont ébahies. Elles sont à Broadway. Certaines ont loué leur place depuis des mois. Elles sont fières, bien calées dans leur fauteuil. L'ennui ne les ennuie pas. Elles ont ce qu'elles voulaient. Du bruit. Ça les distrait.

Alors Lucy se dit qu'elle tue le temps puisque le temps ne la tue pas. Elle pense à ses cahiers déchirés, ces carnets de malheur. Elle pense à son bonheur du jour, cette fatigue irréversible. Elle se dit qu'elle aurait souri, du temps de la cousine Elia, si on lui avait dit quelle serait la langueur de ses cinquante ans: du gris dans le vert. Si on lui avait dit quelle serait la passion de ses cinquante ans: une écharpe noire sur un corps blanc. Elle aurait ri si on lui avait raconté l'histoire de la dame et des cadavres. La maman de la nuit. Quand on n'a pas d'enfant, on se crée des ombres. Et quand le chasseur revient de chasse avec des cartouches, il pense au dimanche suivant. Quoi de plus naturel? Et Barnaby est parti trop vite. Et Lammert est parti trop vite. Et Lucy peut encore tuer, tuer le temps. Elle a encore un corps et l'argent qu'il faut pour faire cela brusquement. Matinée au Saint Paul's Theatre: Barnaby est à gauche, Lammert est à droite. Ils se sont travestis en dames de Brooklyn, ils font semblant de ne pas reconnaître Lucy, mais ils sont là. Et Lucy essaie d'aimer le show qu'elle n'aime pas. Ces cris. Ces rythmes. Ces hurlements. Rien. Tout cela n'est rien. Et lorsque, à la fin de la première partie, un décor entier surgit du fond du décor, une machinerie de pacotille, faite de poutrelles et d'escaliers sur lesquels une foule danse et scande: « Pepper ! pepper ! » Lucy revoit Mister Jack, la veille, au moment où ils se sont quittés. « Attendez un instant. » Mister Jack va sur le podium, jette les coussins qui entourent le corps de Bobby. « Ils serviront une autre fois », dit-il d'une voix trop forte. Et puis il rit. « Ce n'est pas le dernier Bobby que nous aurons ici. » Puis il descend dans la salle, donne des coups de pied dans les oreillers brodés. « Voilà; tout est prêt. » Et le danseur mondain, le maffiateur de la petite mort, se frotte les mains. « Vous allez voir, ça va vous plaire. » Il ouvre un placard; derrière la porte de cuir, appuie sur un bouton: musique, de l'orgue. Puis un autre bouton lumière rouge vif. Troisième bouton: au fond du podium, une porte métallique s'ouvre sur une pièce de feu, sorte d'immense four, et le podium disparaît comme avalé par le feu. Les portes se referment. Lucy se lève. « Non, ce n'est pas fini. » Mister Jack se tient tout droit dans le dos de Lucy, plaquant ses mains sur les épaules de sa cliente, la forçant à rester assise. « Vous allez voir le plus beau. » « Mais je ne veux pas voir. » « Vous avez payé, non? » Lucy ferme les yeux. « Encore trente secondes. Un, deux, trois, quatre, cinq... » Lucy comptait aussi les secondes en passant la douane à Lusaka. « Message urgent pour Mrs Lucy Balfour. » Le message disait: « Désolé, je serai en retard de quelques minutes. J'arrive. Lammert. » « Vingt-sept: vingt-huit, vingt-neuf, trente, regardez, mais bon Dieu regardez! » Mister Jack ouvre les yeux de Lucy avec le pouce et l'index de ses deux mains plaquant le visage de Lucy contre sa ceinture. Lucy effarée voit la porte s'ouvrir, le podium ressortir, et à la place du lit, des draps, de Bobby, un petit tas de cendres noires. « Ça va vite, n'est-ce pas? Ça vous a plu? » Lucy pousse un cri. Saint Paul's Theatre: trois mille dames applaudissent. C'est la fin de la première partie.

Pendant l'entracte, Lucy essaie de se frayer un passage vers la sortie. Mais les dames, toutes les autres femmes, bloquent les issues. Elles papotent, se saluent, se congratulent, s'admirent et se flattent. Lucy tremblante attend dans un coin, entre un escalier et la vendeuse de bonbons acidulés. Elle noue très fort l'écharpe de soie noire autour de son cou, serre les bras autour de ses hanches: elle a froid. Sonnerie de l'entracte, les dames reprennent place, laissent derrière elles un désordre de cartons de bonbons, de papiers de gourmandises, de coffrets plastiques jus d'orange, jus de citron, avec les pailles auréolées de traces de rouge à lèvres. Le hall est vide. L'orchestre entame l'ouverture de la seconde partie de « Pepper ». Lucy s'enfuit. « Pepper » est un échec. Elle ne se souvient de rien que du podium. Elle veut se retrouver seule dans l'appartement vert. Mister Jack a promis de la rappeler. Ce soir, certainement pas, mais demain, après-demain... Les serveurs du snack du Plaza ont mangé les tartines de caviar de Lammert et de Barnaby.

Rêve. Dans le corps de Rasky. Rasky visite son corps, le sang de Vienne et le sang des hommes. Son père disait en roulant les RRRRRRR: « Ne prends pas exemple sur les artistes, ce sont des parasites. » Des parrrrrasites! Et cette voix poursuit Rasky dans la course qu'il se fait à lui-même, en lui-même. Le sommeil offert par Carlos ne peut être réparateur que si Rasky se répare. Telle est du moins la logique de sa course. Odette le suit avec une trousse de couturière et des aiguilles. « C'est à l'envers qu'il faut coudre monsieur Rasky. sinon après ça se voit. » Aussi Rasky essaie-t-il de recoudre son corps de l'intérieur. Les hanches, le ventre, ce buste qui flanche, et le sexe, du dedans pour nouer ce qui autrefois le faisait bander. Alors, il voit son mal de près. Les blessures profondes. Des chiffres, plein de chiffres et des billets perdus, et des bars noyés dans des fumées et des rires. Rasky, fleur à la boutonnière, caresse les enfants en passant, ni vu ni connu. Tout se passe au niveau de la ceinture. Et Dame Syphy a beau se jucher sur des cothurnes incrustés de strass, elle n'arrive jamais plus haut que la braguette. C'est une naine. Tout juste en sautant, parfois, certains jours de printemps, arrive-t-elle à vous plaquer une fleur aux lèvres. Allons.

Dans les toboggans de ses veines, Rasky racle le mal qui le ronge en lui criant « Va-t'en » comme s'il pouvait d'un cri nettoyer les égouts de son corps. Odette lui crie de l'attendre, elle dit qu'elle sait s'y prendre, que le ménage, c'est son affaire. Mais Rasky ne l'écoute pas. Il a toujours aimé tout faire tout seul. Et il n'a qu'une nuit pour redonner à son corps l'aspect du neuf, une nuit pour recomposer l'apparence du passé, un corps comme les autres, anodins, mais que le désir pourrait parer. Carlos le prendrait peut-être dans ses bras et l'emporterait. Le chemin du lit au fauteuil et du fauteuil au lit pourrait peut-être durer toute une autre vie. Basta. Foutu.

Il n'est pas un coin de lui-même où Rasky désormais ne se sente étranger. Alors, il remonte jusqu'aux yeux. Il n'y a plus que les yeux d'intact. Il s'en doutait. Il en est sûr. Il commencera donc par l'intérieur, autour des yeux tout autour des yeux. Il poncera, décapera, chassera les eaux saumâtres qui gonflent sa peau, mordra les plaies qui ne veulent pas éclater, tranchera les germes et les pustules, fera éclater les cellules de malheur. Seulement voilà, il ne sait rien de tous ces souterrains, de tous ces déserts qu'il traverse. « Monsieur Rasky, vous allez trop vite », crie Odette. Rasky tourne autour des yeux, il nettoie. il brique, Il astique. « Monsieur Rasky, la tête me tourne. » Voilà le manège géant, le manège du dedans, la dernière fête foraine. Vite, vite. Carlos va arriver. « Tenez, Odette, là, là et là. » « Merci. Monsieur. » Peut-être qu'à deux ils y arriveront. Demain matin, quand Carlos entrera dans la chambre, Rasky pourra se lever, aller: vers lui, lui demander d'appeler un taxi, de commander deux places d'avion pour Paris. Ou ailleurs. Là où. Carlos voudra. Parole de buste, parole de bras nus. « C'est fait, Monsieur. » « Alors, Odette, là, là et là, vite, il n'y a pas de temps à perdre. »

On ne descend pas dans un rêve: on y entre de plain-pied. Lui aussi est à votre niveau. On ne descend pas dans la grotte d'un mal: on y entre de plain-pied. Lui aussi est à votre niveau. Le mythe des ascensions et des descensions<sup>28</sup> est bon pour la petite morale des hypocrites. La vie se regarde de face. Elle est à votre niveau. Et l'envers de la vie, le noir, le rien, l'autre absence, elle aussi est à votre niveau. « Belle idée, n'est-ce pas, Odette, que ce travail de cousette. » Voici les plaies du cou, et celles du dessous des bras. Odette jette des baquets entiers de sang pollué par les plaies encore ouvertes. « Du fil, Odette, du fil. » Et Odette prend dans son tablier des bobines entières de fil couleur de chair. « ça ne se verra pas, Monsieur, je vous le promets. » Et Rasky enfonce l'aiguille dans sa peau, tire sur le fil, fait des noeuds aux lieux de plus grandes tensions. « Aidez-moi. » « Mais monsieur Rasky... » « Aidez-moi. » « Je vais vous faire mal. » « Descendez tout de suite vers l'estomac. » « J'ai peur. } » « Ah non, Odette, pas maintenant. » Rasky se met à rire fort, très fort. Ça résonne dans la maison. La propriétaire s'en va. La naine fait ses bagages. Pour de vrai. « Elle s'en va, Odette, elle s'en va. » « Mais qui, monsieur Rasky? » « Je vous raconterai. » « Oh, monsieur Rasky, ce n'est pas sérieux. » Au petit jour, Rasky recoudra le bout des doigts de pieds. Pied gauche. Odette s'est endormie en faisant les derniers points. Pied droit fini. « Odette! » « C'est fini, monsieur Rasky. Comment fait-on pour sortir? » Et la voix d'Odette se fait lointaine, s'étouffe et s'éteint. « Comment fait-on pour sortir? » se demande Rasky. Il ouvre les yeux. Carlos, debout près du lit, lui demande s'il a bien dormi. Rasky veut tendre les bras. Il ne peut pas. Rêve évanoui.

<sup>28</sup> néologisme inventé ( ? ) par l'auteur.

Un gosse joue avec Kenneth dans l'entrée de l'immeuble. « Pourquoi casses-tu tes voitures miniatures? » « Pour avoir des voitures accidentées. » Le gosse sourit. « C'est pour avoir des accidents. Pour jouer aux accidents! » « Tu n'aimes pas tes voitures miniatures? » « Mais je ne peux pas jouer aux voitures si je ne peux pas jouer aux accidents. » « Et tu casses des voitures neuves. » « C'est ça, regarde. » Le gosse saute à pieds joints sur une petite Mustang bleue. « Tu sais, les voitures neuves ont aussi des accidents. Ce sont même les plus formidables. Papa, par exemple, n'a pas encore complètement payé la sienne et s'il avait un accident il serait furieux. » Kenneth donne une petite tape amicale au gosse et se dirige vers Lucy. Il appelle l'ascenseur. « Vous n'avez pas aimé "Pepper", Madam? » « Pas tout à fait, Kenneth. » « Madam est souffrante? » « Un peu, juste un peu, Kenneth. »

Lucy seule dans l'ascenseur. Sur le tableau de commande, le voyant lumineux fait un jeu de balle de ping-pong bien cadencé comme si l'ascenseur bondissait d'une paroi à l'autre pour finalement ouvrir ses portes sur un palier cossu, habillé de moquettes, assourdi de tout, rutilant d'appliques vénitiennes et de fausses consoles Louis XV ornées de fleurs en plastique. Veronese Suite : combien de temps durera ce jeu, le vert finira bien par virer au gris puis au noir. Sitôt la porte de l'appartement refermée derrière elle, Lucy défait l'écharpe du soir, retire la veste de son tailleur et la blouse. Le soutien-gorge, ce carcan, l'étreint et l'étouffe, faux amant. Elle le retire. Et buste nu, assise devant son bureau, les jambes croisées, elle cherche un cahier dont elle pourrait encore déchirer quelques pages. Elle a besoin d'écrire. Elle a besoin de compagnie. Elle veut parler à quelqu'un. Elle écrit.

« J'avais noté sur un papier quelques phrases magiques qui devaient me guider dans l'aventure de ces cahiers. « Le balcon de Carpentras », « Les yachts de Cannes », « L'aéroport de Lusaka », je me souviens de ces phrases-là. Mais les autres, que sont les autres devenues, ces magies ensevelies, resurgies notées puis perdues. J'ai dû jeter le papier avec quelque Kleenex dont je me sers pour me démaquiller. Je suis seule avec mon porte-plume, ce cahier blessé et mon aventure de détails, mon inventaire ordinaire et ces impressions qui n'en sont pas et qui pourtant se plaquent puis s'enracinent en moi comme des négatifs de photos. Le négatif de ce que je ne serai jamais: une marchande de rubans qui a vendu tous ses rubans et qui l'admet... »

Lucy se penche sur le cahier et sur la plume Sergent-Major. Dans cette position, ses seins compressés sont tellement plus jolis. Ils retrouvent leurs dix-huit ans. Ils n'ont besoin de rien pour les soutenir: le texte les soutient. « L'oreiller est mon fœtus. Les petites filles de l'école communale n'en finissent pas de me tirer les cheveux parce que je ne suis pas juive. Je vis dans l'oreiller. Et plus le temps passe, plus je remonte le temps. C'est ma manière révolutionnaire, ma tentation de l'irrécupérable. Barnaby serait content: j'ai bien appris ses leçons. Je ne suis qu'un point d'orgue qui petit à petit s'estompe. Impossible. Je n'ai de vocation que l'oubli. Et si en bonne émule de mon Prince du Kenya (robe verte), je pourfends les hypocrites, les honteux, les ambitieux ou les flatteurs, c'est que je n'ai pas envie de m'encombrer du bagage des autres. Je n'ai pas de carton à chapeaux: je ne porte pas de chapeau. Je n'ai qu'un carton à oreiller: je voyage avec mon oreiller, mon enfance et, ma solitude retrouvées. Un retour simple s'il vous plaît, un... »

Lucy se retourne. Il n'y a personne dans l'appartement et pourtant elle se sent épiée. Ecrire pour tuer l'importun. Lucy écrit « Dialogue avec l'importun. Essai. Approchez-vous, posez-moi les questions que vous avez à me poser. » « Qu'est-ce que vous écrivez, vos mémoires? » « Chaque mot écrit est une mémoire. Sachez que je suis un monde dans le monde. Et je ne vois l'autre, le grand, celui avec un M majuscule, qu'à travers le prisme de mes rêves. Chaque nuit, je m'évade. Chaque jour, les polices, les raisons et leurs factures m'arrêtent. Et ils m'internent. Alors, j'écris. Comme ça. Comme là. Regardez: j'attends la nuit. Et tout recommencera. Plus je m'évade, plus la prison du retour grandit ou bien est-ce moi racornie, toute petite, je deviens toute petite, observant les murailles de la vie, le progrès et les cris de l'humanité qui a bien vite appris en ce siècle à ne plus rien écouter. A peine les entend-on. Et puis un jour, on devient sourde. Plus je sors de moi, plus j'entre en moi. Plus j'approche la vie, moins la mort se cache et se fait oublier, plus elle me frôle et m'invite et me tient compagnie. Alors, je lui rends visite. J'écris de la main gauche: elle me tient la main droite. Puis elle rit seule, me serre la main et me pétrit le coeur comme si elle voulait le faire éclater un peu plus tôt que prévu. Et jamais je ne définirai assez clairement le cercle audacieux de réécriture, l'urgence de la relation de vécu qui devient romanesque par la magie et la passion des mots. Ce besoin de mater l'angoisse. L'image d'un insecte qui me guette alors que je prends mon bain et me fais belle au cas où Mister Jack appellerait. Savez-

vous qu'il y a des insectes partout dans les murs de cette Veronese Suite? L'immeuble pourtant n'est pas ancien. Il va falloir, que je me plaigne au propriétaire. » « Ce que vous écrivez est donc autobiographique? » « Non. » « Vous brodez » « Je vis! » « Vous ne pensez plus à ce que vous dites. » « Je pense seulement lorsque j'écris. Je n'écoute plus ce qui autour de moi se dit. Ou bien de temps en temps. par exemple, tout à l'heure, dans l'entrée de l'immeuble Kenneth jouait avec un gosse, le gosse jouait à piétiner la vie... » « Tenez, je jette du sel sur votre cahier. Ça vous portera bonheur. Une dernière confidence: si j'étais une double page vierge de votre cahier, me parleriez-vous? Répondez-moi franchement. » « Je n'ai de franchise que dans mes rêves. Le jour, la mort me guide et la nuit, je la bats. Elle me trompe avec tout le monde. Nous formons un couple de lesbiennes redoutables. Pourquoi d'ailleurs dit-on toujours des lesbiennes qu'elles sont redoutables? Bref, dans le couple, je suis le Jules, et je suis brutale. » « Vous n'avez pas répondu à ma question. » . « Une question est un mensonge. Un point d'interrogation est un coup de feu qui fait fuir la vérité. Bel envol » « Vous aimez les formules. Chacune d'elles vous satisfait-elle pleinement? » « Non. L'observateur solitaire ne peut enfermer sa pensée que dans des prisons si possible dernier modèle. Modernes avec tout le confort de la surprise. L'observateur solitaire ne peut faire que marche arrière. Ce que J'écris n'est que l'avant-propos d'un avant-propos, puis l'avant-propos de l'avant-propos de l'avant-propos et ainsi de suite. Alors, je déchire tout. Plus je plonge, plus le fond devient profond. Et plus la respiration à la surface du monde se doit d'être ample. Extraordinaire. Autobiographique? Mais je ne me recherche pas, j'essaie plutôt de me perdre en chemin. Barnaby se moquait un peu de mes cahiers. Il me disait « une mère de famille critique littéraire ferait la moue devant tout ça, elle dirait quelque chose d'obscène comme... elle ne crache même plus, elle bave ». « Soit, mais je suis sincère. Et plus j'écris, plus je déchire. Et plus je me perds. Mission accomplie. Mais vous ne m'écoutez plus... » « Exact. Livrez cela à l'obscénité des pages de vos cahiers, ce papier blanc que vous maculez. Je vous laisse cet amour puisque vous n'avez pas découvert l'autre. Adieu. » « Attendez, ne partez pas, écoutez, j'ai découvert l'autre amour, oui, je l'ai découvert, mais je l'ai perdu... » L'importun s'en va. Cahier refermé. Texte consigné. Silence.

Lucy pose le porte-plume près de l'encrier. Elle contemple le cahier, le texte du dialogue, interrompu. Cette fois, elle ne déchirera pas les pages. Elle les relira demain, après-demain, en attendant le coup de téléphone de Mister Jack Elle les corrigera, elle fera des ratures, mettra en marge des appréciations dans le style de celles de la maîtresse d'école de Carpentras. « Obscur », « Peu précis », « Allez plus loin... » Lucy sourit. N'est-ce pas là une règle de vie, une formule confortable pour masquer son immobilité? Lucy se lève, contemple le cahier d'en haut, de très haut. Elle se sent plus grande que tout, elle domine tout. Elle s'étire. Pousse un petit. cri. Sourit. Elle va s'allonger sur son lit, serre son oreiller dans les bras, rêve bientôt qu'elle piétine ses cahiers pour jouer « aux cahiers accidentés ». Elle dira à Kenneth: « Je ne peux pas jouer aux cahiers si je n'ai pas de cahiers accidentés ». Et elle sautera à pieds joints sur le texte du jour et le déchirera du bout pointu de ses escarpins noirs. Et Kenneth lui donnera une petite tape amicale à l'épaule. Lucy s'endormira. 16 h 45 de l'après-midi à New York City.

16 h 44 : une sirène de voiture de police réveille Luc. Nuit creuse. Nuit sans rêve. On lui a volé une nuit. Ou bien le rêve se faisait-il attendre et la sirène l'a-t-il devancé? Luc ne se souvient que du taxi furieux qui l'a raccompagné très tard le matin, fourbu, les genoux endoloris. Il a pris un petit déjeuner avant de se coucher. Il a laissé le pot de confiture ouvert: les scurbius sont venus et l'ont vidé de son contenu. « Surtout, ne laissez rien traîner, avait dit Odette. Mettez tout dans le réfrigérateur. Ils dévorent tout. » « Qui, ils? » « Les bêtes, vous verrez, il y en a partout. Quand je viens faire le ménage, j'ai toujours peur d'en emporter dans mon sac, c'est pour ça que je vide mon sac avant de repartir. Je ne veux pas de ces bêtes-là chez moi. » Silence. « J'en ai des bestioles chez: moi aussi mais pas celles-là. Je ne veux pas de celles-là. » « Pourquoi, Odette? » « Celles-là sont noires, laides, et puis elles ne meurent pas. J'ai tout essayé, tous les produits. Et plus j'utilise de produits, plus elles se reproduisent. Surtout, ne dites pas à Monsieur :Rasky que, depuis son départ, il y en a, il y en a ... »

Luc jette le pot de confiture, le papier qui enveloppait le beurre, le sachet qui contenait le pain, il met dans l'évier le sucrier vide et la théière où quelques scurbius sont venus se noyer en essayant d'atteindre le sachet de thé. Puis il revient vers la bibliothèque, s'assoit au bureau de Rasky. 16 h 52 : il sera en retard au rendez-vous Il fera attendre Rasky. Et ce sera de bonne guerre. Il se concentre, ferme les yeux, la tête entre, les mains: la nuit brusquement lui restitue le rêve volé. Il défait en hâte la housse de la machine à écrire, enroule un feuillet et tape:

« Récit imaginaire. Mon aventure. Demain, après-demain. Je suis désolé, je ne me suis aperçu de rien. Je me suis présenté au Kennedy Airport, deux heures avant le départ. Je rentrais à Paris inquiet de ne pas avoir écrit ce quatrième papier que j'avais promis mon rédacteur en chef. Je n'avais rien à dire, rien. Les scandales confortables de mon pays ne m'intéressent plus, et les accidents de ma vie privée, à New York étaient strictement privés. Sachez seulement que j'avais passé la nuit précédente à veiller un de mes amis, mort d'épuisement, une drôle de mort. Je fis ma toilette dans une des salles de repos de l'aéroport. J'avais le temps: je téléphonai à deux amis américains qui occupent mon appartement à Paris pour leur annoncer mon retour. Et peu avant l'embarquement, j'ai pris une pilule pour dormir. Je suis extrêmement sensible à ce genre de barbiturique. C'était mon premier voyage en Jumbo Jet. Je n'aime pas les grands avions. Je me suis installé dans un coin, dans le fond, un oreiller calé à l'arrière ma nuque, une couverture sur mes pieds déchaussés, la ceinture visiblement accrochée pour que les hôtesses ne me réveillent pas pendant le vol. Je me suis endormi immédiatement. Je ne me suis même pas rendu compte du décollage: je dormais déjà: C'est ça qui m'a sauvé. Ça et la ceinture, le fait aussi que je dorme la bouche ouverte, le visage crispé. Je n'ai donc rien de sensationnel à vous raconter. Je n'ai rien vu. Rien entendu. Peut-être trouverez-vous trop ironique que je vous dise que je ne peux que vous confier le nom du barbiturique en question. Mais on me reprocherait de faire de la publicité. Voilà, vous avez devant vous un journaliste qui est passé à côté de son reportage. Et qui ne le regrette pas. Ces ironies font partie de ma vie... »

« Mais le réveil fut terrible, n'est-ce pas? »

« Pas même. Je fus tiré de mon sommeil par des secousses. Je crus un instant que le barbiturique tardait à faire son effet et que nous ne faisons que décoller. Puis je m'aperçus que tout le monde dormait. Ou bien semblait évanoui. Des masques à oxygène pendaient de partout. Je crus alors que l'avion avait traversé une tempête, que tous les passagers avaient tourné de l'oeil, sauf moi. Ceci une fraction de seconde. A cet instant précis, le train d'atterrissage de l'avion heurte une piste. Je regarde à gauche par le hublot: je ne reconnais pas Orly. Je regarde à droite : une hôtesse gît dans l'allée, son corsage est déchiré. Je vois une tache de sang. Je ferme les yeux. Je fais le mort. »

« Avez-vous été fouillé lors de l'embarquement? »

« Oui. Ils m'ont même demandé d'ouvrir le boîtier de mon réveille-matin, un réveil de forme cubique, silencieux, qui inquiète toujours les policiers. Le contrôle avait été sévère. Efficace. Je crois même qu'au départ nous avions quelques minutes de retard. »

« Vous avez fait le mort, c'est tout? »

« Qu'auriez-vous fait à ma place? Je ne comprenais rien. »

« Vous aviez peur? »

« J'étais engourdi par le barbiturique. Je repris ma position de sommeil. Je me disais « on viendra te réveiller, ne bouge pas, tu comprendras assez vite ce qui se passe, et puis tout ceci n'est qu'un rêve », alors j'ai entendu des coups de feu. L'avion venait de s'immobiliser. »

« La mort des pilotes? »

« Je l'ai apprise par la suite. »

« Et ensuite? »

« Je faisais le mort, je vous l'ai dit. Personne ne bougeait, alors je ne bougeais pas. J'ai entendu d'autres coups de feu. »

« La mort de Hijackers? »

« Je l'ai apprise par la suite. »

« Et ensuite? »

J'ai entendu des sirènes d'ambulance. L'aéroport était illuminé par des projecteurs. J'ouvrais un oeil pas l'autre. Je me disais que tout le monde faisait comme moi, tout le monde fait le mort... »

« Et ensuite? »

« La Croix-Rouge a évacué les soixante-treize cadavres. » « Vous les avez comptés ? »

« Cette fois, j'ouvrais les yeux. J'avais peur. A ce moment-là seulement j'ai eu peur. Une infirmière s'est approchée de moi et a crié: « He is alive ! » Ils m'ont emmené sur une civière, mais je n'ai rien vous savez je n'ai rien. Ils me disaient que c'était pour ma sécurité. Je m'ennuie ici, où sommes-nous? »

« A Bagdad. Parlez-nous des cadavres? »

Le type a un magnétophone.

« Ils avaient tous été poignardés, au coeur, au ventre. Je préférais ne pas regarder. Puis j'étais au fond de l'avion, je ne voyais pas grand-chose, c'est ce qui m'a sauvé. Ils ont tué les autres, tous les autres, sauf moi. Ils m'ont oublié; Qui êtes-vous? »

« Jack Moore. Associated Press. Et vous? »

« Luc. Peu importe mon nom. Je suis journaliste aussi. Je suis français. Je n'ai personne qui prévenir. Pourquoi souriez-vous? » Fin du récit. Fin du cliquetis.

Luc se détache de la machine à écrire. Il vient de capturer un rêve. Celui d'un retour après la mort de Rasky, celui d'une aventure possible et ratée, vision déformée de l'actualité, de ces quelques petites obsessions qui font encore vibrer l'opinion, le temps que l'opinion s'habitue. Cette fois, c'était le rêve des armes blanches. Le contrôle à l'aéroport n'avait servi à rien. Alors, Luc se lève, tourne le dos au bureau, fait quelques pas dans l'appartement de Rasky, ce royaume étranger. Il hausse les épaules. Ce n'est pas ça, l'aventure, n'est-ce pas? Ce n'est pas ça, un article de presse? Jack Moore avait le visage de Carlos. Il souriait. Rasky va mourir. Et quand il sera mort, tu prendras pénardement l'avion pour Paris et recommenceras comme avant, joueras le jeu de ton pays. Émission vedette de la télévision « Armes égales ». Jeu vedette de la télévision « Réponse à tout ». Tu rêves d'un pays où les émissions vedettes s'appelleraient « Armes inégales », et les jeux vedettes « Réponse à rien » : si par hasard quelqu'un se faisait un jour le champion du vrai savoir, le héros d'une idée qui bouleverserait tout, redonnerait à la Justice un siège et à la Pensée un élan. Tu as beau écrire, il ne se passera rien dans ta vie. Et s'il se passe quelque chose, tu n'auras rien vu. C'est cela, le sens de ton rêve prisonnier du sillon des lignes. Machine à écrire. L'aventure t'aura frôlé, c'est tout. L'écrivain solitaire n'a plus aujourd'hui qu'à rêver des fêlures de la vie quand ses angoisses lui paraissent banales. Les dieux sont morts, adieu les vieux. L'aventure n'est plus exotique mais actuelle. Alors, l'écrivain solitaire se crée des récits imaginaires, des crimes parfaits ou presque parfaits: il s'épargne, ô vanité. Il croit qu'un jour il pourra faire mieux que ce qu'il fait. Les journaux l'ont bouffé, les magazines, la télé et le monde qui en fait trop. Il s'épargne jusqu'au jour où la fiction le rejoint. La mort en a parfois assez des scribouillards de ses jupons. Alors, elle tue. Et elle prend pour cela une arme blanche, inattendue. Luc sourit, laisse le texte enroulé dans la machine à écrire. Il voit un peu plus clair en lui-même: il voit sa nuit. Il n'y a plus de salut dans l'écriture. 17 h 15: Rasky l'attend.

Rasky. « Quand les gens ne s'aiment plus, tout devient passionnant. C'est ce que nous guettons tous, avides d'événements. Et les ruptures, s'il le faut nous les créons. Ferme la porte, veux-tu, personne d'autre que toi ne doit entendre ce que je vais te dire, ce que je viens de me répéter, répéter, répéter afin de ne pas l'oublier. Ce que je veux te rapporter. Entre, Luc, tu as tardé, approche-toi, j'ai cru que tout allait s'effacer de ma mémoire. Écoute. »

« On se dit toujours de la mort qu'elle est pittoresque. On croit qu'elle éveille en chaque être humain des splendeurs et des courages inattendus. On se dit aussi qu'elle doit provoquer des saisies de conscience, des giclées de confiance, qu'elle vous flanque la vérité à la gueule. Moi, je n'ai rien à te dire d'essentiel, rien à te livrer, rien à te donner. Et puis même, tu refuses tout. Le docteur m'a annoncé ce matin qu'on ne me ferait plus de piqûres. Il m'a dit que c'était parce que tout allait mieux. Mais dans son regard, j'ai lu la vérité. Je sais lire l'envers des mensonges, tu le sais. Une vieille habitude. Je suis perdu. »

« C'est ça, glisse ta main derrière l'oreiller, masse ma nuque, comment sais-tu que ce geste me fait du bien? Faire du bien. C'est bon. Continue. Tu as les yeux cernés. Où es-tu allé hier soir? Qu'as-tu fait? Et puis non, ne me raconte plus, je connais la chanson. Je l'ai chantée toute ma vie, Tu voudrais plutôt que je te dise ce que Carlos m'a dit, ce que Carlos m'a fait? Hier, il s'est mis torse nu pour me poser, là, sur ton fauteuil pendant qu'il refaisait le lit, J'ai cru qu'il me montrait son buste pour me séduire, s'il savait... Et puis après, je me suis dit qu'il avait tout simplement eu peur de salir sa blouse. Il m'a avoué au moment de me quitter qu'il allait prendre une douche. Le château de cartes s'est effondré. Je me suis mis à rêver que j'étais le savon sous la douche, il me prenait à pleine main et me faisait glisser sur son corps, autour du cou, dans ses cheveux, puis sur son visage comme un enfant barbouillé de poussière, qui a trop joué et qui veut se faire beau pour un dîner d'anniversaire. Puis tout savon, tout glissant, dans la paume de sa main, je suis allé sous ses bras, dans ces bosquets de poils, dans ces vallées, le long des bras jusques aux doigts, ces ongles et ces lignes de la main que je n'avais pas même le temps de lire si longues, si franches. Puis ce fut la découverte du ventre, de larges mouvements circulaires, je frôle le nombril, je tourne autour du nombril, je glisse, je tombe à terre, Carlos me ramasse. Je m'esquive, il me saisit de nouveau. Et cette fois, je me perds dans son sexe, je mousse, je me noie dans une écume de tendresse, je polis des galets, flatte l'engin puis d'un geste de face, se penchant sur lui-même, il me conduit à l'autre lieu, me voilà flottant, décapant. Puis ce sont les jambes, les genoux, les pieds, entre les doigts de pieds, ces gourmandises suprêmes. Il me pose sur un porte-savon. Il m'oublie. Je le vois: il se rince. Il se frotte le buste. Il m'abandonne. Il ne sait pas que je suis venu en espion. Il s'essuie, Il s'en va, ferme la porte de la douche. Je voulais te dire cela. J'avais besoin de te dire cela. C'est tout ce que je sais de lui. J'imagine. »

« Ne bouge pas. C'est ça. Que je sente le poids de ma tête dans ta main. Cette pesanteur m'étonne. Ce sentiment me guide encore un peu. Ils ne me nourrissent plus. Ils me donnent de l'eau sucrée et le sucré désormais me paraît amer. Tous les rôles et toutes les sensations sont inversés. J'ai toujours rêvé d'une mort brutale, pittoresque, et je n'ai droit qu'à ce départ interminable, ce dernier one-man-show qui n'en finit pas, qui n'en finit pas et toi, gentil spectateur, tu es poli, tu ne pars pas avant la fin. Tu ne partiras pas avant la fin. J'allais dire que tu me dois bien ça. Mais tu ne me dois rien. Rien. Tu dois rester parce que je te dois tout. » Sourire. « Tu vois, je peux encore sourire. C'est tout ce qui me reste avec mes yeux. Regarde-moi. Ferme les yeux. Ouvre les yeux. Ferme-les yeux. Je me dis que nous avons oublié de faire l'amour ensemble au moins une fois les yeux fermés, gardant chacun pour soi la confiance d'une jouissance. En observant tout l'un de l'autre, nous nous cachions tout l'un de l'autre. Oui, je découvre l'étrange paradoxe de tous les rapports qui m'ont lié à tout, et à tous. Je le découvre un peu tard. C'est sans doute ça, le vrai pittoresque du dernier rendez-vous. Tu m'écoutes? »

« Regarde mon corps, ce que je suis devenu. Mais dis toi que dans cette tête dont tu tiens la nuque à pleine main, l'adolescent fait encore des projets, l'adolescent ne veut pas se voir tel qu'il est devenu. Il se croit encore combattant, arrogant, il croit que tout encore est possible: la petite guerre des amours, les courses de la nuit, quelqu'un que l'on croise sur un boulevard et qui s'en vient chez vous, se déshabille et se donne et vous donne et vous prend. Un corps normalement vous abandonne, il fout le camp, il se casse, quelque chose dans le mécanisme fait un petit bruit sec et puis plus rien ne marche. C'est une belle mort. Moi, j'ai droit à la mort flasque, et c'est bien fait pour ma gueule. Mais si mon corps me trompe, mon esprit, lui, ne s'est pas trompé. J'ai choisi d'être ce que je suis. Et dans

ma tête, j'ai dix-huit ans, l'âge que tu avais lorsque je t'ai rencontré. Et aujourd'hui, nous avons tous deux encore dix-huit ans. Toujours le même âge. Celui des premiers émois. Mon corps me distance. C'est tout. Tu ne m'écoutes plus.. »

« Un parasite bouffé par les parasites, beau programme, n'est-ce pas? Est-ce juste? Tu ne dis rien. Tu ne souris même plus. Si je te disais qu'après le rêve du savon, je n'ai plus envie de découvrir Carlos, de le voir vraiment nu, totalement nu : je le connais par coeur. Je l'ai visité. Ce musée de jeunesse m'était familier. Je l'ai visité cent, mille fois. Chaque fois que je te quittais, c'était pour m'offrir la surprise d'autres corps que le tien, et tous ces autres corps me ramenaient à toi: je ne te connaissais pas encore, j'avais toujours une sorte de curiosité vive, inépuisée de te regarder, de t'observer, de te découvrir. Je me suis dit ce matin qu'il fallait au moins une fois que je te dise mon amour. Quel vilain grand mot! Que je te dise ce qui m'a lié à toi, ce qui t'a lié à moi, enfant aux yeux grands ouverts, curieux que tu étais aussi de me voir revenir vers toi. Patient. Placide. Sûr de toi. Je reviendrais. Et je revenais. Cet amour, ce n'était rien d'autre qu'un confort en péril, au péril des caprices de mes ruptures. J'avais trouvé là le rythme de nos curiosités. J'avais trouvé là le moyen de ne rien épuiser entre nous. Pourquoi me sentrais-je coupable de l'admettre et toi de même, aujourd'hui, puisque tout est fini. Admettons que nous avons bien joui ensemble, et que ce fut chaque fois comme la première fois. Et que les voleuses, les jalouses de notre monde de garçons n'étaient irritées que par la pérennité de cette curiosité, sa vigueur, sa fraîcheur, ce jeu de je-pars-je-reviens qui nous a permis de ne jamais être pris par l'ennemi, le temps. Merci, Luc, merci. »

« Tu vois, je pleure, les larmes des autres, ça m'a toujours fait rigoler. Les miennes aujourd'hui me brûlent. Elles vont laisser des traces, tu verras. Des sillons. Comme si mes yeux tiraient la langue. Des langues de feu. Embrasse-moi. »

Luc se penche vers Rasky. Rasky a l'air étonné, ébahi. « Tu sors du lycée, tu sors du lycée, je t'attends ». Luc pose ses lèvres sur les lèvres de Rasky. Ce ne sont plus les mêmes lèvres. Elles ont un autre goût. « Tu vois, tu as peur, alors, regarde-moi, c'est tout, embrassons-nous avec les yeux. » Luc essuie les larmes de Rasky. « Attention, tu vas te brûler. » Rasky sourit. « Si au moins j'avais pu vraiment te voler, t'enlever, te ravir, je ne sais pas, te rapter, quoi. Et plus je m'en veux, plus je me dis que d'un coup d'un seul j'aurais tout brisé. Nous n'aurions pas fait tout ce chemin ensemble, côte à côte, feignant de s'éloigner, de disparaître, puis revenant les bras chargés de cadeaux, la tête pleine de désirs. Je ne sais plus quoi te dire: je suis content que tu sois là, aujourd'hui. Moi, je vais m'arrêter, m'allonger dans le fossé. Continue. Et toi, tu vas continuer. Mais au moins nous aurons fait tout ce chemin; tout ce chemin ensemble. C'est ça, notre amour, notre amour à tous les deux. Nous sommes peut-être les deux seuls à le comprendre. Nous avons mis dans ce mot beaucoup de franchise, et tout ce que nous avons. Et c'est déjà beaucoup. Beaucoup mieux qu'un mensonge puisque le temps a perdu la partie. Regarde mes yeux, regarde. » Silence. La voix de Rasky est devenue rauque, comme éteinte. Il s'endort. La nuque dans la paume de la main de Luc devient pesante, écrasante. « Va-t'en, Luc, il est tard, je ne veux plus te voir... »

Les cafés brûlants. Escape from reality. Les volets claquaient à Carpentras à l'heure du coucher: à New York City, il n'y a plus de volets. On a coupé les ailes des fenêtres. Regards effarés, fixité des façades, gentillesse de la ville inhumaine, fédération de soliloques. Épuration des mots gentils: impossible. Mister Jack gomine sa moustache. Luc s'est assis sur un banc en face du Sutton Hospital. Il compte les étages. Rasky est là ou bien là. Luc a des billes de fou plein les poches. Il les compte et les recompte. Laquelle est laquelle?

Café brûlant. Les barmen sont grecs: Yassou. Ti kanis. Kala? Polykala? Malaka! Luc commande un café noir et une pizza. Il boira son café noir, sans lait, sans rien, nature. Et le café dans le godet de carton est bouillant. Il faut attendre. Croquer la pizza lentement, très lentement, regarder les volutes au-dessus du café, la chaleur s'évanouit. Il trempe ses lèvres, il est pressé, il se brûle et les barmen rigolent. Il n'avait qu'à mettre du lait, du sucre et remuer avec un bâtonnet. A New York City, quand on boit un jus noir on se brûle le bout de la langue. Et les barmen se glissent le mot en vous regardant « pusti », pédé. Et puis après?

Escape from reality: « J'aime votre pull-over, je voulais vous le dire, comme ça, qu'est-ce qu'il est beau! Il vient d'où? » « Paris. » « Alors, je comprends. » Le petit Jules bouffe son hamburger à côté de Luc, il parle la bouche pleine. « Moi, dit-il, j'aime les belles choses, avec elles je m'échappe de la réalité. » Un peu plus de ketchup, il croque un cornichon géant. « Vous n'êtes pas d'accord avec moi? » Luc répond oui évasivement, puis il paie et s'en va. « See you. » « See you... »

Les volets claquaient à Carpentras: Lucy s'endort sur son lit. Un peu de musique douce, une cigarette au miel et au fond de sa mémoire, le bruit du soir, peu après le dîner, on ferme les volets, on les fait claquer, on est content de se sentir chez soi, de le faire savoir. Madame Roussel rentre la chaise du balcon. « Il va pleuvoir cette nuit, je vais mettre une autre couverture sur ton lit. » Aujourd'hui, sur sa couverture de fourrure, Lucy regarde les baies de sa chambre, sans volets, et le grand ciel plane de la ville, un ciel qui sombre dans le noir. Chacun vit sa petite vie de son côté. Avec la solitude, pas de supplément de bagages.

Regards effarés: tous les gratte-ciel autour de Central Park regardent le Park fascinés, hébétés, immobiles, chouettes sur la grande margelle de la ville. La nuit tombe, ils ne vont même pas s'envoler. Ils regardent, mille yeux, et bientôt mille feux. Ils regardent ce qui se passe dans le Park. C'est tout. Ça leur suffit. Oiseaux empaillés.

Fixité des façades: « Cette ville verticale m'excite. » Gentillesse de la ville inhumaine: elle joue les grandes dames inaccessibles puis brusquement elle se souvient d'un arbre, d'un jardin, d'une maison avec un perron et une marquise. Écrasante, splendide, voilà que brusquement elle se met à l'échelle des piétons. Walk, don't walk, feu vert, feu rouge, taxis jaunes, il y a le monde des voitures (pneus qui crissent dans les virages, bruits de cloche des bouches d'égout mal ajustées, bing, bong, une voiture passe, bing, bong, une autre voiture, un camion, un bus...) et il y a le monde des piétons (votez Olivieri, je suis Olivieri, je veux être réélu sénateur, tenez, lisez ça, merci, on se croise, on s'évite du regard, ou bien on s'invite, c'est la sortie des bureaux. Carlos est en train de faire la toilette du soir de Rasky, salut et puis bonsoir).

Fédération de soliloques: la vie de Rasky, la vie de Luc, la vie de Lucy et ainsi de suite. Chaque être humain est un texte en cours de gestation, une solitude toute en rectitude qui rêve d'un carrefour. Chaque être humain est un cahier déchiré, lacéré, inutile. Et la chanson n'est pas triste. Les villes sont pleines d'arbres morts ou d'arbres en sursis. Ils ont trop à faire, trop de mauvais air à respirer. Et pendant ce temps-là la terre tourne, elle s'en fout, la terre. Parfois, tout de même, elle est triste et se dit qu'elle pourrait peut-être faire quelque chose d'inattendu. Tourner moins vite, tourner à l'envers, pousser chaque être humain à se sentir moins sûr de tout et soudainement propriétaire de rien. Chaque être humain se parle, soliloque. Il y va de sa petite histoire, de son bonhomme de chemin, de l'architecture de ses refus, de la broderie de ses choix et de ses joies. Et puis un jour, il se dit qu'il doit y avoir au moins un autre être humain sur terre qui voudrait l'écouter, entamer le dialogue. Alors, il cesse de parler, il parle aux autres. Il y va de sa plume sergent-major, de sa machine à mentir ou de son stylo mythique, spécialiste des lettres de rupture. Il se couche sur le lit des pages et se donne en amour et se vend pour ça. « Et maintenant, Mesdames et Messieurs, dites-vous que New York n'est qu'un prétexte. Et maintenant, Mesdames et Messieurs, parlez-nous de votre décor ambulante, de ce

théâtre d'infortune sur lequel vous jouez une vie entière le même spectacle égoïste. Il n'y a personne dans la salle et les ouvreuses sont en grève. Elles font la grève de la faim, le spectacle est mort, l'aventure n'est plus dans les cintres citadins et la terre n'est plus qu'une grande ville, un grand ghetto Si vous voulez, avec plein de gens qui marmonnent chantonnent leur histoire. » Ecoutez-les soliloques.

Épuration des mots gentils: retirez du texte écrit tous les « n'est-ce pas », tous les « alors », toutes les charnières inutiles. Décharner le texte lui donner de la rondeur, de la vigueur, le faire rebondir, polir les mots, Jeter les amandes jolies mais creuses, ne garder que les gourmandises pleines, celles qui font encore surprise. Tendre la corde du texte à s'en scier les doigts. Tac, le texte craque. C'est la fin. Mesdames et Messieurs, c'était un livre, ça. Trois coups dans trois chambres: chambre blanche du Sutton Hospital, chambre verte de la Veronese Suite, chambre poussière et scurbius dans laquelle Odette est en train de passer l'aspirateur: Monsieur Luc va peut-être rentrer. Trois chambres, trois corps, et c'est à prendre ou à laisser et non pas à prendre ou à laisser. Il faut aller jusqu'au bout quand on accepte, par la magie d'un livre, de sortir de soi-même. Même si la ville n'est qu'une toile de fond. Même si personne ne parle à personne.

Mister Jack gomme ses moustaches: ses affaires marchent bien. Mais qu'est-ce qu'il lui faudra inventer de nouveau, après?

Rasky est là, dans sa chambre. Carlos a calé la chaise derrière la porte. Il a enlevé sa blouse. Il a ouvert sa braguette. Il fait ce qu'il avait à faire. Et peut-être aussi parce qu'il a envie de le faire. Rasky se dit que c'est la même chose que dans le rêve et que c'est même beaucoup moins bien. Trop propre. Le savon est passé par là. Déodorant. Rasky a toujours aimé les hommes qui sentent l'homme. Une odeur, une véritable odeur le ferait revivre; miracolo !

Luc a des billes de fou plein les poches. Des agates et des billes de terre et de gros calots comme des mirabelles multicolores. S'il triche, il perd, et puis il sera en retard pour déjeuner. Sortie du lycée. Un jour viendra, quelqu'un l'attendra. En attendant, il joue. Il a oublié la règle, le déroulement. Il sait seulement qu'il faut pointer, viser juste, remplacer une bille par une autre bille, dans le triangle, près du mur. Et dans ce cas il a le droit de jouer deux fois. Vivre deux fois! Et dans ce cas-là, il gagnera des planètes miniatures à s'en crever les poches. Ou bien il perdra et souffrira le petit martyr des Deus sans machina. En rentrant chez lui (parfum des marronniers en fleur, douceurs du boulevard d'Argenson, buste de Saint-Exupéry, inauguration, petits drapeaux tricolores, discours), il s'arrêtera à la boulangerie. Il commandera un petit pain chaud. Et quand il arrivera chez lui, il n'aura plus faim. Il comptera ses billes pendant le déjeuner. Luc rêve d'un jour où il oubliera tout cela, son enfance. Les draps de l'oubli sont noirs. Les draps des pages sont blancs puis bleus: faire le beau voyage de l'écriture. Se délivrer. Ou bien se livrer à la milice de la mort, poings liés. Premiers jours d'octobre, un jour comme un autre, un soir comme un autre. Luc se dit en descendant vers la ville du Bas que lui aussi aurait pu, s'il l'avait voulu, écrire le livre qui aurait sauvé l'humanité. Mais pourquoi lui aussi? Qui donc l'a fait avant lui? Qui? Il hausse les épaules. Rasky peut bien crever maintenant: il n'y a que les camions qui comptent.

« L'été, dit Carlos, j'ai droit à un week-end sur trois. Un week-end de trois jours. Alors, je m'offre le Blue Arrow, un train de luxe, il faut retenir sa place au moins deux mois à l'avance, et je descends à Southampton, je vais voir ma mère. Elle fait des ménages là-bas. L'été, elle trime: les vacanciers sont là. L'hiver, elle garde les clés des maisons, c'est tout. Alors, elle m'écrit un peu plus souvent. » Carlos a ouvert la porte de sa chambre. Rasky le lui a demandé. « J'ai l'impression qu'il y a dans le couloir un peu de vent du dehors qui entre, a-t-il dit, et je sais que ce n'est qu'une impression, parle-moi, raconte-moi ta vie. » Carlos s'est assis sur un bras du fauteuil, pas dans le fauteuil. « Les infirmières seraient jalouses, elles le raconteraient, ce n'est pas la peine de faire des histoires. » Carlos croise les pieds, jambes tendues, les mains jointes sur son ventre, légèrement penché en avant. « Attention, dit Rasky, tu vas glisser. » « J'ai l'habitude, dit Carlos. Je connais ces fauteuils par coeur. Je pourrais presque leur donner des prénoms. » Ironie. Rasky a eu l'impression qu'une ombre est passée dans le couloir, une ombre sombre, avec des pantoufles à la main, des pantoufles de dame, noires, avec des rubans roses pour ne pas trop faire peur. La mort douce. « Et cette histoire de Blue Arrow, ça ferait un film extraordinaire. Tu veux bien que je te raconte l'histoire. » « Raconte, Carlos, raconte. » « Voilà, le dernier week-end d'août, j'avais une place dans le grand salon du Blue Arrow, un wagon réservé aux retardataires, ou bien à ceux qui comme moi n'ont pas l'argent pour se payer un compartiment privé. Tu sais, c'est un train un peu démodé. A l'intérieur, ça ressemble à un salon victorien avec de grands fauteuils club et des négrillons qui servent des drinks et vous font choisir entre vingt différentes marques de cigares. La grande vie, quoi. Tout ce que j'aime quand je veux oublier les couloirs de l'hôpital. » Carlos sourit. « Ce jour-là, j'avais un peu bu en attendant le train. Je me sentais bien. Détaché de tout. Je regardais qui entrait, qui s'asseyait qui regardait qui, j'imaginai la vie de chacun. Je me suis rendu compte qu'il n'y avait aucune femme. Tu sais, l'été, toutes les familles sont au bord de la mer. Les époux viennent seulement passer le week-end. De beaux et de bons papas de famille dans leurs trente ans. La vraie bourgeoisie américaine. Propre. Des dents nettes, un sourire impeccable, un costume mal taillé mais une étoffe sublime une cravate un peu trop colorée, mais une manière très décontractée de la porter. Bref, je les observe, et je me dis qu'ils s'aiment tous. Qu'ils se désirent tous. Dans les regards qu'ils échangent, et nous sommes une trentaine dans le grand salon, il y a autre chose que de l'ennui, qu'une attente banale dans un train ils se regardent parce qu'ils ont envie les uns des autres. Ils ne se parlent pas parce qu'ils se désirent et se jalouent tous, mais ils font l'amour derrière leur journal, en tournant les pages, un regard oblique, en allumant une cigarette, en buvant une gorgée de gin ils fixent du regard le type d'en face; de l'autre côté. Un jeu platonique violent qui dure toute la durée du voyage. Et jamais personne ne parle à personne, ou bien si peu. Une réflexion sur le temps, avez-vous des allumettes, nous nous sommes déjà vus le week-end dernier, ça ne va jamais plus loin. Ils sont mariés. A Southampton, les épouses attendent sur le quai de la gare. Et c'est la scène majeure du film. Ils embrassent leurs épouses sans amour. Froidement. Mécaniquement. Tu me comprends? Tu vois? Par contre les enfants sont là. Et ils embrassent les enfants avec joie. Ils font une flexion des genoux et ils les prennent dans leurs bras. Qu'est-ce que tu en penses? » « C'est une belle idée, mais as-tu pensé au titre? » « Au début, je me disais, ça s'appellera Blue Arrow, puis un jour, j'ai vu dans un journal la photo d'un tableau qui avait été interdit d'affichage dans une exposition d'art moderne à Southampton justement. En fait de tableau, c'était une photo de lèvres agrandie, présentée verticalement. Tu vois tout de suite, on aurait dit un con, un pussy, un vagin, bref l'arrivée du train. Aussi l'artiste avait-il décidé d'intituler son tableau « Band in Southampton » (Interdit à Southampton). Je me suis dit que cela ferait un beau titre pour mon histoire. » Carlos croise les bras dodeline de la tête. « Seulement voilà, je ne sais pas écrire, il faudrait d'abord en faire un roman et puis un scénario et tout ça, ça me fait peur. Rien pour moi. » Silence.

L'odeur de peau de Carlos: comment Rasky pourrait-il demander à son infirmier de ne pas prendre de douche pendant deux jours au moins? Odeur retrouvée! Aseptisée, pommadée, flasque, abandonnée, n'ayant même plus le droit d'user de volonté sur son propre corps, vengé du temps que Rasky a gaspillé sans compter, espérant par la violence de cette pure perte provoquer la magie d'une rencontre, d'un partage, se heurtant à la compagnie parallèle de Luc, pichenette de sa vie, Rasky aujourd'hui ne rêve que d'une odeur vraie, une odeur, enfin une odeur dans ce dédale de couloirs et de chambres hygiéniques. La blancheur, c'est le rien. « A quoi penses-tu? » « A ton film. » « Non, tu penses à autre chose, tu me caches autre chose. » « Oui, je pense à toi. » Carlos s'approche du lit, caresse le front de Rasky. « Relax, relax, baby! »

« Et puis, tu sais, le héros serait un banquier très riche. Il aurait quarante ans environ. Il regarderait en face de lui, deux types plus jeunes que lui, deux types qui se regardent et qui n'osent pas se parler. Il

se souviendrait alors d'une scène identique, dans un camion de militaires, pendant la dernière guerre, dans les Ardennes. Et puis il se souviendrait d'une autre scène dans le bus qui le conduisait à l'école, enfant. Et ainsi de suite. On reverrait son passé, tout son passé d'aveux impossibles. Il aurait toujours été spectateur de scènes identiques. Cette manière aveugle et obstinée que les hommes ont de chercher une compagnie, une relation d'homme à homme, sur un pied d'égalité. Quelque chose qui les distrait de ces épouses parfaites dont ils sont propriétaires, et qui dépendent d'eux en toutes choses. Et lorsqu'ils embrassent leurs enfants sur le quai de la gare, ce sont les champions, les vainqueurs possibles d'une partie qu'ils ont perdue, qu'ils embrassent. Tu me comprends? » Rasky fait un petit signe de la tête. « Ces enfants modifieront peut-être l'horaire du train, un jour, modifieront peut-être le type de relations que leurs parents n'ont pas su établir dans le train. Oui les papas, sur le quai de la gare de Southampton, embrassent ce qu'ils ont perdu: l'audace. Blue Arrow : trente fauteuils, trente solitaires. » Silence. Carros hausse légèrement les épaules. « Je sais que j'étais un peu saoul ce jour-là, mais je l'aime bien mon histoire, elle me parle... »

A propos de la braguette ouverte : « Ce que j'ai fait tout à l'heure, c'est bien ce que tu attendais de moi, c'est bien ce que tu me demandais du regard. Pourtant, je ressemble à tous les autres, je suis fait comme tous les autres. Seulement voilà, c'est ce que tu voulais, très exactement au moment où je l'ai fait. Exact? » Rasky ferme les yeux. « C'est oui, n'est-ce pas? » Rasky ouvre les yeux, puis les ferme de nouveau. « Allons, c'est l'heure de la toilette. Et pas de piqûre puisque le docteur a dit d'arrêter les piqûres. » Carlos ferme la porte de la chambre. « Un peu de musique? Bon, pas de musique. » Silence. « Un peu de télévision? Bon, pas de télévision. » Silence. « J'aime tes exigences. Tu m'amuses. Je crois que tu es un peu fou mais j'aime les fous. J'aime Rasky. Je peux t'appeler Rasky, n'est-ce pas ? » Rasky n'a jamais fait de différence entre une vraie et une fausse tendresse, sans doute parce que la tendresse est fausse par essence même, une manière élégante de rejeter l'autre, de le placer assez loin de soi pour qu'il ne vous gêne pas. La tendresse, cette broderie de mots et de gestes qui vous isole au moment même où l'on feint de vous accepter. Quittez votre cercle, entrez dans le mien, ton monde, entre dans le mien. je vais te montrer ma cabane au fond du parc, mes parents n'y entrent jamais. Tu es le premier que j'accepte. Viens, je vais te montrer. L'enfance, ce boulet que nous traînons jusqu'au dernier moment. Carlos parle tout seul. Rasky ne l'écoute plus. Il s' imagine que ce buste contre lequel son visage s'écrase au moment où Carlos le soulève pour le poser dans le fauteuil, il s' imagine que ce buste s'ouvre comme un pic dolomitique ,et lui livre l'épée qui lui permettra de s'achever. Hara-kiri. Que fait Luc pendant ce temps-là? Jusqu'au dernier moment Rasky se sera partagé entre le collégien imperturbable et le bel ailleurs des ouvriers de braguettes qui s'offrent par gentillesse. « C'est bien ça, n'est-ce pas? »

Plus les villes sont grandes, plus les garçons se sentent chez eux. Voici le plus grand berceau que Luc ait jamais eu. On s'y perd. Berceau d'angles d'avenues et de rues, avec des coffres à jouets un peu partout et des coins d'ombre pour que bébé s'endorme les bras en croix ou bien les bras tendus. Papa est là, très grand, avec quelque chose de tendu devant lui. Tout recommence à zéro. Il pleut, la ville en quelques secondes devient humaine: elle se mire, elle fait le point de sa beauté. Le berceau est mouillé, Luc est content. Il existe.

Il refera le chemin de la ville du Bas, à pied, sous la pluie. Il arrivera trempé, moite, fiévreux. Il arrivera avant tous les autres, derrière les camions du soir. Il attendra, assis dans un coin sur un baril, les pieds posés sur un tas de planches. Il regardera la pluie troubler la surface des flaques. Il donnera des coups de poing dans la paume de ses mains, comme s'il avait manqué un rendez-vous, comme s'il était sûr de rater le prochain. Qu'a voulu dire Rasky lorsqu'il l'a quitté? « Va-t-en, Luc, il est tard, je ne veux plus te voir... » Doit-il revenir demain, après-demain? Ou bien, fidèle au schéma parallèle de leurs affections, doit-il continuer tout seul, les mains dans les poches, la conscience buissonnière, sans plus jamais se poser de questions, avec le vague souvenir d'un ami croisé en chemin, compagnon de voyage de près de quinze ans? La pluie redouble de force. Luc se terre sous un camion, genoux pliés, les mains croisées sous son menton. C'est samedi. Il compte et recompte les jours, pas de doute, c'est samedi, le soir de toutes les rencontres. Tout le monde sort. Crampe. Luc change de position. Un beau négro vient s'accroupir près de lui. Il se fourre un popper dans le nez, le tend à Luc qui observe l'engin à double embout. Il le met dans son nez comme dans une prise de courant, respire violemment. L'effet est immédiat: la ville devient une boule d'épingles qui tourne dans le ciel troublé des flaques. Et les gouttes de pluie font comme des taches de sang. Le sol, sous le camion, est dur, et sec : Luc s'allonge. Le type rampe près de lui, contre lui, ouvre son blouson, torse nu. Luc lui pince les pointes des seins, larges confettis roses sur la peau noire. « Plus fort. » Luc les mord. Le type grogne, et de la main gauche défait les vêtements de Luc, lui plante dans le nez l'embout à poppers. « Vas-y, sniffe fort. »

Le camion, enfance, ce piano géant sous lequel Luc se cache avec ses gourmandises, un bout de sucre de canne un morceau de pâte de coing, jeudi après-midi, il s'ennuie, il a fait tous ses devoirs, appris toutes ses leçons, il pleut, la visite du musée Carnavalet a été annulée, Maman demande à la gouvernante où est Luc. « Je ne sais pas, Madame. » Luc est caché sous le piano, dans le salon, sous le piano, ce cercueil de musique dont personne ne joue, désaccordé, abandonné, monument au milieu de cette pièce à vivre. Luc se cache avec son goûter. C'est un bon élève au lycée. Un enfant sage. Le jour de sa première communion, l'aumônier lui offrira un livre d'art, *la Chasse de sainte Ursule*, quinze reproductions en couleurs, et sur la page de garde il inscrira: « Pour Luc, qui saura, j'en suis sûr, rester toujours aussi sage que ces images. » Images de feu, images d'épingles, images de sang et de martyr, Luc déchirera la page de garde puis il cachera le beau livre pour que personne ne sache jamais ce qu'il refuse, ce qu'il veut. Images de villes qui flambent...

Le type gifle Luc. « Hey, man. » Il mord l'oreille de Luc et Luc l'empoigne par les cheveux, s'enroule autour de lui. Pantalons en accordéon masquant les chaussures, vêtements épars, ils plaquent leurs mains en éventail, face à face, et s'embrassent comme s'ils embrassaient leur image dans un miroir. Poppers again. Luc se relève, se cogne à l'armature en fer du piano des voyages. Il saigne. Le type lèche la plaie au front. Luc ne sait plus s'il a mal ou bien si son coeur lui est monté à la tête et joue au tambour. Il s'allonge et le type le prend comme une femme, de face, doucement, tout doucement. La descente du Mississippi en canoë. Attention, il ne faut pas remuer sinon le bateau va se retourner dans le fleuve de la pluie. Cette fois, Luc ferme les yeux, il n'appartient plus à aucun lieu. Il sent le garçon de face, plongeant. Et le, garçon pose une pilule jaune sur la langue de Luc. « Allons, avale, salive, avale. » Silence. « Allons, allons! » Le type se cambre. Du bout du doigt, il caresse la plaie au front, sous le piano qui vous cache et qui tue. Et qui blesse. « Si le camion démarrait, si le camion m'écrasait, je deviendrais une flaque. »

Caresses. Après. Le type allume une cigarette. Il fait une boule de son blouson et le pose sous la nuque de Luc qui ouvre les yeux. Autour d'eux, accroupis, les nouveaux arrivés contemplent. Immobiles. Effarés. Hébétés. Complices. muets. la grande soirée vient de commencer. Luc tâte les poches de son pantalon. Il a perdu les clés, le portefeuille. Il n'a même plus la force de sourire. Il s'allonge. le type lui lèche le nombril, puis autour du nombril en cercles de plus en plus grands. De

temps en temps, il mouille sa langue, puis il continue. cercles concentriques. Luc se sent emporté par le tourbillon. Hudson. Le port de New York est profond. Eaux noires. Négro.

L'essayage. Lucy se lève, cherche sa montre: minuit. Elle a faim, appelle Kenneth pour lui demander de commander un hamburger au snack de la 58<sup>e</sup> rue. « Il est en week-end. Madam, c'est Billy, que voulez-vous. » « Rien, rien, Je vous remercie. » Billy a un gros bouton sur le nez. Lucy ne veut pas qu'il vienne. « Je n'ai rien à voir avec lui. » Dans la cuisine, lumière vive, réfrigérateur vide. Il y a du lait. Elle boit du lait. Et ,des croûtons de pain grillé, elle les croque, les mâche jusqu'à ce que le goût devienne sucré dans sa bouche. Mais le goût ne vient jamais. Elle crache le pain dans la poubelle. Pain amer. Jour de malheur Pepper.

Lucy fait claquer les portes coulissantes du dressing. Du gris, rien que du gris, et tout au bout, dans une housse transparente, la robe verte, sa robe, le costume de ses débuts. Lucy fait le tour de l'appartement allume toutes les lumières, se penche sur toutes les lampes amoureuxment. Ce soir, elle va recevoir, musique, champagne. Bouteille oubliée dans le casier du fond du réfrigérateur, bac à glace et trois verres s'il vous plaît, mademoiselle Lucienne. Trois. Tout est prêt. Lucy enfille la robe, virevolte, pousse des petits cris tend les bras en l'air. Barnaby l'accueille dans l'entrée de l'appartement. Elle lui donne le bras. Il lui fait son fameux compliment concernant la robe verte. Elle est radieuse, elle a réussi. Dans un sofa, boudeur, Lammert attend son tour. « Il apprend ses leçons », murmure Barnaby. « Il est bien mignon », répond Lucy. « Parlez-moi de Carpentras, c'est ça, parlez-moi de Carpentras! »

Robe pudique à la frontière du genou, robe transparente à la limite de ce que l'on doit montrer pour séduire. Parfum du Kenya, odeur de bois et de selve tropicale, un petit tour dans le jardin. « N'ayez crainte: qu'ils disent ce qu'ils veulent, ce soir, c'est notre anniversaire. Voulez-vous que je vous dise les mots de circonstance, amour, toujours, c'est bien cela en français, amour, toujours, non, ne bougez pas, je veux vous voir, comme ça. Que d'affaires ai-je eu à traiter avec votre ambassade, ces derniers temps! Je rendais presque des visites d'amitié. Aux Français! » Lucy sert le champagne. Trinque. Accepte une danse, puis deux, des fox-trot langoureux. « Eh bien, Lammert, vous ne buvez pas? » « Je vous regarde, Madame, je vous regarde. »

On sonne à la porte. Billy: « Je vous apporte deux hamburgers. C'est ça que vous vouliez, Madam, n'est-ce pas? Il faut oser me le demander. » « Merci, Billy, merci. » « Madam est belle, ce soir. » « Merci, Billy, merci. » Lucy referme vite la porte, mais quand elle revient tous ses invités sont partis, la robe verte la serre un peu à la taille. Elle a grossi. Trois verres sur la table, un vide et deux pleins.

Lucy défait les petits paniers de papier, découvre les deux hamburgers, tièdes encore, les palpe du doigt puis elle saisit celui de gauche à deux mains et le croque. Viande sans goût, pain blanc, pain fade. Elle recrache la première bouchée. Sur la table basse, devant le grand sofa, il y a le puzzle inachevé « Adam et Ève », Adam d'un côté, Ève de l'autre. Sur la boîte ils sont photographiés tout habillés, mais le puzzle les découvre au fur et à mesure dans leur plus simple appareil. Bien entendu, Lucy a commencé le côté Adam. Et elle a commencé par le sexe. Déception, une petite chose de rien du tout, un petit engin de Queen Kong américain, mannequin, velu, tout velu de la tête aux pieds, elle a même confondu à plusieurs reprises une pièce de la cuisse et une pièce des cheveux. Petit à petit, depuis vingt jours, elle découvre le corps de l'homme, les commissures du ventre, les plis au-dessus du nombril, les douceurs d'épaules qui se perdent dans la nuit du fond, le sourire aux lèvres découpé en quatre pièces (la quatrième fut très difficile à trouver) et surtout les pieds, la manière dont ils se posent et se plantent, cet équilibre qu'ils donnent au corps tout entier. Ça, c'est un homme! Au début, le sentiment était gourmand. Il fallait d'emblée « voir comment il était fait ». Puis petit à petit, un autre sentiment la guidait. Chaque coin, recoin du corps avait une manière étrange de s'imbriquer, d'inspirer le reste. Elle s'entraînait à saisir la moindre nuance de peau, et sur chaque pièce, le mouvement secret d'un poil sa luisance, ses reflets, puis ensuite elle plaçait. Elle avait toujours cru qu'un puzzle vous faisait perdre du temps. Pure perte. Or, avec ce puzzle, elle remontait le temps. Elle recréait une image. L'image d'un homme. Mais le buste était inachevé. Les zones d'ombre étaient trop difficiles à détecter. Et il manquait au-dessus du téton gauche les pièces du coeur. Aussi Lucy entreprit-elle de classer à part toutes les pièces noires qui composaient le pourtour du puzzle, facilement reconnaissables à la rectitude d'un côté. Puis elle entreprit de mettre de côté toutes les pièces comportant une tache de chair, même minime, d'un côté ou de l'autre. Elle inspecta donc une à une chacune des pièces pour finalement classer celles dont les ombres de chair étaient masculines, adamesques, velues, et celles dont les ombres étaient douces, étangs de chair glacée, évéienne. Quand tout fut en ordre, le portrait d'Adam réclamait toujours les pièces du coeur. Elle analysa toutes

les pièces d'homme, fit des essayages, aucune ne s'imbriquait. Elle se frotta les yeux, recommença. Un disque tournait à vide. Agenouillée sur la robe verte, elle la friperait. Mais plus rien. ne peut la distraire: Adam sourit, demande qu'on l'aide. Les petits sexes vous réservent parfois de grandes surprises. Et inversement. Lucy sourit. Se. mord les lèvres. Ses pensées l'amuse. Elle joue. Mister Jack ne téléphonera pas ce soir; deux soirs de suite, c'est impossible. Alors, elle se donne au cadavre de l'image. Il manque les pièces, là, au centre, mais c'est pourtant facile! Il manque des pièces, je vous assure, monsieur le vendeur, je vous rapporte ce puzzle, il manque des pièces, cela fait vingt jours que je cherche... Puis Lucy se dit que c'est la loi: on a toujours l'impression qu'il manque une pièce, et puis en cherchant bien, on l'a trouvée, on se dit, c'était celle-là, pourtant, je l'avais essayée cent fois. Seulement voilà, je ne m'étais pas fiée à la découpe. Je n'avais pas bien regardé. Lucy se lève, fait le tour de la table, change de disque, caresse ses cheveux, lisse les pans de la robe verte, se penche de nouveau sur le puzzle. « Il faut que je trouve. » Elle cherche, elle essaie. Mais elle ne trouve pas les pièces du coeur.<sup>29</sup> Elle s'endort par terre près du sofa. Elle rêve qu'Adam mange les hamburgers, fait des petites boules avec les paniers de papier et joue avec les boules et danse et lui tend les bras. Il est muet. Il lui parle avec les mains. Il a un gros trou à la place du coeur. Alors, elle a peur, elle se cache sous la table et se pelotonne, ferme très fort les yeux. Et la nuit referme très fort la porte de ses sexes autour de Lucy. Lucy va faire un beau voyage, noir.

---

<sup>29</sup> On trouve aussi des pièces manquantes de puzzle dans *La Vie mode d'emploi* de Georges Perec, publié en 1978.

Négro s'est assis en tailleur. Luc est allongé devant lui, la tête posée entre les jambes du type, la nuque sur la braguette du type. Il pleut toujours. Le camion fait un drôle de ciel de lit qui commencerait à New York City et finirait dans les faubourgs de Mexico City: le plus grand camion du monde, le Lucus Sexus Circus et ses sexes flagelleurs, un spectacle chaque demi-heure. Le spectacle se joue nord-sud, position de gisant, la tête dans l'étau, pattes repliées de l'autre bête, le scurbius au blouson noir, au sexe noir, à la peau noire et luisante. Négro, babalou chocolat: peau de vanille et gros grains de peau, des lèvres comme des coussinets de chair fraîche, un corps drapé pour un enterrement. La cérémonie commence. A genoux, rampants, debout sur leurs jambes, le buste plié en deux, bras ballants, ou bien bras oeuvrants, voici les pantins, les autres, les voyeurs, les visiteurs du camion interminable, parapluie d'acier qui couvrirait la terre entière. Quelle était donc cette pilule jaune qui grandit, grandit dans la tête de Luc, explose en mille couleurs, défigure le monde, feu d'artifice? Luc est nu, qui donc lui a enlevé son pantalon, ses chaussettes, ses chaussures, qui donc lui suce les doigts de pieds, une bouche, puis deux, puis trois. Il a envie de se tortiller, de se cambrer, de se dégager de l'emprise des bouches au Bas du corps du Bas, mais la sensation est trop vive, la douceur ressemble trop à une trop violente douleur pour qu'il s'esquive, réagisse. Il fait le mort. Se dit qu'on ne lui fait rien. Les genoux de Négro serrent ses épaules, l'écrasent, il peut à peine respirer, beau désordre, il ne restera rien de lui, il le sait, et cela le comble. Bye-bye, les petites demoiselles de Paris, les touche-pipis des jardins des Tuileries, les gigolos du Pincio et les habitués des latrines de Tivoli. Les camions états-uniens sont les plus grands camions du monde. Ils mettent au monde des hommes comme des insectes, ils couvent le beau monde des nuits de samedi à dimanche. Ils pondent quand il pleut. Ils font ça sur un peu de terrain vague, quand la terre est sèche, à proximité des flaques: les larves auront de quoi boire. Les adorateurs sont là. Ils tremblent du poignet gauche. Ils vous crachent à la gueule et partout. Downtown.

« Oh! du calme. » Négro fait des signes de la main. On s'écarte, on fait place. Il remet les chaussettes de Luc, bien tendues sur les pieds de Luc, il agit lentement, avec précision, un brin de passion qui fait boule dans l'esprit de Luc et l'éblouit. « Ne bouge pas, Je m'occupe de toi. » Il remet le pantalon. « Foutez le camp, laissez-nous. » La voix est lointaine, veloutée, brune, rauque, elle racle et caresse en même temps. Luc veut se relever, une lumière le cloue au sol. « Police! » Pleins phares, frémissements, on s'esquive on fuit. Négro se plaque sur Luc. « Ne bouge pas. » La voiture de police reste face aux camions longtemps, très longtemps, le temps d'oublier tout des histoires et des guerres, des matins quand il fait beau sur le chemin du lycée quand on n'a pas envie d'y aller mais on y va quand même, et par la fenêtre de la classe on regarde le ciel qui joue à la mer avec ses îles de nuages, ses courants de vent et ses noyades invisibles. « Ne bouge pas. » La voiture de police fait demi-tour. Il n'y a plus personne sous le camion d'autre que Luc et Négro. « Aide-moi, ils vont revenir. » Luc enfiler sa chemise, la boutonne, se trompe de bouton, déboutonne et puis reboutonne. « Ça va? » « Ça va, dépêche-toi. » Négro noue les lacets des chaussures de Luc. « Quelle idée de porter des chaussures avec des lacets, ici! » Ils rampent, derrière les camions, les types commencent à revenir. « Je m'appelle Andrew, et toi? ». « Luc. » . « Luck. » « Non, Luc, sans K à la fin, je suis français. » Luc a l'impression que quelqu'un a répondu à sa place, un autre lui-même. « Viens. » La chemise de Luc se plaque par endroits au buste de Luc. Le pantalon de Luc se plaque par endroits aux jambes de Luc. « Tiens, dit Andrew, tes clés, heureusement que je suis là. » Luc hausse les épaules, prend les clés et les met dans la poche gauche de son blouson. « J'ai vu le type qui a volé ton portefeuille. Tu avais beaucoup d'argent? » Luc hausse les épaules. « Viens, on va boire, là. C'est un endroit comme ça. » Dans les toilettes du bar, Luc se met torse nu. Il essuie ses épaules, son ventre avec des serviettes en papier. Il crache dans le lavabo, s'inonde le visage, s'emplit la bouche d'eau et crache, recrache. Puis il remet la chemise pousse la porte d'un closet derrière lui, baisse pantalon et s'essuie les jambes; cette glu, ces crachotis de pluie et de larves, ces larmes de dessous les camions. La porte ne ferme pas à clé. On pousse. « Attendez. » « C'est Andrew, tout est O.K. ? » « O.K. » Impasse des chiottes, voie sans issue. Le mur est constellé d'adresses, de numéros de téléphone: il est question de discipline, d'amoureux de discipline, de cuir et de chaînes. Luc sourit. Premier sourire de la soirée.

On célèbre l'anniversaire du bar. Sur un podium un cercueil sur lequel on peut lire en grand ONE MORE YEAR FOLKS. Lumières clignotantes, décor de fête foraine, gerbes de fleurs et au plafond des poupées étranglées, pendues, portant chacune le nom d'une boîte rivale. Les barmen ont des tee-shirts de cuir sur lesquels on peut lire: « Madame Nixon est attendue d'une minute à l'autre. Soyez gentils avec elle. » Andrew tend un bock de bière à Luc. « Tu es fou. » « Qui est le plus fou des

deux? » Andrew pince l'oreille de Luc, lui caresse la nuque. « J'ai eu un peu peur, les types commençaient à faire n'importe quoi. » « Quoi, n'importe quoi? » « Ils ne se contrôlaient plus. Je me méfie des camions. Par contre, tu peux avoir confiance en moi. » Silence. « Tu as confiance en moi? »

« Mon père est noir, ma mère portoricaine, j'ai un nom irlandais, je suis de religion baptiste et je travaille pour un fleuriste juif. Et tu es le premier Français que je rencontre. » Andrew a dit cela sèchement. « Écoute », dit-il en pinçant le bras de Luc. Bruits de bottes ferrées, crissements de blousons de cuir, odeur de peau mal tannée, des bruits, des odeurs qui se bataillent, visages bafoués, bleuis, on attend, on se frappe du regard. Nuit brutale. « Je n'aime pas cette boîte, viens, allons chez moi. »

80<sup>e</sup> rue, du côté de l'Ouest. « C'est mon ghetto, avoue Andrew, je l'aime et je suis sûr que tu vas l'aimer. » Andrew parle du bout des lèvres, les mâchoires contractées. « Tu ne sais pas sourire? » « Ça me fatigue. » Un escalier délabré, pentu, presque pointu. « Passe devant. » « C'est à quel étage? » « Tout en haut, la dernière porte. »

On ne descend pas, on va. Et quand on crée, on ne fait que récupérer. Seul le prisme de l'individu et de son aujourd'hui pose un accent de nouveauté sur des événements que le temps va balayer, ensevelir. Écrire le roman de trois personnes qui n'ont pas pu écrire leur roman, ceux-là mêmes qui devaient sauver l'humanité et non pas la distraire, ceux-là mêmes qui devaient aiguïser la curiosité de l'humanité et non la flatter en visant bas, ou trop haut du côté des dieux de l'aéropostale qui sont morts, des dieux de la Voie Royale, qui sont morts, des dieux qui ne nourrissent plus les Terrestres, ces blasés. Nathanaël, allonge près de moi, contre moi, c'est ça, laisse-toi faire, accepte ces caresses que je te fais au grand jour : aujourd'hui, un sexe est un sexe, déshabillé de son tabou ni plus ni moins qu'un bout de chair qui pend, que l'on flatte et qui se tend. L'humanité ne se sauve plus, elle ne peut plus que se confronter, se voir telle qu'elle est quand elle a le courage de se voir telle qu'elle est. Quand certains ont la folie de tendre un miroir qui ne déforme pas, n'embellit pas, ne bronze pas, un miroir qui n'est qu'un miroir, froidement. On ne descend plus, on va droit devant soi. L'enfer est là, devant soi. Pour les solitaires, pas de diversion possible. Voie sans issue et puis bonsoir Madame la vie, le champagne du XX<sup>e</sup> siècle vous monte à la tête. Pilule Jaune et poppers, Un grand voyage au musée des costumes vrais. Les voyous au cœur pur tombent autour de vous comme des mouches. Ils n'ont même pas le temps de se dire qu'ils auraient voulu bien faire, mieux faire, sauver quelqu'un, au moins quelqu'un. Un peu de doigté s'il vous plaît. Expliquez-vous.

Rasky rêve. Il est dans une voiture d'enfant, assis sur son séant, bien calé dans des couches sèches: il n'a pas encore fait pipi, on ne lui a pas donné son biberon. Devant lui, une promenade au bord de la mer, une allée macadamisée bordée de graviers, des bancs vides, marée basse, un soleil diffus auréolé de brumes. Mais qui pousse la voiture d'enfant, qui? Rasky se retourne : la capote au-dessus de sa tête l'empêche de voir qui l'emmène. Il veut pleurer mais on le punirait : pas de biberon chocolaté, sucré. Hummmm la bonne odeur de biberon tiède! Alors, Rasky se tient bien droit, s'agrippant aux rebords de la voiture, toile cirée, Il attend. La voiture frôle les graviers, attention elle va verser. Rasky se raidit, non, non, une force dans son dos remet la voiture sur l'allée. Un vent se lève de la mer, âcre, tranchant. Rasky fait un peu la grimace Au bout de la promenade, l'allée de macadam devient pentue, descend vers la plage. Mais qui retient la voiture de Rasky, qui? L'allée devient rempart surplombant la mer, puis toboggan, droit, tendu, pointu à l'horizon, au moment où il rejoint la marée montante, les vagues grandes comme des maisons. L'odeur âcre vient de là bas. Qui retient Rasky, qui? Brusquement la force lâche la voiture, qui se met à dévaler la pente. Rasky ne crie pas: son cri se plante dans sa gorge. Il a perdu. On rit dans son dos. On court derrière lui, on le rattrape, il est sauvé. Puis de nouveau on le lâche, la voiture d'enfant prend de la vitesse, Rasky plante ses doigts de bébé dans la toile cirée du rebord de la nacelle. Il veut crier, mais de sa bouche ouverte ne sort aucun son, le vent lui enfonce une aiguille dans la gorge. On rit derrière Rasky, on court, on rit de plus belle, ouf, on le rattrape. Rasky entend des gouzy gouzy, la chanson des enfants adorables, et il n'aime pas cette chanson. On le berce dans la voiture, ou plutôt on le secoue, d'arrière en avant, d'arrière en avant, et puis on le lâche de nouveau. Encore. Mais cette fois, la pente l'emporte sur les rires. Personne ne rattrape la voiture, les rires deviennent cris, et bientôt le bruit de la mer couvre le bruit des cris, les vagues grandes comme des maisons ne font qu'une bouchée de la voiture d'enfant. Rasky entend des glouglou, des bulles sortent de sa bouche, des poissons le frôlent. Il se réveille. Il se croit dans un aquarium. Il est couvert de sueur, trempé, gluant. Son doigt glisse sur le bouton de la sonnette des urgences, tout près de sa main gauche. Porte ouverte, lumière. Un visage étranger, une infirmière aux lèvres violettes. « Désolée, monsieur, le docteur a dit de ne plus vous faire de piqûres. Je peux vous faire des compresses, si vous voulez. » « Où est Carlos? » « Il se repose monsieur à cette heure-ci, vous pensez, et puis c'est samedi soir... »

Lucy rêve de Lucienne. Maman prépare le dîner. Lucy est assise sur la chaise, sur le balcon. Elle tient les barreaux de la rambarde à deux mains et se balance sur les deux pieds arrière de la chaise. En avant, en arrière, en avant, en arrière: elle se frotte la tête au ciel, ce velours, elle récite ses leçons du lendemain, sa maman vient de lui faire des anglaises qui lui caressent le cou, en avant, en arrière, en avant, demain les petites juives de l'école communale seront jalouses de sa coiffure et lui tireront les cheveux. Faut-il toujours être dans le camp des plus nombreux? Non, c'est très bien comme ça. Lucienne se défend: c'est elle la première partout, la petite gloire de la Communale de Carpentras, en avant, en arrière. « Que fais-tu? » « Je joue à la balançoire. » « Fais attention de ne pas te cogner. » « Oui, maman. » En avant: les passants lèvent la tête. En arrière: le ciel s'empourpre, il rougit, la petite fille le regarde de face. En avant: la lumière de la vitrine de la boulangerie pain azyme vient de s'allumer. En arrière: le soleil vient de s'éteindre du côté des dentelles de Montmirail dents de requin,

peigne du Rhône. En avant, en arrière, en avant: je serai hôtesse de l'air, la tête me tournera comme maintenant. En arrière: oh puis non, c'est trop haut là-haut, alors, je ne ferai que voyager avec beaucoup de cartons à chapeaux. Et dans les cartons à chapeaux rien que des rubans pour me nouer les cheveux. Mes cheveux. c'est mon chapeau. « Lucienne? » « Oui, maman. » « Arrête! » « Non, maman, non. » La chaise grince un peu, les barreaux de la rambarde du balcon se glacent avec l'ombre qui glisse dans la rue. En avant: la nuit du bas, lumières électriques. En arrière: la nuit du haut et des étoiles au petit point, un quartier de lune qui ressemble à un empiècement dans le drap du ciel. En avant, en arrière, en avant, hop... la rambarde cède, Lucienne tombe dans le vide, elle veut crier au secours, mais le vide l'étrangle. Elle tombe, tombe, le balcon était si haut dans le ciel: voici Carpentras comme un point tout en bas. Lucienne tombe, les bras en croix : elle voudrait voler, elle ne peut pas. Des oiseaux essaient de la rattraper au vol, déchirent son tablier d'écolière, arrachent ses anglaises, oh, demain, je ne serai pas belle, voici la ville à pieds joints, les boulevards extérieurs, ma rue, ma maison, la boulangerie pain azyme et devant la plaque d'entrée des égouts. Maman crie en soulevant la plaque: Lucienne tombe dedans, virevolte, intérieur de colonne vertébrale, vertèbres illuminées de l'extérieur, elle remonte vers la nuque, le cerveau, il n'y a plus de cerveau, le crâne. Crac, le crâne craque comme une noisette entre deux coques de yachts. Lucy se réveille en sursaut. Se cogne au rebord de la table basse, près du sofa. La robe verte est toute fripée. Cinq heures du matin, la ville dort. Lucy regarde une dernière fois le puzzle et va se coucher. Elle titube un peu. La tête lui tourne. Elle est tombée de si haut !

Les murs ont la lèpre. De larges plaques de peinture jaunasse se sont détachées. « Je ne balaie même pas, ça me plaît comme ça, j'aime l'abandon », dit Andrew en jetant son blouson de cuir par terre<sup>30</sup>. Tee-shirt à manches courtes, bras d'ébène: Luc se souvient de ce livre de bandes dessinées qu'il avait lu et relu, enfant, *les Aventures de Chocolat*, le bon petit négrillon qui veut apprendre à lire, à écrire, qui devient le favori du Père missionnaire et finalement débarque à Paris où il a froid, très froid, mais une vieille dame très riche lui offre un pull-over et lui fait tailler des costumes dans les redingotes de son mari, mort à la guerre. Alors, Chocolat devient ingénieur, il apprend à construire des barrages, et il revient dans son pays. Son village est condamné par le premier barrage qu'il construit (tout seul ?), le missionnaire meurt dans ses bras et le bénit. A suivre. « Eh bien, bouge. » « Je voudrais prendre une douche. » « Si tu veux, mais il n'y a pas d'eau chaude. » Luc se déshabille. La pièce est vaste, haute de plafond, au-dessus de la cheminée un tableau représentant Louis XIV sur un cheval piaffant. Épinglées au tableau, des photos d'Andrew nu, de face, de dos, allongé, enchaîné, avec une casquette de marin sur la tête. « Allons, dépêche-toi. » Au sol, des chaussettes en boule, abandonnées, des slips sales, des chemises élimées. « Eh bien, oui, quoi, c'est mon désordre, j'aime ça. » Luc plie précautionneusement son blue-jean, puis la chemise, ses chaussettes. « qu'est-ce que tu fais là ? » Andrew arrache les vêtements des mains de Luc et les jette à terre. Chocolat se fâche. Il pince l'épaule de Luc. « A la douche, mon vieux, puisque c'est ce que tu veux ! »

Luc traverse la chambre. le lit est défait, meurtri, sale, très sale, tout taché. Deux grandes armoires comme des coffres-forts l'encadrent. pour ciel de lit, un miroir accroché au plafond. « La salle de bains est là. » Andrew donne des ordres, tend le bras, pousse Luc en avant. « Qu'est-ce que tu regardes ? Tu as peur ? » « Les insectes... » « Oh, il y en a partout, il faut s'habituer, mon vieux. La salle de bains leur appartient. » debout dans la baignoire, Luc tourne le robinet d'eau chaude, un gargouillis de tuyauteries vides se fait entendre, comme une fin de nausée. Andrew ferme le robinet. « je t'ai dit, il n'y a que de l'eau froide. » Et il tourne le robinet. un jet d'eau glacial inonde Luc. « Y a pas de savon : tu n'as qu'à te frotter. » L'eau est verte, puis jaune, une odeur de chlore envahit la salle de bains. les cheveux de Luc se plaquent sur son visage et l'aveuglent. l'eau froide tombe sur sa tête comme une grêle, résonne en lui. Il s'agenouille dans la baignoire : le jet puissant cette fois le plaque. Comme une pluie de cailloux. Luc a l'impression que l'immeuble entier vibre avec lui. Niagara. Chocolat prend sa revanche. Chocolat a appris la leçon. Luc voudrait griffer l'émail jauni de la baignoire, mais en cinq jours, depuis son arrivée à New York City, il s'est consciencieusement rongé les ongles. il serre les poings. Andrew arrête l'eau froide. « Eh bien, bouge, sors, il n'y a pas de serviettes, fais des mouvements. » Andrew l'empoigne, le met de bout. Luc murmure : « Qu'est-ce que c'était le truc jaune, tout à l'heure ? » « Rien, mon vieux, rien, de la rigolade. » « Dis-moi, murmure Luc en grelottant, dis. » « Du bonheur, mon vieux, du bonheur, et maintenant on va s'amuser. » « Non. » « Qu'est-ce que ça veut dire, non ? Allons, viens... » Luc, tout mouillé, s'allonge sur le lit. Andrew l'essuie avec les draps sales. Luc pense que la saleté revient avec la crasse des draps. il ferme les yeux. Il se laisse faire. Andrew murmure : « Je suis ton ami, tu entends, ton ami... » Et dans le miroir, au-dessus du lit, Luc voit Chocolat se pencher sur lui, lui mordre le nombril. Une frange des cheveux crépus caresse son ventre. Les mains noires saisissent ses cuisses. Andrew a gardé pantalon et tee-shirt. il respire profondément puis de plus en plus bruyamment. « C'est ce que tu voulais, n'est-ce pas ? c'est ce que tu cherchais ? Dis-le, que c'est ce que tu cherchais. Eh bien, regarde. » Andrew se lève, ouvre les portes des armoires qui encadrent le lit. deux rampes au néon s'allument dans chacune des armoires, voici un matériel, un désordre d'appareils, de fouets, d'engins en plastique, de corsets cloutés. « Qu'est-ce que tu veux ? Dis-moi ce que tu veux. » « Mais... » « Allons, tu sais très bien ce que tu veux. » Luc ferme les yeux. Andrew saute sur lui, le chevauche et saisit les joues de Luc entre le puce et l'index de ses mains. « Allons, parle, tu as le choix, ouvre les yeux, regarde. » Luc veut se relever. Andrew l'assomme d'une belle gifle qui claque. Luc tombe sur les genoux du missionnaire. Le missionnaire le bénit. Les portes de l'armoire grincent. Bruit de métal et bruit de cuir. Il y avait dans la salle de bains des cortèges d'insectes le long du mur, des insectes comme d'énormes fourmis avec de drôles de chapeaux de nuit et des pattes velues, huit, dix, douze pattes velues. Une ampoule électrique pendait au plafond. Attirés par la lumière, les insectes s'en approchaient, évitant les lèpres de la peinture, les écaillures, empruntant les itinéraires de plus grande adhérence, mais parfois ils tombaient et faisaient un vilain bruit sec sur le carrelage. En mettant le pied hors de la baignoire, Luc avait fait attention de ne pas les écraser, ils n'étaient peut-être pas

<sup>30</sup> *Le Souper des loups*, dans *Romans un roman*, offre également des scènes insupportables comme celles qui suivent ici.

morts. Puis il s'était dit « qu'il se trouvait dans le corps de Rasky », qu'il voudrait bien « s'en tirer avec Rasky, recommencer comme avant », mais le bras d'Andrew le poussait vers le lit. Cérémonial.

Un fouet, comme une laisse de chien. Andrew frappe les jambes, puis les cuisses, de plus en plus fort, puis le ventre et le buste, Luc se mord les lèvres, Il voudrait bien crier, mais la douleur est précise et lointaine à la fois, tellement insupportable qu'elle devient supportable. Qui frappe qui? Oui, cette douleur sauvera Rasky. Et les insectes de la salle de bains seront les premiers témoins de cette guérison: Le voyage à New York aura au moins servi à quelque chose, Rasky reviendra à Paris, il aura retrouvé sa peau, et son sourire, et ses bagages de chiffons, sa vie de rien du tout, dorée, et l'art des ruptures, des coups de téléphone en pleine nuit. « Viens, j'ai besoin de toi. ». Les yeux grands ouverts, Luc observe dans le miroir du ciel l'ombre noire qui s'acharne à le blesser. « Tu es blanc, ça se voit, regarde, ça se voit, moi quand on me frappe ça ne laisse pas de traces. Ahah! » Le rire de Chocolat qui revient chez lui, son village sera englouti. Par lui, à cause de lui, il en a appris des choses! Du fouet aux chaînes, au corset, Luc n'a plus vraiment conscience de rien. Il voit seulement au-dessus de lui le plus beau tableau de sa vie, un tableau qui n'en finirait pas de s'achever. Il n'a plus désormais de lui cette image précise et figée, immobile, qui faisait son confort et son malheur. Il ne s'appartient plus. Il sort d'un cocon de douleur.

Luc se dit alors qu'il est passé à côté de tout. De toutes les courtoisies, de tous les recueils, de toutes les vérités. Il n'y a pas pourtant de morale à sa vie, il n'y a qu'une ligne de mauvaise conduite. Il a marché à côté de tout. C'était donc ça, son corps, ce truc blanc, ces hanches trop marquées, ces épaules fines, anguleuses, et ce menton un peu mou, ce visage un peu veule, un corps de démission. Andrew bondit et le serre à la gorge. « A quoi penses-tu? » Luc étouffe, il va s'évanouir. Andrew lâche prise. Luc reprend son souffle. « A quoi pensais-tu? » Silence. « Réponds! » Andrew serre de nouveau de plus en plus fort. Luc a l'impression que ses yeux vont basculer, il verra son cerveau, il essaie de pousser un cri. Andrew lâche prise. Luc reprend son souffle. « Alors, réponds! » « Je... » « Parle. » « ... arrête un instant. » « J'arrête si tu réponds. ». Silence. Andrew jette à terre tous les draps qui encombrant le lit, les oreillers, les couvertures sur la surface lisse du matelas, il place Luc dans l'axe du lit, tire des sangles à hauteur des pieds, du sexe et du cou. « Voilà, comme ça, tu ne bougeras plus. » « Laisse-moi partir. » « Où? » « Chez moi. » « C'est où, chez toi? » « Chez Rasky. » « Qui est Rasky? » « Mon ami. » « Il attendra. » « Laisse-moi... » « .A quoi pensais-tu, à quoi? » « Je pensais à Tom, il va venir avec son coussin de cuir. Il me défendra. » « Comment veux-tu qu'il vienne ,? Personne ne sait où tu es. » « Tom et Bill vont venir, je le sais. » Andrew sourit. « Attends, on va fêter leur arrivée. ». Il se lève et dans l'armoire de gauche il choisit entre plusieurs couteaux. « On va jouer, ce n'est qu'un jeu, mais j'espère que tu vas avoir peur. » Il aiguisé un gros couteau de cuisine, se penche sur Luc, se courbe sur le ventre de Luc et caresse Luc avec le tranchant de la lame. « Ah ne bouge pas. ça te ferait bobo. » Andrew lâche le couteau, tire de sa poche l'embout à poppers et le plante dans les narines de Luc. « Allons, respire fort, allons, voilà, ça va te calmer, ça va te faire du bien, ça va... »

Rasky tourne la tête vers la baie opaque, quatrième mur tout en vitre sombre qui lui masque le vrai visage de la ville, vers l'ouest. si le lit glissait sur le sol luisant et défonçait le mur, ce rempart, Rasky s'envolerait ou bien la chute serait brutale, immédiate, verticale, il aurait à peine le temps de compter les étages, il ferait une flaque en bas, la mort lente par le dedans serait vengée, la fleur des gigolos de Vienne serait écrasée à tout jamais. Rasky sourit, ou bien il pense qu'il sourit : ses lèvres ne répondent plus à ses ordres. Il n'y a personne derrière le lit pour le pousser assez fort pour briser cette paroi qui lui ment sur le jour et sur la nuit, sur le gris ou sur le bleu du ciel, sur la vie qui continue sans lui. Le temps le distancie. Il se sent à la traîne, abandonné. Encore quelques pas, il n'aura plus la force d'aller. Alors, il décide de fixer du regard la baie, et surtout de ne pas bouger. les yeux nus, plus de cils, de sourcils, les yeux dénudés rivés sur la surface plane du mur opaque qui cache le vide, il guette une lueur, une ombre plus sombre, une zone d'ombre qui s'illuminerait avec l'aube. Il songe à cette phrase qu'il citait volontiers, mais diable de qui donc est-elle ? Il s'agissait de nature, d'apparence corrigée par des transparences, il radoterait donc dans ses élégances jusqu'au dernier moment, un petit signe, juste un tout petit signe. Quelque chose comme le jour d'un dernier jour, un dernier tour de valse, un tintement de glaçons dans l'air, un verre brisé dans la lumière, le cri d'un oiseau fou qui se plante dans votre tête comme un couteau, le sourire de Luc lorsqu'il se détache de vous, après l'amour, indifférent, distant, et pourtant égoïstement présent et doux. Un vrai petit Français sans histoire dont il n'aura jamais rien su, ou si peu ! A peine aura-t-il saisi les idéalismes fuyants du jeune homme, sa quête morbide de l'espoir (lequel, quand, comment), son sens aigu d'une justice: un enfant perdu. Un autre parasite. Quelqu'un qui passerait, comme lui, dans la vie, épaté comme un gosse par la moindre nuance de couleur, de lumière ou de sentiment; capable comme un gosse des pires bévues et des plus injustes méchancetés quand la vérité est en jeu. Mais quelle vérité? Le jour ne devrait pas tarder à se lever. Rasky sait, sent que Luc n'est pas rentré chez lui, 72<sup>e</sup> rue. Est-il reparti pour Paris ? Que fait-il? Où est-il ? Il y a toujours eu entre Rasky et Luc des rapports de chat à chat, tendus, ignorant les distances et les séparations. Luc appelle au secours. « Si le jour se lève, tu es sauvé », murmure Rasky. Et il attend que la nuit arrache les draps de son lit, déchire le rideau du mur opaque, surgisse, passe comme une ombre, se déploie et sauve Luc. « Sauvez mon valet de mort, sauvez-le. » Rasky a bougé. Il ne sait plus s'il parle ou bien s'il pense parler. Il ne s'entend plus. L'oreille gauche plongée dans l'oreiller, le visage tendu, il attend le signe du jour qui ne se lève pas. Une lueur suffirait.

Lucy a poussé le sofa sur la terrasse. Elle étouffait. Enroulée dans la couverture de fourrure, tremblante, elle attend que la nuit se dissipe, que l'ombre de Central Park se modèle et se baigne de couleurs tendres, celles du matin. Mister Jack fait peut-être le tour du Park pour elle. Barnaby et Lammert lui donnent un coup de main et le suivent avec une brouette pour ramasser les feuilles mortes. Bel alibi. Ils ont tous trois des uniformes de la Sanitary Police. Lucy veut les surprendre, les voir d'en haut et sauter à pieds joints, les rejoindre. Elle hausse les épaules, rejette son visage en arrière. Elle devine dans le noir du noir du ciel que les nuages ont fui: le toit de la ville, tout à l'heure, sera bleu, délavé. Mais le jour est loin encore. Une odeur de mouillé monte du Park, une odeur d'été qui meurt, d'automne qui prend ses droits, une odeur de danger.

Rasky appelle l'infirmière de garde, lui demande de le caler sur le côté gauche, face à la baie. « Mais c'est mauvais pour votre coeur! » « Faites ce que je vous demande, je vous en prie. » « Pardon? » L'infirmière se penche vers Rasky, tout près de son oreille. « Je vous en prie. » Mots mous, bruit de gorge, Rasky peut à peine remuer les lèvres. Il bave. L'infirmière essuie et le retourne légèrement, cale des oreillers dans son dos. Le bras gauche de Rasky est écrasé par la masse de son corps. « Vous sentez-vous mieux ainsi? » Rasky n'ose pas dire qu'il ne pourra pas rester dans cette position: il veut voir la baie, saisir le jour. Bouche bée, il attend.

Un pigeon vient se poser sur le rebord de la terrasse, puis deux, puis trois. Lucy n'ose pas bouger de peur de les effrayer. Ils vont l'un vers l'autre, se croisent, s'évitent, roucoulent, s'effraient, s'envolent puis reviennent. La lumière du salon doit les attirer. Barnaby n'aimait pas les pigeons : mauvais signe. Barnaby aimait plutôt citer ses auteurs. Stendhal : « Moi seul, je sais ce que j'aurais pu faire... Pour les autres, je ne suis tout au plus qu'un peut-être. » L'esprit de Lucy est incrusté de formules magiques, « mes formules tragiques, avouait Barnaby, celles dont on se souvient quand il fait nuit, quand on n'a rien d'autre à faire qu'à regarder la nuit. Et puis, le jour se lève, toutes ces pensées s'évanouissent ». Renan: « on écrit de telles choses pour transmettre aux autres la théorie de l'univers qu'on porte en soi. » Lettres mortes, phrases mortes, cimetière de Barnaby, tous ces bijoux en toc dont Lucy est la

gardienne. Wilde: « c'est curieux comme la vanité soutient l'homme qui réussit et comme elle abat celui qui échoue, » Lucy sourit. Elle se lève brusquement, effraie les pigeons, leur crie de ne pas revenir.

Rasky a l'impression que son bras compressé va éclater par les doigts. Il entend sourdre son coeur. Les battements lentement se précipitent. C'est à qui du jour ou du coeur arrivera le premier au but. « Luc, réponds-moi, où es-tu, je ne t'ai pas dit de partir hier, je t'ai simplement dit que... » Puis Rasky décide de se calmer. Le jour va gagner la partie. Mais le mur opaque ne fait que refléter la chambre et le lit, cette autre voiture d'enfant que plus personne ne veut pousser.

Tapie dans le sofa enroulée dans la couverture de fourrure, Lucy gette le jour. Elle a éteint les lumières du salon. Les pigeons ne reviendront pas et avec eux le cimetière des pensées de Barnaby, Cette nuit sans Mister Jack est interminable. Lucy s'est endormie.

Le coeur de Rasky ne bat plus.

« Réveille-toi, que je te tape. » Votre quatrième papier, nous avons attendu votre quatrième papier. Et vous croyez que c'est maintenant, au dernier moment, que vous allez nous pondre quelque chose de génial. Et puis non, surtout pas génial, je vous le flanquerais à la gueule. Le génial ne se vend pas. Nous recevions encore des lettres de lecteurs. Vous me dire qu'au courrier des lecteurs on ne publie que ce qu'on veut, surtout les lettres de louanges quand elles sont bien troussées, et les lettres de critiques quand elles sont ridicules. Allons, ce quatrième papier. Vous avez une demi-heure...

« Allons, bébé, debout, on a encore des tas de choses à faire. » Sur un coin de table, dans le bureau du rédacteur en chef, Luc gribouille sur des feuilles blanches, il fait de grands mouvements avec son stylo, tord la plume, la gratte, l'essuie avec un bout de buvard, la lèche du bout de la langue. Il secoue le stylo, essaie d'écrire, rien ne vient. Plus d'encre? Mais le stylo est plein! Alors il fait des pâtés d'encre sur le papier, trempe le bout de la plume, mais hors du pâté l'encre ne teinte plus. Il essaie de graver à blanc des mots dans le papier, mais les feuilles une à une se déchirent. Dépêchez-vous. Plus que vingt minutes. Vous devriez réfléchir d'abord. Luc saisit un crayon, c'est un bout de bois sans mine. Il prend alors un coupe-papier, se fait une entaille à l'index de la main gauche, presse deux gouttes de sang, trempe la plume du stylo: ça y est, ça écrit, ça marque, il étale la tache, essaie de former un mot, mais le mot ne se forme pas...

« Debout, beauté, debout. » Andrew défait les sangles, soulève Luc. Le rédacteur en chef entre dans le bureau. Ah vous êtes là, vous auriez pu nous prévenir de votre retour. Le papier? Il est temps. Luc tend le feuillet avec une tache de sang. C'est tout? Oui, monsieur, c'est tout. C'est ça, New York, pour vous. Vous nous aviez promis un papier sur les élections présidentielles. C'est ça? Oui, monsieur. Depuis quand m'appelez-vous monsieur? Oui, monsieur... Allons, arrêtez de blaguer, donnez-moi votre papier, vous le cachez. Non. Luc, qu'est-ce qui vous prend? Le rédacteur en chef saisit Luc à deux mains, devant lui, le tarabuste, lui pince les joues, lui tire les cheveux. Allons donnez-moi ce papier! Quel jeu jouez-vous, nous n'avons pas de temps à perdre. Rasky est mort? Pardon? Rasky est mort, là, il vient de mourir, je le sais, je le sens. Qui est Rasky? Un ami, mon ami. Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là? C'est mon histoire. Moi aussi, j'ai des histoires dans ma vie, mon vieux, mais je n'en parle pas. C'est entre moi et moi. Il gifle Luc. Réveillez-vous, bon Dieu, qu'est-ce qui vous est arrivé? Le piège? Pardon? Je suis pris au piège...

Andrew pousse Luc dans le salon, le jette à terre, chaussettes en boule, slips sales. Luc a la tête pleine de couleurs qui éclatent, de météores qui explosent, de prairies trop grasses et trop vertes, baignées de rosée, de ciels qui se déchirent: par le hublot d'un avion, il tend le bras, arrache le drap bleu et les nuages avec. Le rédacteur en chef vient et revient vers lui en tendant la page avec la tache de sang. Mais qu'est-ce que je vais faire de ça, hein, qu'est-ce que je vais faire de cette tache? Vous êtes foutu, Luc, foutu. Et Luc se demande comment il a pu devenir l'ami de cette taupe-là. Il tend les bras vers son patron. Il tend les bras vers Andrew. Andrew tire les cheveux de Luc en arrière. « Tiens, avale. » Deux pilules, un verre d'eau. « Allons, avale. » Luc déglutit. « Encore. » L'eau sort de sa bouche par filet, et fait des bulles aux commissures des lèvres. « Bien, ça, c'est bien. Il saisit Luc par la peau de la nuque, le force, à se lever et le fait rentrer dans la chambre. « Cette fois, on va s'amuser, tu veux t'amuser, n'est-ce pas? » Luc sent une boule de feu grandir dans son ventre. Trop de lumières l'éblouissent: il s'envole dans l'espace infiniment grand des paumes de mains noires d'Andrew. Les pages du recueil des aventures de Chocolat tournent follement et font un vent furieux. Ébloui, Luc ne voit plus rien, ne sent plus rien. Une dernière fois, il essaie d'expliquer au patron que ce n'est pas de sa faute. Il appelle Rasky au secours, mais sur le trottoir, à la sortie du lycée, il n'y a plus personne pour l'attendre. Luc sombre.

Alors seulement, Andrew se dénude. Luc ne le voit plus. Totem d'ébène ruisselant de sueur, il masse son poing gauche, son avant-bras gauche tout entiers. Il utilise pour cela un tube de glu. Le rituel dure de longues minutes. L'avant-bras devient un autre membre qui lentement, très lentement, par torsions comme un trépan, se fraie un chemin dans Luc, plonge et prend. Luc gît sur le lit, sur le ventre, le visage droit encastré dans un oreiller. Quand l'avant-bras d'Andrew a trouvé sa place, son confort extrême, Andrew sans lâcher prise rampe sur le corps de Luc et de sa main droite plaque de toutes ses forces le visage de l'enfant blanc dans l'oreiller blanc. Il reste ainsi de longues minutes, retenant sa respiration, guettant la mort de l'autre. La mort, elle, entre en jeu sans s'annoncer. Elle était cachée dans l'oreiller. Le texte d'une vie: une asphyxie.

Le pied gauche de Lucy s'est découvert: il est glacé. Le jour se lève. Patinoire du ciel. L'hiver en l'espace d'une nuit a pris la place de l'automne. Il n'y aura pas cette année d'Indian Summer. Le sofa est devenu iceberg. Lucy arrache la couverture de fourrure comme l'on peut arracher le pansement d'une plaie. Elle se lève, clopine sur son pied glacé. La lumière est précise, impitoyable, pas un détail des feuillages et des allées du Park ne lui échappe. Des camions disposent le long de la cinquième avenue les barrières des grands défilés. Demain lundi, c'est le Columbus Day. Les écoles défilent avec leurs drapeaux, leurs orphéons et leurs majorettes, au pas, pendant des heures et des heures.

Dans l'appartement, Lucy classe tout, range tout. Elle jette les papiers griffonnés, les cadavres des cahiers, les lettres de ses amies de Londres qui s'étonnent d'une aussi longue absence, les relevés de banque, toute la papperasse des dames glorieuses qui n'en finissent pas d'en finir et qui se trouvent chaque jour plus belles, chaque jour plus jeunes. Le temps à l'envers. Puis Lucy remet en place le sofa, grand jour, grand soleil froid sur New York City. Une sorte de froid muet, placide, qui vous poignarde. Vite, referme la porte vitrée! La terrasse est déserte. Et le salon est bien rangé, débarrassé des papiers, des hamburgers, débarrassé du puzzle que Lucy vient de jeter tout entier dans le vide-ordures: bruit de la pluie des pièces dans le conduit vertical. Même les disques sont classés, chacun dans sa pochette, bien à l'équerre, et les cendriers vidés, nettoyés, astiqués, disposés sur la table basse, ce repaire, devant le sofa qui se remet lentement d'une nuit en plein air. Il ne reste plus à Lucy qu'à ranger le dressing, inspecter les robes, les tailleurs, les manteaux, caresser les fourrures dans les housses de plastique, vérifier si les bijoux sont bien tous dans la boîte à bijoux, les boucles d'oreilles avec les boucles d'oreilles, les bracelets avec les bracelets, les boutons de manchettes de Barnaby dans le casier de gauche, les boutons de manchettes de Lammert dans le boîtier de droite. C'était le rôle et le privilège de Lucy: placer elle-même les boutons de manchettes au dernier moment avant de sortir, les choisir. Elle passait ainsi les menottes à ses hommes. Sourire: Lucy referme le coffret à bijoux. Elle va prendre un bain. Il faut qu'elle soit belle, qu'elle soit prête. Dimanche, jour de mort, jour creux, le froid tuera bien quelqu'un, quelqu'un pour elle toute seule, et Lucy se doit d'être toujours fin prête. Belle et divine. Faire de son mieux. Sourire: Lucy s'enferme dans la salle de bains. Bruit du loquet. De qui a-t-elle donc peur?

Bain de mousse, Hawaii Hubble Bath, quinze minutes de vacances et de rêves, la mer tout entière dans votre baignoire. Antibes. Lammert disparaît au large. « Vous allez trop loin. » « Ne craignez rien, je suis là. » . Ahah ! les phrases banales deviennent parfois grinçantes quand on ne les oublie pas. Lucy prend un bain avec Barnaby et Lammert, ses enfants.

Lucy n'écrira plus. Elle a jeté tous les cahiers, elle a caché les porte-plume et la boîte de plumes sergent-major au fond d'un tiroir. Elle se sent invitée, provoquée, fin prête, ce qu'elle avait toujours rêvé d'être: une petite poupée parfaite n'ayant plus rien à se reprocher. Un seul rêve la guide: rejoindre ses bébés, le plus proprement du monde, le plus simplement du monde. Alors, elle nettoie le téléphone avec un bout de chiffon et un peu d'alcool. Elle brique l'écouteur, se dépêche dans sa tâche: la ligne est occupée pendant ce temps-là, et exceptionnellement Mister Jack pourrait appeler en plein jour. Après le téléphone, elle nettoie la photo de Barnaby (première bise) et la photo de Lammert (seconde bise), puis elle s'habille. Bas noirs, tailleur gris, écharpe noire; la tenue. Devant le miroir de sa coiffeuse, elle fait une grimace, sourit, se retrouve, refait une grimace, sourit, se retrouve de nouveau, se tire la langue, éclate de rire. Elle brosse ses cheveux. Pose sur ses lèvres un trait de rouge, d'un coup de crayon souligne son regard. Alors, comme une belle jument bien saine elle s'inspecte les dents. Ses vraies dents. Elle n'a pas une bouche de porcelaine, elle. Tout cela bien entendu se passe entre elle et elle. Elle fait alors l'inventaire du sac: dans la poche secrète, elle compte les billets de cent dollars. Une banque pour Mister Jack. Elle décroche le téléphone. « Kenneth ? » « Yes, Madam. » « Vous avez bien dormi ? » « Yes, Madam. » « J'ai faim, Kenneth. » « Oh, Madam, vous devriez sortir, il fait si beau ! » « Non, Kenneth, j'attends un coup de téléphone, pourriez-vous me commander... »

« Bonjour » Carlos pousse grand la porte. « Comment va notre malade désormais imaginaire? » Au moment où il dit cela, au moment même où il dit « désormais », où il se demande pourquoi diable il dit « désormais », Carlos comprend que tout est perdu. C'est la fin du petit jeu, des couche-bébé, des je-te-masse-le-visage, tu-me-diras-la-vérité. Avec beaucoup de délicatesse il remet le corps de Rasky sur le dos. Le bras gauche reste tendu, pétrifié, collé au corps. Les yeux sont révoltés, blancs, yeux de porcelaine. Carlos a l'habitude de la mort. La clinique où il fait carrière n'est qu'une antichambre, une salle des derniers cent pas. Ironie. Mais cette fois, la mort de Rasky le surprend. Il a posé sur la table de chevet la boîte de loukoums qu'il est allé acheter spécialement pour « son » malade, la veille au soir, sachant que Rasky en raffolait et que peut-être, petit à petit, il retrouverait par la gourmandise la force de mâcher, de s'alimenter. On pousse la porte, on entre dans la chambre d'un ami: la mort est passée pendant la nuit, sans rien dire. Le Blue Arrow s'est arrêté. On sera en retard à Southampton. Voilà une occasion inespérée pour parler à son voisin, plaisanter et sous prétexte d'allumer une cigarette, frôler sa main, frémir un peu, se souvenir d'un camarade du collège lorsqu'il insistait pour venir prendre sa douche avec vous. Vous? Carlos vient de passer à côté d'une belle histoire. Un client de moins. Ce soir, la chambre sera occupée par quelqu'un d'autre qui explorera cette blancheur, cette rigueur, cette propreté et l'opacité de la baie vitrée, le boîtier de la mort quand on entend plus rien, quand on ne voit plus rien d'humain, pas même le visage des visiteurs qui vous savent condamnés. Carlos s'est assis sur le rebord du lit. Il fera donc toute sa vie ce métier de croque-vivant Il ne connaîtra toute sa vie que des destins qui vous frôlent et vous harponnent la conscience les premiers temps, les premiers temps seulement. Après, on a l'habitude. Mais cette fois, Rasky a brisé l'habitude. Le moribond n'avait même pas l'air étonné ou ravi quand Carlos lui avait montré son sexe, s'était penché vers lui pour que du bout du doigt Hasky explore les forêts du Bas. Et Carlos avait fait cela pour se provoquer, voir ce qui pouvait le lier au bonhomme en question. Quel est le numéro de la chambre, déjà ? Et l'étage, que je prévienne le docteur ? Non, attends encore un peu. Cette imbécile d'infirmière est responsable. Elle seule a pu le mettre dans cette position. Mais il a dû la supplier. Carlos essaie de déraider le bras gauche de Rasky, mais les peaux du bras et de la hanche ne font plus qu'un avec la toile du pyjama. On dirait presque que Rasky se raidit, ne veut pas de ce geste. Il veut rester tel qu'il était en attendant le jour. C'était donc ça. Carlos s'approche de la baie vitrée, pose ses deux mains à plat sur la surface aveugle, se penche, tête basse. Il faudra prévenir le petit ami français, à moins qu'il ne soit déjà reparti. On trouvera bien quelqu'un à l'appartement, quelques amis new-yorkais dévoués. Ou bien cette domestique, Odette, dont Rasky mentionnait le nom en citant Proust<sup>31</sup>. Allons. Carlos se retourne. La semaine prochaine, il aura peut-être oublié ce mort-là. Il se provoque encore, se demande ce qui a pu le lier ainsi en l'espace de trois jours, l'espoir d'une guérison, la vision d'une fuite à deux, gigolo du vieux monsieur? Mais non. Les yeux, c'est ça, les yeux, cette manière de regarder et d'affirmer qu'on ne veut pas partir, qu'on ne veut rien laisser en chemin, ni personne, qu'on veut acheter la terre entière et la calmer de toutes ses fièvres. Et se récompenser au lavoir des enfants, à la fontaine des adolescents. Toute peine mérite récompense. Le vieil homme n'était qu'un enfant gâté. Et Carlos avait fait plusieurs magasins avant de trouver des loukoums d'Istanbul, de vrais loukoums, pas des pâtes à mâcher, des loukoums qui fondent dans la bouche et laissent un goût douxereux. Pistache. Le goût gentil de la décadence quand elle est fidèle et sincère, quand elle fait des grimaces aux grandes idées; aux pensées évolutionnaires, au faux avant-gardisme. Les naïvetés de Rasky ne ressemblaient à aucunes autres naïvetés, Rasky ne ressemblait à personne. Et son regard en ce sens était unique. Attachant. Et Carlos s'était de plein gré pris au piège que lui tendait le monsieur qui ne voulait plus des infirmières. « La mort est un travesti, avait-il dit le premier jour à Carlos. Cela peut vous paraître fou, mais je ne veux pas de toutes ces infirmières, de toutes ces femmes peinturlurées ici. Froides. Rigides. J'ai l'impression parfois qu'elles ferment la porte, qu'elles ferment mon cercueil. Clac, vous entendez, clac. Vous m'entendez, vous comprenez ce que je dis. » Maintenant, Rasky prend une place immense sur le lit, il grandit, ses bras se déploient dans les couloirs de la clinique, ses jambes glissent le long des cages d'ascenseur, bouchent l'hôpital. Carlos se frotte les yeux. Il voudrait essuyer une larme. Même pas. Il compose un numéro à trois chiffres sur le cadran blanc du téléphone blanc. « Docteur, pouvez-vous venir tout de suite, chambre... je ne suis plus sûr du numéro. » Carlos pose l'écouteur sur la table de nuit, se dirige vers la porte, se cogne à la chaise. Cette fois, il pleure. Il a la chair de poule. A son âge.

<sup>31</sup> Il s'agit bien entendu d'Odette de Crécy, héroïne d'*Un amour de Swann*, tiré de *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust.

Andrew s'est assis dans le salon, face au portrait de Louis XIV, face à ses portraits, mosaïque de photos épinglées aux flancs du cheval du Roi-Soleil. Il est content. Tout s'est bien passé. Voici enfin venu pour lui le moment de jouir de cette nuit. Le soleil s'est levé, entre par les fenêtres, inonde le sol, éveille la douceur des slips abandonnés, rend insupportable l'atmosphère étouffante de la pièce. Andrew, nu, allongé, les mains croisées sur son sexe, observe Luc, le corps de Luc, par la porte entrouverte de la chambre, les jeux de lumière, les images mille fois répétées par les miroirs plaqués à l'intérieur des portes des armoires, se renvoyant comme une balle de glace l'image du corps flagellé, couvert de blessures, et par endroits sanglant. « Ça, c'est un beau coup. » Andrew rit au fond de sa gorge. Il se revoit enfant, tapant du pied à longueur de journée dans les poubelles vides de sa rue, à Brooklyn: il voulait voir quel bruit ça faisait, le creux, le creux sale, et pour chaque poubelle il captait un son différent, une histoire différente. Et puis un jour il s'était dit que la ville n'était qu'une grande poubelle et qu'il pourrait taper dedans pour voir, comme ça, pour s'amuser, quel son ça ferait. Et chaque jour, la ville faisait un bruit nouveau. Et parfois, dans les poubelles, il découvrait des merveilles anonymes, des victimes. Oh, il ne les attirait pas: elles venaient à lui. Aveugles au bien aveuglées, bras et mains liés par on ne sait quelle exigence, par on ne sait quel espoir de curiosité. Un petit mec. Ça, c'était un petit mec. Luck, il s'appelait Luck. La pluie faisait un vilain bruit insistant sur le toit du camion, et pour un peu les autres lui auraient volé Luck, à lui, lui Andrew, aide-fleuriste le jour, spécialiste en fleurs coupées la nuit. Ce corps blanc, son bonbon! La fleur qu'Andrew saisit ce matin à deux mains n'est pas coupée. Il la caresse. Il la flatte et quand le soleil commencera à flatter le canapé sur lequel il s'est allongé, Andrew jouira. Tac. Un beau dimanche matin. Vas-y, ma belle, tu es belle ma belle. A toi de jouer maintenant. Montre-moi ce que tu sais faire. Brava, bravo! Tu le vois, le petit là-bas, regarde, regarde bien, tu en avais envie, n'est-ce pas? Ça t'énerve? Tant mieux, énerve-toi. Fais le beau, c'est ça. Brava, bravo! Tac, Andrew jouit, le soleil vient de lécher le canapé, Andrew se lève, passe dans la chambre, tire l'oreiller qui se trouve sous le visage de Luc et s'essuie le ventre avec. Puis il s'allonge près de Luc, attrape le téléphone qui se trouve de l'autre côté du lit, compose un numéro à sept chiffres. Sonnerie. Il est sûrement là, c'est dimanche matin: Sonnerie. « ... Jack? c'est Andrew, j'ai quelqu'un pour vous. » Silence. « Oui, chez moi. » Silence. « Oui, tout de suite. »

« Pour tout avouer, votre patron est mort un peu plus vite que nous ne pensions. Il nous avait signé un chèque d'un montant assez important en prévoyance de soins qui allaient durer selon lui un ou deux mois. Il croyait qu'il allait guérir. Mais il était perdu. Complètement perdu. Vous le saviez, n'est-ce pas ? » Odette serre les mains sur la fermeture de son sac en croco, un cadeau de Noël de Rasky. « Mais c'est trop beau, monsieur Rasky, c'est trop, je ne pourrai jamais le porter. » « Eh bien, vous ne le saviez pas ? » Odette fait signe que non. « Votre patron a-t-il encore des parents ? » « Ils sont morts il y a longtemps. Vingt ans, je crois. » « Des frères, des sœurs ? » « Il était fils unique. » « Des cousins ? » « Il ne m'en a jamais parlé. » « Et ce jeune homme qui venait le voir ces jours-ci ? » « C'est l'ami de monsieur. Je suis passée à l'appartement tout à l'heure. Il n'y était pas. Il est peut-être parti en week-end, ses bagages sont toujours là. » « Quel est le domicile exact de votre patron ? » « Il habitait Londres, Paris et ici. Je crois qu'il avait un passeport portugais. Mais il n'a plus de famille là-bas. » « Vous a-t-il jamais parlé de dispositions testamentaires ? » « Monsieur disait toujours, je ne fais pas de testament, et je serais tellement heureux de voir ce qui se passera après ma mort. Je croyais qu'il plaisantait. Monsieur aimait beaucoup se moquer de moi. » « Votre patron avait-il un avocat ? » « Je ne sais pas, mais vous pourriez demander à Marie et Christian. A Londres. Ce sont eux qui travaillent à Londres. Mais c'est dimanche. Et ils prennent leur dimanche. » « Votre patron voyait-il des amis à New York ? » « Ces derniers temps, il ne voyait plus personne. Je lui préparais son petit déjeuner. Il prenait des toasts sans confiture. Pendant la journée, il mangeait un fruit ou deux. Le soir, il sortait, il allait se promener. Monsieur était très discret. Il était obligé d'emprunter l'escalier, il avait peur de l'ascenseur. Il était devenu tellement lent que la porte de l'ascenseur se refermait avant même qu'il puisse y entrer, et il n'avait pas la force de la retenir. » « Alors, c'est à vous de prendre des décisions. Vous voulez le voir ? » « Le voir ? »

Brusquement le docteur a des égards pour Odette, il tend le bras, lui ouvre les portes, lui montre le chemin, lui adresse des sourires polis. Odette n'aime pas son rôle. « Il faut, murmure-t-elle, prévenir une entreprise spécialisée. Il faut incinérer monsieur. Monsieur n'avait pas de religion. » « Soit. Nous sommes équipés ici, seulement il faudra que vous signiez des papiers. » « Signer ? » Silence. « On pourrait peut-être tout de même appeler l'appartement pour savoir si monsieur Luc est rentré. » « Nous le ferons. » « Sinon, on pourrait essayer d'appeler Londres, Marie et Christian ne sont peut-être pas partis en week-end. » « Nous le ferons. » « Vous savez, c'est la première fois que je me trouve dans cette situation. » « Je n'en doute pas. »

Une salle blanche, des bancs vides et sur un lit roulant, recouvert d'un drap, le corps de Rasky. « Vous savez, docteur, je ne veux pas le voir. » « Alors, votre décision ? » Odette a les mains glacées. Elle pense que la fermeture de métal du sac lui glace les mains, ou bien le luxe du sac. Elle se tient toute droite, le sac à bout de bras pend plus bas que le bas de son manteau. C'est un trop grand sac. Et dedans, il n'y a que la clé de son appartement, des jetons pour prendre le métro, et cette odeur de neuf, de cuir neuf qu'Odette trouve ridicule. Aussi Odette se sent-elle ridicule. Une secrétaire entre avec un dossier sous le bras. On invite Odette à s'asseoir près du lit roulant. Odette ne s'asseyait jamais devant Monsieur. Jamais. Elle est donc assise sur le rebord de la chaise. Elle ne quitte pas des yeux le lit, le drap, cette forme ronde, difforme, cet accident vers le bas, comme une main qui se tendrait vers elle. « Tenez, vous signez là. » Derrière elle, des voix, des murmures. « Allez chercher des témoins. » « Qui ? » « N'importe qui mais faites vite, Madame ne veut pas attendre. » Voilà qu'on l'appelle Madame. Qu'on lui tend un stylo. Elle s'applique à signer clairement son nom, Odette Blackwell, Odette Blackwell, Odette Blackwell, et plus elle signe, plus on lui donne des feuilles à signer. Le dossier était donc prêt depuis longtemps, le dossier était peut-être prêt dès l'entrée de Monsieur Rasky. A chaque signature, la secrétaire murmure : « Merci, Madame. » Pourquoi merci ? Quand tous les papiers sont signés, deux témoins arrivent, deux infirmières aux lèvres violettes avec des petits chapeaux sur la tête, des petits bonnets blancs comme des bateaux en papier. Un infirmier pousse le lit roulant dans un couloir. Cortège. On entre dans un ascenseur très large et très bruyant. On descend. Dans les sous-sols, première salle à droite. On retire le drap, qui recouvre Rasky. Odette ferme les yeux. « Madame, s'il vous plaît, il faut que vous regardiez, nous sommes désolés. » On pose le corps de Rasky sur une crémaillère. On appuie sur un bouton. La crémaillère emporte le corps de Rasky dans un four qui se referme. Odette lâche son sac. La secrétaire le ramasse et le garde. Les infirmières se tiennent sur la gauche d'Odette, impassibles. Un silence étrange s'installe. Odette pense qu'elle n'avait peut-être pas le droit de signer. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Odette regrette. Croise les mains. Elle ne sent plus ses doigts, croit qu'elle va chavirer. Reprend assise sur ses deux pieds. « Ce n'est rien, dit le docteur, nous savons que c'est pénible, mais il n'y en a plus que pour quelques

minutes. » Il y a quelque chose de banal dans la voix du docteur qui déplaît à Odette. Les minutes passent. La secrétaire parle au docteur, une infirmière toussote, la vibration électrique du four stoppe. Odette regarde la porte s'ouvrir de nouveau, la crémaillère revient. L'infirmier qui avait poussé le lit balaie maintenant la crémaillère, met les cendres dans une boîte en plastique, cubique, blanche. Il donne la boîte au docteur qui la tend à Odette. La secrétaire ouvre le sac d'Odette: la boîte entre tout juste dedans. Il faut de nouveau signer des papiers, les infirmières d'abord, puis le docteur, puis la secrétaire, puis Odette. « Cette fois, dit le docteur, c'est fini. »

Dans l'entrée du Sutton Hospital, Carlos attend avec une petite valise. Le docteur lui fait signe de la remettre à Odette. « Il y a toutes les affaires personnelles de monsieur Rasky, voulez-vous vérifier? » Odette fait signe que non. D'un moment à l'autre, elle va se mettre à sangloter bêtement. Et elle ne veut pas sangloter bêtement devant tout le monde. C'est trop pour elle. Et ce n'est pas son travail. « Voulez-vous que nous appelions un taxi. » Odette fait signe que non. Elle prendra le métro avec la boîte de loukoums dans la valise et Rasky dans son sac.

D'Averiano Laundry, nettoyage en vingt-quatre heures, service à domicile. Mister Jack se regarde dans le rétroviseur : l'uniforme de livreur de Lucio ne lui va pas si mal que ça, la casquette surtout, et c'est amusant de conduire une camionnette de blanchisseur, ça sent bon et ça ne dépasse jamais le soixante à l'heure. Enterrement en blanc. « Q'est-ce que tu veux faire de mon engin et de mes vêtements? » « T'occupe pas, Lucio, je veux faire une farce à une fille avec qui j'ai rendez-vous pour la culbute. » « Oh Jack, tu changeras pas. » « Pourquoi changer? Ça, c'est un coup à cinq cents dollars. »

« Tu as fait vite! » « A votre service, monsieur. » Sourire ironique de MisterJack. « Entre! » Andrew enfle son pantalon. « Pas la peine de te rhabiller, mon vieux, je vais faire la livraison tout seul, comme un grand. Il vaut mieux pas que tu sortes. » Silence. Mister Jack jette deux grands sacs gris sur le sofa, caresse sa moustache. « Et puis, c'est la première fois que je te vois à poil. Pas mal, de dos on dirait une vraie négresse. Dommage que je ne sois pas de ton bord. » « Tiens! » Andrew montre du doigt la chambre. Mister Jack penche la tête par la porte. « Fufffff! pas mal, il va simplement falloir nettoyer un peu tout ça. Tu connaissais? » « Non. » « Sûr? » « Sûr, je te jure. » « On vous a vus ensemble? » « Oui, mais que des gens qui parlent pas. » « Lesquels, dis-moi lesquels, que je sache si tu me fais faire une bonne affaire comme toutes les autres, ou bien celle qui me coincera. » « Ceux des camions. » « Alors, ça va, beauté, ça va. » Mister Jack fait semblant de réfléchir. « Allons, enlève ton pantalon, que je vois un peu ce qui se passe dans ton dos. Ça me donne des idées. J'ai envie d'essayer. » Silence. « Puis, faut être gentil avec moi, pas vrai, je viens emporter du beau linge, et gratis en plus. » « Tu voudrais peut-être que je te paie. Je sais très bien ce que tu vas faire de Luc. » « C'est le nom du gars? » « Oublie-le. » Mister Jack met les mains dans les poches de la vareuse de Lucio. Les poches sont trouées, sacré Lucio, il ne perd pas de temps lui aussi. « Alors, ce pantalon, voilà... bravo... tourne-toi, oh lala, fais le tour du sofa... couche-toi... qu'est-ce que tu lui as fait au mec, hein, raconte. » Andrew s'allonge, les mains derrière la nuque, fixe le plafond du regard. « C'est ça, fais la grande dame. Ce n'est pas de ma faute si je veux un pourboire. Regarde, regarde-moi. Ça te dit quelque chose, ça? Oh! beauté! On a bien fait joujou, cette nuit? Relève les jambes. Écarte les cuisses. C'est ça. Un peu plus. Parfait. » Mister Jack enlève ses chaussures sans retirer les mains de son pantalon, puis il s'approche du sofa, se met à genoux face à Andrew. « Eh bien, ça ne te dit rien, tu as l'impression que le mec, là-bas, nous regarde. Ça te gêne? Pas moi! Allez, hop! » Mister Jack a arraché un bouton en ouvrant sa braguette. Tant mieux, Lucio pensera que le rendez-vous s'est très bien passé. Andrew est tout noir dehors et tout chaud à l'intérieur. « Houla ! t'es une vraie petite reine. Tu as joué les caïds, hier soir, hein. Mais dis donc, ça n'a pas l'air de te déplaire! » Andrew regarde la chambre, la porte coulissante, le lit, le corps de Luc, les portes de l'armoire et leurs miroirs, les objets qui pendent dans l'armoire, tous les ustensiles, les fétiches. « Comment tu l'as liquidé, celui-là, avec un oreiller, comme la dernière fois, hein, raconte, hein, allons, beauté, sinon je te coupe en deux. » Andrew se cambre, ferme les yeux. Les mains de Mister Jack l'empoignent aux hanches. Mister Jack ne bouge plus. Il grogne. Fait une grimace. Andrew ne comprend plus ce que Mister Jack dit. « Pffffuf, faudra qu'on remette ça, beauté, d'accord? » Silence. « D'accord? » Mister Jack se relève, ramasse le bouton de la braguette, puis le jette: il vaut mieux ne pas le rapporter, ça fera meilleure impression, les boutons dans ce cas-là ça se perd, « Allons, au travail! » .

Dans le sac de la D'Averiano Laundry, il y a d'autres sacs et des cordes. « On va le ficeler comme un rôti, tu veux? Donne-moi un coup de main. » Mister Jack prend Luc par les pieds. Andrew le prend par les épaules. « Et puis, on va le laver ici, si tu veux bien. » Ils posent Luc dans la baignoire. « Dis donc, il y en a des visiteurs, dans ta salle de bains! Ça existe, les produits pour tuer ces bestioles-là, tu sais. » Silence. Mister Jack actionne la douche. « A moins que tu aimes ça. » « Pardon? » Mister Jack crie: « A moins que tu aimes ça, beauté. » « Arrête de m'appeler beauté, veux-tu. » « Comment veux-tu que je t'appelle, Shanghai Lilly? Allez, frotte. » La bouche bée de Luc s'emplit d'eau. Mister Jack veut la fermer, pas possible: la bouche est contractée, comme bloquée. « Dis donc, Lilly, tu es allé un peu fort, t'es sûr qu'il se rendait pas compte? » Mister Jack donne un coup de poing à la mâchoire. Elle se ferme. « Je préfère ça, il aurait gonflé, le rejeton. » Ils retournent Luc, frottent le dos lacéré. « Ç'a duré combien de temps, la fête à Lilly? » Pas de réponse. Andrew arrête l'eau. Mister Jack regarde le corps de Luc, la bouche près de l'évacuation d'eau, le mouvement en tourbillon des insectes noyés. « J'espère qu'ils ne vont pas raconter ce qu'ils ont vu, ceux-là. Allez, essuie-le pendant que je le tiens. » « Y a pas de serviette. » « Va chercher ton pantalon. »

Le corps de Luc, par terre, devant la cheminée. « Il t'aurait pas laissé son billet de retour pour Paris, par hasard, j'avais justement envie d'aller faire un petit tour par là-bas. » Silence. Mister Jack lentement plie les jambes de Luc, croise les bras sur les jambes. « Je me suis dépêché, après ils sont comme des barreaux de chaise. » Mister Jack ficelle Luc. Andrew met son poing sur les noeuds. « Tu as des ciseaux, voilà... tac, faut faire des économies. Et puis tiens... » Mister Jack a coupé une mèche de cheveux et la tend à Andrew. « Un souvenir, je suis sûr que tu aimes les souvenirs. »

Andrew et Mister Jack mettent le corps ficelé de Luc dans un premier sac, puis le premier sac dans un Bac plus grand, et dans un sac encore, encore plus grand. D'Averiano Laundry, nettoyage en vingt-quatre heures, service à domicile. Mister Jack, debout près du paquet, se caresse la moustache. « Vous voulez tout ça pour quand, beauty Lilly? » Andrew hausse les épaules, se dirige vers la porte, l'ouvre. Personne dans l'escalier. Il fait signe à Mister Jack de partir. Et Mister Jack charge son baluchon sur l'épaule. « Oh là! il est lourd votre linge sale, Madam. » Il passe devant Andrew. « Tourne-toi une dernière fois, que je vois la fin du monde! » Rire. Andrew claque la porte, va droit dans la salle de bains, jette la mèche de cheveux dans les toilettes et actionne la chasse d'eau. Demain, il ira voir le défilé du Colombus Day comme tout le monde.

Odette pose le cube de plastique blanc sur le bureau, près de la machine à écrire. Tiens, monsieur Luc a écrit quelque chose. « J'ai des billes de fou plein les poches. Je les compte et je les recompte: j'en ai toujours le même nombre. Je dispute des parties, je me dispute, je gagne, je perds, mes poches se gonflent de calots et d'agates. Je les compte et je les recompte: j'en ai toujours le même nombre. Compte nul. Match nul. Le temps passe et me laisse tel quel. Il ne me prend rien, il ne me donne rien, et je m'étirole. Je n'existe pas, trouverai-je, avant que Rasky me quitte, quitte mon théâtre, ma scène, mon spectacle, figurant épisodique, trouverai-je le mot qui brisera tout en moi, crèvera ma poche de billes mais me donnera tout entier à quelqu'un, une fois, au moins une fois, c'est le plus grand cadeau que je pourrais lui faire. C'est le plus grand cadeau que je pourrais me faire. Espoir nul... » Odette pousse la machine à écrire sur le côté. Dispose le cube en plastique face au fauteuil. C'est la meilleure place, n'est-ce pas? Elle ne sait plus. En se retournant, elle se prend le pied dans un tapis, manque de trébucher, se rattrape sur le rebord d'une commode, Cette maison la chasse. Le cube l'observe. Elle a peur. Et si elle attendait monsieur Luc ? Et si elle téléphonait à Londres? « Operator, je voudrais B.A.L.8.2.9,1. C'est ça, 9,1. à Londres. » Fleurs fanées dans le vase près du téléphone: Monsieur Luc n'a pas changé l'eau des fleurs. Lit défait dans la chambre: Monsieur Luc n'a pas fait son lit. « Ça ne répond pas? La maison est grande, pouvez-vous laisser sonner quelques instants, s'il vous plaît? » Cube blanc au milieu de la table. Les cendriers sont pleins de mégots, Monsieur Luc a griffonné un numéro de téléphone sur le bloc du téléphone: illisible. « Ça ne répond pas, merci. Merci. » Odette raccroche. Le facteur a glissé des lettres sous la porte. Elles sont toutes pour monsieur Rasky. Odette en fait une pile qu'elle pose sur le bureau près du cube. Puis elle ouvre la valise. Le passeport portugais, les carnets d'adresses, la pochette de cuir contenant les dernières lettres de Luc et le télégramme. « J'arrive demain vol Air France 913 Je t'embrasse Luc. » Puis il y a le portefeuille de cartes de crédit, un réveille-matin, une montre, un triptyque en argent, trois photos, le papa roumain, la maman portugaise et, au milieu, Luc en maillot de bain, à Capri, Pâques 1968. Odette dispose le tout tout autour du cube blanc. Un pyjama de soie bleue, une robe de chambre assortie, des pantoufles de pécaré, une boîte de loukoums. Odette regarde le cube blanc: « Je peux prendre la boîte de loukoums, Monsieur Rasky, s'il vous plaît ? » Silence. « Merci, Monsieur Rasky, merci. » Puis la boîte dans les mains, debout devant le bureau, comme une petite fille qui viendrait de recevoir un premier prix de bonne conduite, elle murmure d'une voix qui tremblote: « Qu'est-ce que je vais faire, maintenant? Dites-moi ce que je dois faire. » Attendre? Attendre Monsieur Luc? Envoyer un télégramme à Londres? Et si je n'avais pas le droit de signer tous ces papiers ? Et si le Sutton Hospital avait commis une erreur et s'était servi de moi pour... ? Odette enlève son manteau, enfle son tablier de ménage, ouvre toutes les fenêtres, courants d'air, fracas de soleil et de vent, l'acacia dans l'arrière-cour de l'immeuble est tout ébouriffé. Et le vent s'acharne contre lui. Odette fera le ménage: pendant ce temps-là, elle ne pensera à rien. Monsieur Luc rentrera peut-être. Elle met les draps du lit au sale, les remplace par des draps roses, propres. Elle secoue les couvertures à la fenêtre, le dessus de lit, les deux oreillers, elle fait le lit au carré, impeccable, Puis elle défait la valise de Monsieur Luc, elle suspend les chemises et les pantalons, un smoking, un costume bleu, quatre cravates. Elle libère deux étagères du dressing de Monsieur Rasky et dispose les slips, les chaussettes, les tee-shirts de Monsieur Luc. Et à chacun de ses gestes, elle s'efforce d'oublier sa signature, le retour en métro (les gens la regardaient drôlement, enfin, c'était une impression, à moins que...), le cube de plastique blanc autour duquel elle fait régner un ordre prélude à sa propre peur, comme si quelque chose allait se briser en elle. Alors, pour se consoler, elle ouvre la boîte de gourmandises, mord dans un premier loukoum, ferme les yeux: il fond dans la bouche, il est douxereux, un peu trop doux, mais cet excès la ravit et la calme. Puis au coeur du loukoum elle croque une pistache à la fois douce et amère, un goût tendre d'abord, pointu, ensuite qui descend dans la gorge comme un couteau. C'était donc ça, un loukoum, la gourmandise de Monsieur, beaucoup de douceur enrobant une autre douceur qui vire au violent. Odette remplit un verre d'eau à la cuisine, essaie de chasser le goût en buvant, mais rien n'y fait, le goût s'est incrusté. Monsieur Rasky allait toujours faire la sieste, après le café, après le loukoum. Il aimait sans doute s'endormir avec ce goût-là dans la bouche.

Aspirateur, cireuse électrique, coups de chiffon sur les cadres des tableaux, Odette dépoussière même les abat-jour, nettoie les panières, fait une grande lessive de cendriers, passe du désodorisant dans tout l'appartement, change l'ampoule de la lampe près du téléphone, taille le crayon du téléphone, jette les fleurs fanées, nettoie le vase qui sent le pourri une fois, deux fois, trois fois, elle en gratte les parois, chasse la mauvaise odeur des fleurs mortes qui ont attendu trop longtemps. Dans la salle de bains, elle vide les armoires, passe les étagères de verre à l'alcool, brique le lavabo, désinfecte la cuvette; nettoie le rideau de la douche et fait la chasse aux derniers des scurbius: armée

d'une bombe insecticide, elle se met à genoux, guette l'entrée de leurs repaires tout autour de la baignoire, et vide la bombe. Elle a noué autour de son visage une serviette en guise de bâillon. Les yeux lui piquent. Elle ferme derrière elle la porte de la salle de bains. Elle se dit « qu'il ne peut pas en rester un seul de vivant, dedans, derrière les carrelages, sales bêtes! ». Et quand la toilette de l'appartement est terminée, quand le cube de plastique blanc trône au milieu d'un bureau rutilant, cinq heures sonnent gravement au cartel. Elle appelle Londres: toujours personne. Et Monsieur Luc n'est pas rentré. Alors, dans la valise de l'hôpital, elle met son tablier bien plié, elle le repasse avec les mains. Puis elle couche ses gants de caoutchouc, ses chaussons de travail et deux torchons qui lui appartiennent, sans oublier la boîte de loukoums. Elle remet son manteau. Pose ses mains une dernière fois sur le cube de plastique blanc, dit adieu à Monsieur Rasky et s'en va. Odette a fait tout ce qu'elle avait à faire. Demain, à la première heure, elle enverra un télégramme à Londres, et ils feront ce qu'ils ont à faire, eux.

Carlos sous la douche. Il règle l'intensité de l'eau chaude: douche très chaude frappante. Puis il tourne le bouton d'eau froide: douche très froide, violente. Il joue. Il se plante droit sous le jet d'eau qui rebondit durement sur le haut de son crâne, éclabousse les parois de mosaïque blanche et la porte vitrée. Nouveau jour, nouveau client. Le week-end prochain, il descendra à Southampton, sa maman lui trouvera un regard triste, un air abattu. Elle lui posera des questions. Il haussera les épaules. Mais dans le train du retour il adressera peut-être la parole à quelqu'un, échangera son numéro de téléphone contre un autre numéro de téléphone, rompra le charme de son idée de film. Il entrera dans son propre film, dont il deviendra la vedette principale. Basta. Carlos s'accroupit sous la douche, un savon à la main. Il se savonne les doigts de pied, la plante des pieds, le talon, il frotte vivement, il fait mousser. Puis il remonte aux mollets, devant, derrière, arrière des genoux, il se masse, il a l'impression de se décaper. Puis les cuisses, bonhomme de mousse, pantalons de mousse: il se relève et se rince. Il reprend le savon, se lave le cou, se frotte le visage et la tête, les cheveux, il ferme les yeux très fort; il se rince. Autour du buste, pointes de seins comme des boutons-pression, bruns, très bruns, aisselles, hanches, ventre, il descend, nombril: il se rince. Longuement, très longuement. Il ouvre les yeux de nouveau et cette fois se savonne le sexe, le fessier, l'entre-cuisse. Un sentiment étrange l'envahit, le savon fait merveille, le savon fait mousse, tient bien dans la paume de sa main gauche, suit bien les mouvements circulaires, caresse la peau et les poils. Le savon masse, chante avec l'eau, c'est un savon magique! Rasky est dans le savon! Imbécile. Rasky est dans le savon!, Arrête, Carlos, arrête! Rasky est dans le savon. Il flatte, il masse, il purifie. Pur, qu'est-ce que ça veut dire, pur? Rasky s'est fait tout petit, tout penaud, tout tendre, Rasky a gagné la partie. Impossible. Carlos se rince, embrasse le savon et le pose dans le porte-savon. Un goût amer s'est posé sur ses lèvres. Il le lèche un peu. Puis il se rince la bouche, crache, se rince de nouveau, recrache.

Vingt-septième étage, chambre 2713, Carlos pousse la porte. « Bonjour, Monsieur, je suis Carlos, votre nouvel infirmier. C'est le docteur qui m'envoie... »

« Cette fois, je vais m'amuser. » Mister Jack se frotte les mains. « Ce n'est pas tous les jours dimanche. » Mister Jack se met en bras de chemise. « La vieille taupe va en avoir pour son argent. » Il dépose Luc, le délie, l'allonge avant qu'il ne soit trop roide, puis il a une idée: il installe Luc assis sur une chaise, en attendant. Il a tout son temps. Il laisse Luc tout seul, ferme la porte de la Chapel à triple tour et se rend chez Lucio, l'invite à déjeuner, lui raconte ses fredaines. « Elle était noire comme tes mains quand tu trafiques le moteur de ta camionnette, et je suis allé faire un petit tour par derrière chez elle pour voir comment c'était, les baisers de sa vraie bouche. » Lucio ponctue le récit de son ami Jack de « Hey, man » et « Wowwww! » admiratifs. « Dis donc, il n'y a pas de fond à tes poches, elles sont toutes déchirées, tu m'avais jamais dit que tu avais toujours la main sur le starter pour démarrer au quart de tour. » Lucio pouffe de rire, trinque avec Mister Jack. Puis vers cinq heures de l'après-midi, Mister Jack revient dans sa Chapel. Il branche le téléphone sur le réseau des abonnés absents, retire sa veste, retourne les manches de sa chemise, déménage le sofa de son bureau, ce vieux truc tout déchiré dont il ne veut plus, et la table basse qui va avec. Il aura bientôt assez de fric pour acheter sa propre affaire, alors, il peut bien se promettre un beau petit bureau tout neuf, avec des fauteuils design pour que les clients paient encore plus cher, et se sentent encore plus confortables. Les vrais clients, ceux qui ont un mort à réduire, et les autres, la liste d'attente, le purgatoire des adorateurs de cadavres.

Sur le podium, Mister Jack dispose le sofa, la table devant le sofa, puis il assoit Luc, dans un coin, le bras gauche prenant appui sur l'accoudoir de satin noir, la main droite posée sur le genou droit. Entre l'index et le majeur de cette main, il glisse une cigarette True (filter cigarettes, latest US Government test 12 mgs tar, 0,7 mgs nicotine, la cigarette anticancer). Puis il pose les pieds de Luc bien à plat, place le sexe, coiffe les cheveux, ouvre grand les yeux. Un coup de crayon: il redonne au regard un peu de vigueur. Un peu de poudre: il maquille les traces de violence sur les joues, les pincements, les éraflures d'ongles. « Diable! Black Lilly ne s'est pas ennuyée! » Il ne manque plus au décor qu'un bac à glace plein de glaçons sur la table basse, avec deux verres, une bouteille de soda water et une fiasque de whisky. Sans oublier le paquet de True et la pochette d'allumettes: Luc attend qu'on allume sa cigarette. Un jeune homme nu attend sur un sofa la dame qui doit lui rendre visite. Un gentil programme de la vie, cette eau morte, parfois, quand plus rien ne la fait frissonner, pas même le vent d'une tourmente impromptue, pas même les pierres que les enfants du village lancent du rivage: elles s'enfoncent dans l'eau comme dans la boue, pas de remous, pas d'éclaboussures, un travail sans bavure, le bruit morne d'un noyé que l'on immerge sans bruit. Mister Jack est content de lui. Le décor est surprenant. Il aura de quoi ravir sa cliente de Lusaka, la dame de Londres qui a tellement d'argent et qui est toujours si gentille et déférente avec les cadavres. Une vraie grande cliente.

Mister Jack de son bureau, par le miroir sans tain, règle les éclairages. Un peu de bleu par-ci, un peu de rose par-là, et une fausse lumière du jour sur le sofa pour faire plus vrai. Musique: il actionne les boutons du tableau de commande, un peu d'orgue en stéréo. Parfait. Quel show! Tout est prêt.

Il laisse tout allumé, quitte la Chapel, remonte deux ou trois blocks West End Avenue, et au coin de la 87<sup>e</sup> rue entre dans un snack, commande un hamburger double saignant avec des oignons, des frites et un café noir. « Où est le téléphone? » Il regarde sa montre: six heures et demie, le soleil se couche sur Central Park, dimanche soir. Ça, c'est un coup à cinq cents dollars, et puis, pourquoi pas six cents? Allons pour six cents. « Allô, c'est MisterJack. » Silence. « Je peux parler à Madam Lucy? » « Oui, oui. » La voix est fine, tremblante. Alors pour sept cents. « J'ai un cadeau pour vous. » « Quand? » « Tout de suite. » « Pour moi toute seule? » « Vous seule! » « Où? » « Je vous attends au snack, au coin de la 87<sup>e</sup> et Colombus Avenue. Venez à pied. » Silence. « Vous ne me demandez pas combien? » « Non. J'arrive. » « J'attends. » Clang, Mister Jack raccroche. Allons pour huit cents, ça lui apprendra à ne pas demander combien.

« Avec la robe verte, je serai plus jolie, c'est ça, la robe verte, vite, Lucy, vite, Mister Jack t'attend. » Lucy retient sa respiration, remonte la fermeture Éclair dans son dos, donne quelques petites tapes aux pans de la robe pour leur redonner du flou, essaie une émeraude pour cacher un peu sa gorge, puis opte pour un collier de perles, très simples, toutes froides, abandonnées depuis si longtemps dans le coffret à bijoux: un cadeau de Lammert. « Vite! » Un peu de poudre sur le bout du nez, un brin de parfum derrière l'oreille, deux traits de transparent à lèvres, une touche de bleu sur les paupières. « Ça jure avec la robe, et puis tant pis... » Manteau gris, écharpe noire: Lucy vérifie si elle n'oublie rien dans son sac, l'argent, mille dollars. « On ne sait jamais, si je suis vraiment seule. » Lucy laisse tout allumé. Elle aura moins peur en rentrant.

« Un taxi, Madam? » « Merci, Kenneth, je vais marcher. » « Vous allez avoir froid, Madam! » « Je marcherai vite. » « A tout à l'heure, Madam, et bonne soirée. » « A tout à l'heure, Kenneth. » Lucy passe devant le Park Lane, le Navarro, puis elle oblique devant le Lincoln Center, remonte Columbus Avenue, compte les rues, compte ses pas. Les hommes foncent droit vers elle. Lucy les évite, cache son sac dans son manteau, enfouit son visage dans l'écharpe noire, La nuit tombe. Un vent glacial se lève. 71<sup>e</sup> rue. Elle a peur d'arriver en retard. En passant devant le Philharmonie Hall, elle s'est souvenue de ce concert Bach. Au programme, le *Magnificat*. Lucy accompagnait Barnaby et comme d'habitude, Barnaby avait la partition sur ses genoux. Il adorait ça : les lunettes au bout du nez, il lisait la musique à livre ouvert. Et Lucy n'aimait pas entendre le frottement de la main droite de Barnaby remontant au haut de la page suivante, cornant le coin de la page, jouant du doigt avec le coin de la page lorsque le concert n'était pas de qualité, tournant la page et ainsi de suite. Et Lucy se régalaient des chuttttt, et des silences des voisins importunés par la rumeur des pages. Elle aussi ne supportait pas ça mais n'osait pas le dire. « Mais je ne fais pas plus de bruit qu'eux lorsqu'ils tripotent continuellement leurs programmes, avouait Barnaby, ou lorsqu'ils dépliant un bonbon. *Ce* n'est pas interdit de lire la musique, que je sache. » Lucy ne répondait rien. Elle se contentait de sourire, posait sa main sur la main de Barnaby et le regardait avec douceur. Mais ce jour-là, pendant le *Magnificat*, elle s'était demandé pourquoi l'attention et l'amour de Barnaby étaient aussi tributaires des signes, alors que le chant magique du monde s'élevait de la surface plane des pages d'une partition, Ce qui n'était qu'écrit noir sur blanc, dans une prison de signes et de lignes, occupait l'instant du concert un espace entier, un orchestre, un chœur, des solistes et la baguette du chef d'orchestre donnait le rythme, l'élan. Entre Lucy et Barnaby, il y avait donc ce gentil divorce. Lucy, elle, se donnait tout entière aux chants de la terre quand Barnaby se passionnait encore pour leur alchimie. Et il en avait été ainsi de toutes choses. Ce soir, Lucy se dit qu'un trottoir n'est que la partition du chant d'une ville. New York City, veille du Columbus Day, pas d'Indian Summer, les premiers poignards de l'hiver: un cadavre n'est que la partition d'une vie... Or, voilà qu'elle aussi se passionnait pour les signes, la matérialité de l'écriture. *Magnificat*: Barnaby cherchait-il à déchiffrer autre chose? Peut-être s'étonnait-il de tout ce qu'il peut y avoir au-dessus de la surface d'un texte, peut-être cherchait-il dans des formes, des taches, des rythmes, des algèbres de notes et de clés, à saisir le secret de la création, lui qui n'avait que la réputation d'être un analyste distingué, un professeur d'économie politique pertinent, fortuné, dilettante, qui avait pu se passer de la Carrière diplomatique pour s'offrir le luxe de la critique et de l'enseignement. Peut-être Barnaby cherchait-il ce qui somme toute s'appelle la vie, ce qui gravite autour d'une forme précise, le monde imprécis des sensations, des sentiments et des émotions sur la base d'un texte qui a apparemment la pauvreté de l'écrit, de l'imprimé. Des pages, rien que des pages.

Et Lammert n'avait-il point demandé un jour à Lucy de lui lire à voix haute la scène des adieux de Richard II pendant qu'il lisait le texte. La voix de Lucy tremblait un peu. Lammert lui avait avoué en riant: « Tu ferais une bien mauvaise tragédienne. »

86<sup>e</sup> rue. Lucy voit l'enseigne du snack-bar. Elle se sent rassurée. Elle arrive. Elle entend battre son coeur. Lui aussi donne le rythme. Elle est pressée de voir avec qui elle a rendez-vous.

Le chant de New York City est anonyme, parfaitement anonyme. Il vous couvre, il vous planque, il vous fait rêver aux chants hypocrites des villes de la Vieille Europe, aux chants pathétiques des villes où l'on crève famine, aux chants exotiques des villes-samba ou des villes-sirtaki. Le chant de New York City est merveilleusement anonyme. Et cette merveille tourne vite à l'ennui: terminus. La loi: c'est tout ou rien, ni vu ni connu. Il fait trop chaud ou bien il fait trop froid, il pleut par trombes ou bien le ciel est trop bleu, l'air trop vif, le soleil trop franc, tout est trop moche ou bien trop beau. Et chacun dans son coin fait ses comptes, fait le point. Chacun devient son propre assassin. Et les pièges anonymes regorgent de victimes. Fin de siècle<sup>32</sup>.

Dans les toilettes du snack-bar, Lucy fait un petit rouleau de billets: neuf cents dollars, c'est cher, mais elle pourra passer la nuit entière, et elle sera seule. Pffff, rien que du papier. Et puis, Lucy se dit qu'elle ne dépense rien pendant la journée, la Veronese Suite est louée pour treize mois encore. Comment voyez-vous votre avenir? Je ne le vois pas<sup>33</sup>. Lucy recompte les billets. Il lui reste plusieurs centaines de dollars pour prendre le taxi au petit jour, plus qu'il ne faut, compte ridicule, elle hausse les épaules, sourit, serre le petit rouleau dans la main gauche, actionne la chasse d'eau de la main droite pour le principe et sort dignement. « Voilà. » Mister Jack empoche l'argent. « Allons! »

Lucy a de la peine à suivre Mister Jack, quand elle accorde son pas au pas du danseur gominé, celui-ci change de rythme, feint un faux-pas, passe de droite à gauche, de gauche à droite: il ne veut pas qu'elle le suive bêtement. Alors, Lucy marche derrière Mister Jack, Ils entreront dans la Chapel par la porte latérale, située dans une cour qui sent la poubelle et le mois. Lucy respirera profondément lorsque la porte se sera refermée derrière elle. Mister Jack bloque toutes les serrures. « Voilà, cet endroit vous appartient, par là, vous connaissez le chemin. » Silence. « Moi, je vais regarder la télé dans mon bureau, quand vous voudrez sortir ou si vous avez besoin de quoi que ce soit, il y a un bouton à gauche du podium, il y a marqué Office. Appuyez, je descendrai. » « Merci. » « Ne me dites pas merci, prenez votre temps. A tout à l'heure. »

Mister Jack gravit quatre à quatre les marches de l'escalier qui mène à son bureau, claque la porte. Lucy est seule, enfin seule, chez elle, dans son royaume. Elle pousse la porte de cuir qui donne directement sur le podium, orgue, lumières douces. « Il » l'attend, assis sur un sofa. « Il » est blanc. « Il » est blond. Lucy voit d'abord la nuque, les épaules. Soupir: la porte de cuir se ferme. Lucy défait son écharpe, son manteau, pose son sac sur une chaise, plie le manteau et l'écharpe, croise les mains comme si elle allait se mettre à prier, et se tient roide, de longues minutes, respirant l'air calfeutré, ce parfum mélangé de vieux cuir, d'encens et de poussière. Lucy n'a jamais vu de cadavre que couché. Et celui-ci est assis. Lucy ne s'est jamais trouvée seule avec un cadavre et celui-ci n'attend qu'elle. C'est le plus beau jour de sa vie. Elle s'approche du sofa. « Puis-je m'asseoir? » Elle s'assoit.

Salle vide: la famille est au premier rang, les demoiselles de Carpentras, les parents d'élèves des petites filles juives, ces tireuses de cheveux, les cousins de Venasque et les amis de Séguret, Michel et ses parents, Michel qui aurait tant voulu épouser Lucienne Roussel. Salle vide: la cousine Elia est au troisième rang avec son manteau marron en poil de chameau, c'est la mode, et cette manière dégoûtante qu'elle a de se mettre les doigts dans le nez quand elle s'ennuie, elle s'ennuie donc. Salle vide: il y a la demoiselle des enfants de l'ambassadeur, la « lesbienne redoutable », talons plats, boulotte, elle est là par obligation; elle travaille désormais dans une fabrique de vêtements pour enfants, elle fait du chichi pour les moins de dix ans, spécialité, les petites filles. Elle « voit » pour l'hiver des petites filles extrêmement féminines, manteaux à manches raglan, très courts, et jupes plissées. Elle écrit encore de temps en temps à Lucy, et Lucy n'a jamais osé lui dire d'arrêter d'écrire. Salle vide: il y a les amis de Barnaby, la gentry de Londres, visages lisses et sans traits comme s'ils avaient tous enfilé des bas de soie pour passer incognito, ne pas se faire reconnaître, le temps les a érodés, phallus de marbre. S'ils savaient qu'ils ressemblent à des phallus. « Qu'est-ce que c'est que des phallus, Maman? » demande Lucienne en visite au musée Lapidaire d'Avignon. « Ce sont des papillons, Lucienne, des papillons qui vont s'envoler. » Mensonge. Salle vide: Barnaby est assis au dernier rang, à gauche, il lit le texte du *Magnificat*. Il essaie de tourner les pages silencieusement, il veut se faire pardonner. Lucy voudrait qu'il se redresse. Lucy voudrait voir son visage, encore une

<sup>32</sup> ce terme reviendra souvent dans l'œuvre.

<sup>33</sup> réponse de l'auteur à un interview d'embauche. Voir à ce sujet *Biographie*.

fois, encore une fois. Mais Barnaby ne bouge pas. Salle vide: il y a Lammert, assis au dernier rang à droite. Lui aussi lit. Les adieux de la reine à Richard II. Il lit et relit sans cesse la même page, l'index de sa main gauche glisse le long des lignes, puis sitôt arrivé en bas de la page, il monte de nouveau en haut de la page, reprend la lecture. Lammert est moins penché que Barnaby: Lucy distingue ses lèvres, elles bougent, il lit à voix haute, mais Lucy n'entend rien. La salle est vide. Lucy est contente: tout le monde est là. Elle se penche vers le jeune homme. « Comment vous appelez-vous? » Sur l'épaule nue, elle distingue un petit tatouage, tout petit, discret, presque effacé « Luc & Rasky » dans une rose à trois épines. « Vous vous appelez Luc! » Silence. « Vous vous appelez Rasky? » Silence. Lucy se penche, fixe longuement le visage du jeune homme. « Non tu es français, et tu t'appelles Luc. » Fin du premier acte. Lucy est sûre d'elle. « Je suis française aussi, tu sais. Je suis du Midi. Tu vois, je peux encore parler avec l'accent. » La voix de Lucy s'étrangle. Elle respire profondément. « Moi, je m'appelle Lucienne, mais tout le monde m'appelle Lucy. » Et au moment même où elle dit « tout le monde », elle regarde la salle vide: tout le monde l'écoute. Elle se lève. « Ça, c'est ma robe verte, un fétiche, mon porte-bonheur. Elle te plaît? » Silence. « Oh, ne réponds pas, ce n'est pas la peine de répondre, je sais qu'elle te plaît. Elle a toujours plu à tout le monde. Elle est indémodable. Bien sûr, je l'ai raccourcie, maintenant on voit mes genoux, mais le bustier n'a pas changé, c'est tout à fait moi. Il me va. » Silence. Orgue. Lucy virevolte. « Cette robe me donne envie de danser, c'est un peu comme une seconde peau, tu sais, ma seconde peau. » Silence. « Tu ne veux pas danser, tu ne sais pas danser. Tant pis. Parlons, veux-tu? »

Mister Jack compte les billets, les lisse du bout des doigts sur son bureau, les met tous dans le même sens, bien en pile, les recompte. Puis il les glisse dans son portefeuille: trop épais. Alors, il les met dans une enveloppe, cache l'enveloppe et inscrit dessus: « Facture à payer. » Il rigole. Il se dit qu'il s'amuse tout seul et que cela lui fait du bien. Parfois, la nuit, il rêve d'une histoire drôle qui le fait rire et son propre rire le réveille. Et l'inquiète.

Lucy prend une cigarette True sur la table basse, l'allume. « Oh pardon... » Elle se met à genoux devant le sofa, se penche vers la main droite de Luc, tend l'allumette enflammée vers le bout de la cigarette. « Vous allez voir, je vais l'allumer, comme si rien ne s'était passé pour vous, comme si tout allait recommencer pour moi. » Elle jette l'allumette dans le cendrier et souffle sur la cigarette de Luc, un souffle progressif, de plus en plus pressant; une fumée monte bientôt de la cigarette. « Vous voyez! » Feu de joie. « Vous vous sentez mieux? Moi, oui! » Lucy s'assoit de nouveau près de Luc, un peu plus près de Luc, de temps en temps elle se penche sur la cigarette de Luc, souffle dessus, l'attise. « Vous allez la fumer jusqu'au bout, n'est-ce pas? » De temps en temps aussi, elle approche le cendrier de la cigarette calée entre les doigts de Luc, donne un petit coup: la cendre tombe dans le cendrier. « Parfait, vous voyez, ce n'était pas si difficile. » Elle croise les jambes, se renverse dans le sofa, croise les bras, fume sa propre cigarette, ferme les yeux, les ouvre de nouveau, observe les volutes de fumée. « La fumée ne vous gêne pas, au moins? » Silence. « Vous me trouvez ridicule? » Silence. « Attention, vous allez vous brûler. » Lucy écrase sa cigarette, prend celle de Luc et l'écrase dans le cendrier. La main de Luc tombe du genou sur le sofa. Lucy crie, se lève et court près du podium, appuie sur le bouton « Office » une fois, deux fois, trois fois. Elle n'ose pas se retourner. Elle a peur. Elle appuie de nouveau sur le bouton de manière continue. Vingt, trente secondes: Mister Jack ouvre la porte de cuir. « Il a bougé, Mister Jack, il a bougé! » Mister Jack hausse les épaules et ressort. « Attendez! »

Lucy croise les bras: elle a la chair de poule, la gorge sèche. Elle s'approche de la table basse, met deux glaçons dans un verre, un peu de whisky et pas de soda. Elle veut boire sec. Elle regarde Luc et murmure: « Vous savez que vous m'avez fait peur, vous le savez. » Elle va s'asseoir au fond, à gauche, près de Barnaby.

La taupe s'énerve. Mister Jack branche la télévision, un show, ça gueule, il cherche une autre chaîne, de la publicité, il tourne, un western, coups de feu, il tourne, trop bruyant, tiens, une émission en direct, une jeune fille raconte comment elle a quitté sa famille, comment elle a été engrossée, comment elle s'est fait avorter. Liaison en direct avec les parents qui lui disent qu'ils pardonnent tout, qu'elle peut rentrer à la maison: intéressant. Mister Jack se couche par terre, face au poste, il crève un paquet de pop-corn et grignote, comme un écureuil, il observe le monde des autres. « Un pou comme ça! Comment a-t-elle trouvé un mec pour se faire culbuter? Combien gagne-t-elle pour raconter sa petite histoire? Les parents, tu parles, c'est truqué! » Mister Jack regarde, écoute. Ça lui plaît. C'est ça, la vie.

Lucy retire ses chaussures. « Elles me font mal, je n'ai pas beaucoup l'habitude de marcher, et tout à l'heure j'ai dû venir à pied. » Elle s'assoit en tailleur devant le sofa, caresse du bout des doigts le dessus des pieds de Luc. « A quoi bon tout vous raconter, surtout quand cela n'a pas d'importance. Je suis là, je veux vous caresser les pieds. Je les caresse. » Elle pose ses mains à plat sur les pieds de Luc et les saisit. « Vous avez presque aussi froid que moi Dites-moi qui vous a blessé. Vous êtes tout violacé. Dites-moi, ne me laissez pas seule à deviner. » Silence. « Vous avez des jambes de nageur, vous aussi. Vous auriez pu m'emmener très loin au large. C'eût été un autre premier jour, un de ces jours où l'on a l'impression que tout recommence, que tout va recommencer comme avant. On rêve toujours d'un amour plus beau que le précédent et on ne fait que copier le passé, bêtement, moins bien, de moins en moins bien. » Silence. « Et pour cela je suis là. Nous sommes là, ensemble. » Lucy pose sa tête sur les genoux de Luc. « Un petit Français, ça me manquait. Je n'ai pas eu le temps de bien les connaître, les petits Français. Je rêvais d'ailleurs. C'était mon côté hôtesse de l'air. Au fond de mon cœur, je voulais prendre la terre entière dans un grand filet, le mien, suivre les nuages qui déviaient au-dessus de Carpentras, au-dessus de mon balcon, aller voir avec eux le monde entier à la dérive. Puis parfois, je me disais que les nuages étaient immobiles et que seule la terre tournait. Les nuages n'étaient en quelque sorte que les miradors d'un grand camp de concentration. Puis un coup de mistral me rappelait à l'ordre, les nuages bougeaient aussi, un peu n'importe comment, mais ils voyageaient. Et la terre, elle, faisait toujours la même chose. C'est Barnaby qui disait tout le temps: « Ah, si la terre pouvait faire quelque chose d'inattendu. » Une drôle d'histoire, mon histoire de nuages, mais je sais que vous la comprenez. » Silence. « Vous ne souriez pas, vous ne vous moquez pas de moi. Vous m'écoutez mieux que personne. Et je ne suis pas folle, vous savez. Non, non, je me sens bien avec vous, je vous parle et vous m'écoutez. Et je vous écoute. » Lucy caresse lentement les cuisses de Luc. « Ma mère disait toujours de mes poupées que c'étaient des baigneurs. Je ne comprenais pas pourquoi. Aujourd'hui, je comprends: vous êtes mon baigneur. Nous allons à la Garoupe, une petite plage près d'Antibes, vous la connaissez, je suis sûre, ce n'est pas très loin de la fontaine de l'enfant Septentrion<sup>34</sup>. Vous souvenez-vous de l'épithète « saltavit et placuit », il a dansé et il a ravi. Il a plu. Il a été aimé. Nous en sommes tous là, n'est-ce pas? Vous avez dansé, Luc, mais qui vous a blessé? » Lucy se lève, « Vous voulez un whisky, un glaçon, deux glaçons, un peu de soda, dites-moi, que vous voulez, vous n'allez pas me laisser boire seule. » Silence « Bien. La même chose que moi. » Lucy remplit deux verres. « Tenez. » Elle cale le verre entre la main droite et le genou de Luc. Le verre se renverse, tombe et se brise. Elle essuie, ramasse les débris. « Du verre blanc, ça porte bonheur. Tenez, buvez dans mon verre. » Elle porte son verre aux lèvres de Luc. « Une gorgée. » Sa main tremble un peu. « Voilà. » Le whisky coule sur le buste de Luc. « Parfait. » Silence. « Vous voyez, vous aviez soif. » Silence. « Je savais que vous aviez soif, nous avons soif en même temps, nous pensons en même temps. Je suis sûre que nos deux histoires se ressemblent Parlez-moi de votre tatouage. Dites-moi. Dites-moi. » Lucy caresse les lèvres de Luc. « On donne tout et on ne donne rien, n'est-ce pas? » De l'index de sa main droite, elle essaie d'entrouvrir les lèvres de Luc. « Un mot, dites un mot, c'est ça, j'ai raison... » « On a tout et puis on n'a rien... » « Je vous entends... » « Parlez encore, votre voix est douce, un peu de Barnaby et un peu de Lammert, tout ce que je souhaitais, la voix d'un ami, une voix franche et sincère quand notre histoire paraît n'être qu'un gigantesque mensonge. Pourtant je suis là, vous êtes là, je peux vous caresser, n'est-ce pas, vous avez la peau tellement douce. » Lucy embrasse du bout des lèvres le tatouage. « Au début, je te disais tu et maintenant je te dis vous, je crois que tu m'intimides. » Elle pose ses lèvres de nouveau sur le tatouage et mordille la peau de marbre, ses lèvres glissent. Lucy ferme les yeux. « Je ne dirai plus rien, je te promets, je ne dirai plus rien. »

Vide. Mister Jack a mangé tous les pop-corns. Il souffle dans la poche, remplit d'air, étrangle l'ouverture consciencieusement et fait claquer le paquet entre ses deux mains bangggg. Fin d'émission: la petite fille mère a quitté en pleurs le studio de télévision. Une sacrée émission. Maintenant, voilà de la publicité pour un déodorant et sans transition un message très clinique en faveur d'une couche pour bébé. Bravo! En plein dans le sujet. Les gens veulent du pathétique, on leur sert des tartines dégoulinantes et ils en redemandent. 7247 coups de téléphone pendant l'émission. Un record. Le rejeton de la petite aura même ses études payées. La gloire, quoi ! Mister Jack pétrit le papier du paquet déchiré, il gueule banggg, banggg, et jette la boule dans une panier, tac, dans le mille. Voyons ce que fait lataupe, miroir sans tain! elle boit, quelle rasade! Elle s'assoit sur le rebord de la table, pose le verre, caresse les genoux de son fiancé. N'importe quoi, elle aura ce qu'elle mérite, celle-là. Télé, fin des messages publicitaires. Voici le film du dimanche soir. Mister Jack s'allonge devant le poste, un coussin derrière la nuque. Il allume un gros cigare. Il se sent riche. Il

<sup>34</sup> c'est également un texte d'Yves Navarre, écrit pour un ballet de Roland Petit, décors de David Hockney. Voir *Biographie*.

aime la couleur des dollars, Il ferme les yeux : il voit cette couleur-là. Il aime le bruit des dollars quand il compte et recompte les billets. Et le boulot du dimanche, c'est du bénéf pour lui, rien que pour lui. Il respire profondément: générique du film, *la Vallée des poupées*, il l'a déjà vu, mais c'est drôlement bien. Il se fait une bonne petite place pour sa nuque, dans l'oreiller, une place bien douillette. Comme le cul d'Andrew.

Effet oratoire : Lucy tend son doigt vers Luc. « Si tu savais à quoi pense une dame toute seule quand elle revient d'un rendez-vous manqué, à Lusaka, c'est comme une balle de ping-pong dans une valise vide. Je n'avais plus rien. Et ça faisait un vilain bruit dans ma tête. D'ailleurs, comme on le dit en français, je n'en suis pas encore revenue. Je ne suis pas revenue de Lusaka. Je me dis que nous sommes dans les sous-sols de l'aéroport. Je me dis que tu as tout vu et que tu te proposes d'apporter un message à Lammert et à Barnaby. Il est encore temps, n'est-ce pas? Et je ne sais même pas quoi te dire de leur dire. Ils sont là, derrière la porte, dans le four. Ils vont te poser des questions et tu ne sauras pas quoi leur dire. Ah si, dis bien que je portais la robe verte. Ils comprendront. Lammert, beau joueur, fera un signe amical à Barnaby. Je suis sûre qu'ils font des projets et des travaux, ensemble. Bref, ils ne perdent pas leur temps en m'attendant. » Silence. « Maman est allée faire les commissions. » Silence. « Je n'avais pas le droit d'ouvrir la porte en son absence. » Silence. « Et eux, ils criaient police, ouvrez, nous venons pour vous protéger, c'est tout. » Lucy s'assoit près de Luc, prend la main droite entre ses mains. « Tu ne fumes pas, tu ne bois pas, comme tu es sérieux! Écoute, c'est une histoire terrible. Lammert et Barnaby ne la connaissent pas. Je n'ai jamais osé la leur raconter. C'était la guerre, tu sais, et maman m'avait bien répété de ne jamais ouvrir la porte quand elle n'était pas là. Je n'avais pas vu mon père depuis deux ou trois semaines. Ma mère disait qu'il voyageait pour son travail, mais je s'avais qu'elle mentait. J'avais quinze ans. Je préparais mon bac. Tu peux faire le compte, je vais bientôt avoir cinquante ans. J'ai cru que la police allait nous protéger. J'ai ouvert la porte. » Lucy serre très fort la main de Luc. « Alors, ils se sont jetés sur moi. Ils étaient trois. Ils m'ont bâillonnée. Ils me disaient que ma mère allait revenir des commissions, que mon père allait revenir de voyage, en fin de soirée, et qu'ils avaient des petites questions à leur poser et que je ne devais pas avoir peur. Je ne devais seulement pas bouger, pas crier, rien. Je devais attendre, avec eux. Sur la table de cuisine, ma mère avait préparé mon goûter. Tu peux manger, me disaient-ils, mais je n'avais pas faim. Je les regardais. Ma mère tardait. Ils ne s'impatientaient même pas. Ils étaient sûrs de leur coup: C'est à ce moment-là que j'ai découvert ce que mes parents m'avaient toujours caché. J'étais juive. Mais qui? Mon père? Ma mère? Je compris la jalousie de mes petites camarades d'école. Nous avons changé de nom. Nous nous appelions Roussel. Mais je m'étais toujours appelée Lucienne Roussel. J'étais catholique, baptisée, ma mère avait toujours veillé à ce que je ne manque aucun cours de catéchisme. Puis j'ai entendu le pas de maman dans l'escalier. Du plus profond de moi-même, je lui criais de repartir. Pars, maman, pars! Elle entre, avec ses cabas. Elle n'a pas l'air étonnée. Elle vient s'asseoir près de moi et me serre très fort dans ses bras. Elle me demande pardon, à voix très basse, très basse. Elle a envie de pleurer mais la peur l'emporte sur tout. Nous attendons une heure, deux heures encore. Mon père arrive. Lui aussi n'a pas eu l'air étonné. Bref, ils nous arrêtent. Dans le premier camp, près de Marseille, mon père est séparé de nous. Je ne l'ai jamais revu. Dans le troisième camp, près de Paris, quinze jours plus tard, on emmène ma mère pour l'interroger. Je ne l'ai jamais revue. Quand je suis revenue chez nous, après la guerre, on avait tout pris dans l'appartement, sauf la chaise sur le balcon parce qu'elle était sans doute trop vieille et tout abîmée par la pluie et le vent. Je suis repartie pour Paris. Je n'avais qu'une seule adresse en mémoire, celle de la cousine Elia. » Silence. « Voilà, ça, tu peux leur raconter ça, ils ne le savaient pas. Et tu peux inventer des détails si tu veux, tu peux rendre plus vrai, plus poignant, les faire pleurer et sangloter si tu sens que c'est le seul moyen de leur faire partager ton émotion à leur rapporter: la petite histoire de ma vie. La mort n'a jamais cessé de me frôler. » Silence. « Maintenant, je m'offre le luxe de la frôler. Je me sens bien près de toi, tu comprends, si bien! »

*La Vallée des poupées*, quel film, toutes ces mémés qui ont des problèmes et qui veulent qu'on les soigne. Ah si j'étais là-bas, pense Mister Jack, crack, boum, finies les angoisses de ces dames. Sonnerie. La vieille taupe appelle. Mister Jack jette un coup d'oeil. Lucy sonne de nouveau. Il descend quatre à quatre l'escalier, vite, il va manquer la scène où les poupées se crêpent toutes le chignon. Il pousse la porte de cuir. « J'avais peur, j'ai cru que vous étiez parti », murmure Lucy. « C'est tout? » « Oui. Et puis, je voulais vous demander d'arrêter la musique. » « C'est tout? » « Oui, c'est tout. Vous n'êtes pas pressé, au moins? » « Prenez tout votre temps. » Mister Jack sourit, referme la porte, remonte dans son bureau: les poupées se battent encore. Quel spectacle!

« La chaise sur le balcon, ce n'était plus la même chaise. Un vieux truc. Alors, ils ne l'ont pas emportée. » Silence. « Tu n'oublieras pas la commission à Lammert et- Barnaby? Et puis encore une fois je te permets de mentir si tu sens que ça leur fait plaisir, s'ils en veulent encore plus. Dis-leur aussi que la dernière fois je n'ai pas pu leur envoyer de message, il y avait trop de monde, et à la fin il y avait un type qui ne voulait pas partir, qui m'observait et, qui écoutait tout ce que je disais. Dis-leur enfin que ce n'est pas facile d'avoir des rendez-vous là. Tu leur diras, n'est-ce pas? » Silence. « Tu sais, ton tatouage, ça me rappelle l'histoire de la fée qui se réveille un matin avec un grain de beauté sur le dessus de la main gauche. Elle met la main près de son visage, regarde de très près le point noir, de plus en plus près. Et dans le point elle distingue des ombres, comme un cortège, des arbres morts en plein hiver. Elle s'approche, voici un paysage de neige, des femmes en deuil qui suivent un corbillard, des sorcières à l'enterrement d'une autre sorcière. Et la fée est heureuse, c'est ainsi qu'elle apprend la mort de sa grande ennemie. Ma mère me disait toujours de ne pas toucher à mes grains de beauté. C'est bon signe, disait-elle, tu seras encore plus belle. Regarde, j'en ai un, là. » Lucy fait glisser les bretelles de la robe verte le long de ses épaules. « Regarde, juste au-dessus du sein, tu vois, il est tout petit, mais si tu regardais bien je suis sûre que toi aussi tu verrais des choses extraordinaires. » Silence. « Tout à l'heure, en lisant le mot Rasky, sur ton tatouage, j'ai eu peur, tu sais. Comme ça, une sorte de frayeur. Ça ne t'ennuie pas que je te le dise? » Lucy s'allonge, pose la tête sur les cuisses de Luc. « Tu vois, mon visage cache ton sexe. Tu es couvert de blessures, là, là et là. Mon pauvre Luc, nous n'avions plus grand-chose à faire sur cette terre. ». Silence. « D'en bas, tu as l'air très grand, très fort. Nous étions trop naïfs, n'est-ce pas? » Lucy ferme les yeux: le bout de son nez touche le ventre de Luc. Maman d'un baigneur ou bébé d'un baigneur, elle ne sait plus très bien.

Mais qu'est-ce qu'elle fait: rien. Elle parle, elle boit, elle fume, elle s'assoit près de lui, le frôle du bout des doigts, se relève, fait le tour de la table basse, s'assoit de nouveau, palabre. Mister Jack, les mains dans les poches, cigare aux lèvres, vient d'arrêter la télé quelques minutes avant la fin du film: les cris des poupées hollywoodiennes l'énervaient. Miroir sans tain: il regarde, il attend. Si au moins la taupe enlevait sa robe, faisait des choses indécentes, ça lui ferait passer le temps. Même pas. S'est-elle endormie? Non, elle se relève, prend le cadavre par les épaules, essaie de l'allonger sur le canapé. Les genoux restent pliés. Elle appuie sur les genoux, elle tire sur les bras. Les deux bretelles de sa robe sont tombées, on voit un peu sa poitrine. Mister Jack va chercher les jumelles dans le tiroir de son bureau. C'est ça, elle n'a pas de soutien-gorge, bien conservée. Houla, il va se passer quelque chose. Elle caresse le corps de haut en bas, de bas en haut; elle passe ses mains dans les cheveux, recoiffe l'enfant, soulève la nuque, remet les cheveux bien en place. Puis elle ferme les yeux de Luc, enlève sa robe lentement, très lentement. La robe tombe par terre: elle s'allonge sur le sofa près de Luc, contre Luc. Elle pose la tête sur son épaule: elle est un peu plus petite que lui, où sont ses mains? Mister Jack ne voit plus les mains de la taupe. Il ne voit que le dos de Lucy .couvrant une partie du corps de Luc. Il cherche les mains: plus de mains. Dommage. Tout cela est trop gentil. Mister Jack va ranger les jumelles dans le tiroir du bureau, écrase le mégot de son cigare dans un cendrier en forme de coeur. C'est comme pour le sofa et la table basse: il déteste le cendrier. Il le jette dans la poubelle. Il tourne en rond dans son bureau. Il regarde sa montre. Onze heures et demie. Patience, patience !

« Tu m'emmènes? Emmène-moi avec toi. Montre-moi le chemin. » Lucy s'est rapprochée du visage de Luc. Elle lui parle à l'oreille, à voix très basse, du bout des lèvres. « Je suis sincère, tu sais, je ne sais seulement pas comment m'y prendre. » Je n'ai jamais été convoquée, mon père, oui, ma mère, oui, mais moi jamais. Barnaby et Lammert, oui, mais moi jamais. On a dû m'oublier. Ou peut-être sait-on que j'ai trop envie d'être invitée. Allons, réponds ou je te mords, réponds, Luc, réponds! » Lucy mordille l'oreille de Luc serre la main gauche de Luc dans ses mains, contre son sexe, se plaque contre le corps allongé qui la supporte, l'emporte, une froideur l'envahit. « Réponds! »

Mister Jack en a assez. Minuit moins vingt. Cela a trop duré. Il branche le crématoire. Il va effrayer la vieille taupe. Dans trois minutes, tout sera prêt. La vieille en sera quitte pour sa peur. Mister Jack rigole. Quand il racontera ça aux copains, plus tard, si jamais il raconte cette histoire personne ne le croira. Le Sicilien le traitera de « sorpasso » et lui offrira un cigare en haussant les épaules. Mister Jack va vite reprendre les jumelles: il veut voir la scène. de près. Top, le crématoire est prêt. Il appuie sur le bouton rouge, la porte au fond du podium s'ouvre, le podium se déplace vers le fond avec son décor, sofa, table basse, robe verte et couple enlacé. « Shit, elle ne bouge pas. » Mister Jack retient sa respiration. « Saute ! » La vieille ne bouge pas. « SAUTE, NOM DE DIEU ! » Le podium disparaît dans le crématoire, les portes se referment. Fini.

Mister Jack lâche les jumelles qui tombent par terre, tac, vilain bruit. Ivre de peur, il ricane, pose les mains à plat sur le miroir sans tain. Tout cela s'est passé tellement vite! Et jamais, jamais il n'aurait pensé que... Shit! Il rit à gorge déployée, ça lui fait du bien. Il tourne sur lui-même, les mains sur la tête, en criant: « Elle est restée, elle est restée! »

Lucy a juste eu le temps de mordre très fort l'oreille de Luc pour se donner du courage.

Mister Jack dévale l'escalier, pousse violemment la porte de cuir, bouscule les bancs de la chapelle, se dirige vers le fond, regarde sa montre : encore deux minutes. Il donne des coups de poing sur le mur. Il est fou de peur. Il trépigne de joie. Ça, c'est du show! Et Madam Lucy ne lui téléphonera plus. Waouooooo! Neuf cenis dollars. La lumière verte s'allume au-dessus de la porte. Mister Jack appuie sur le bouton retour. Le podium revient avec ses cendres, ses débris calcinés. Minuit moins dix: il ne reste plus qu'à nettoyer tout ça. Ni vu ni connu.

« Eh, Lucio, je crois que je vais faire des trous à toutes les poches de mes pantalons. »

Andrew fait les cent pas devant la Chapel, tourne le dos au vent, hausse les épaules pour se réchauffer, donne des coups de pied sur le rebord du trottoir. Les taxis qui passent ralentissent, il leur fait signe qu'il attend, et lorsqu'un passant le regarde avec insistance il change de trottoir. Mister Jack sort enfin. Andrew court vers lui. « Oh, Lilly, qu'est-ce que tu fais là? » « Je veux savoir. Tout s'est bien passé? » « Évidemment, tout s'est bien passé. » « Qu'est-ce que tu as dans ce paquet? » « Devine. » Mister Jack sourit. « Allons, ne restons pas là. Marchons. » Au coin de Columbus Avenue, Andrew se plante devant Mister Jack. « Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac en papier? » « Qu'est-ce que tu veux qu'il y ait? Les cendres de ton petit copain. Tu as des remords ? » Silence. Andrew hausse les épaules, donne un coup de pied dans le pneu d'une voiture en stationnement. « Eh bien, réponds, qu'est-ce qui ne va pas ? » Mister Jack tend le paquet devant lui. « Tu veux goûter? » Andrew se jette sur Mister Jack et le saisit par le col de la chemise. Le paquet tombe par terre et se crève. « Hey, man! du calme! Tu veux peut-être goûter du trou pendant quelques bonnes années, il y fait tout noir, tu y passerais inaperçu. La tôle, c'est ça que tu veux, dis-moi? » Andrew lâche prise. Mister Jack le saisit par l'épaule. « Allons, ramasse, je viens de faire le ménage pendant plus d'une heure, c'est à toi maintenant, et fais vite s'il te plaît. Hop! » Andrew se met à genoux, ramasse les cendres. « Le paquet, est foutu. Enlève ton blouson, mets le tout dedans, ça t'apprendra à faire la grande dame. Un peu tard pour les grands sentiments, Lilly. » Silence. « C'est ça, Lilly dort pendant toute la journée, et quand elle se réveille, elle s'interroge sur ce qu'elle a fait dans la nuit. Ça lui fait bobo à la conscience. Il ne manquait plus que ça. Allons, donne-moi ça. » Mister Jack prend le blouson en boule, le glisse sous son bras, hèle un taxi. « Va te coucher, beauty, et va vendre tes fleurs coupées demain, comme si de rien n'était. » Il ouvre la portière du taxi, « Et la prochaine fois que tu me téléphoneras, je me souviendrai de mon col de chemise froissé. » Andrew, bras nus, la tête engoncée dans ses épaules, recule, puis il part en courant. Le taxi démarre. Mister Jack rentre chez lui avec ses deux bébés sur les genoux.

Columbus Day. La parade. Toutes les écoles de New York City défilent. Majorettes, pompons, satins multicolores, coups de sifflets, orphéons, tambours, drapeaux, étendards aux armes des Cardinaux du Nouveau Monde, chauds les marrons chauds: les marchands de bretzels vendent les premiers marrons de l'année. Un vent froid aiguise la fête, les couleurs et les sons. Kenneth demande au veilleur si Madam Lucy est rentrée. « Non. » « Tiens, c'est curieux. ». C'est tout. Les routes de Central Park sont interdites aux voitures. Mister Jack a loué une bicyclette au coin de la 77<sup>e</sup> rue et de la 2<sup>e</sup> avenue. Il a posé le sachet de papier dans un petit panier en osier devant le guidon. Il remonte la 77<sup>e</sup> rue jusqu'à Central Park. Il va faire une belle promenade. Un vrai bol d'air et un peu d'exercice en même temps. Il fera le tour du Réservoir sur la piste cendrée interdite aux cyclistes mais il s'en fout. Il aime ce grand lac emprisonné dans un grillage, le profil de Manhattan qui se reflète avec le ciel sur la surface de l'eau. « C'est ce qu'il y a de plus beau dans cette putain de ville. » Il pédale lentement. Des promeneurs lui font remarquer que c'est interdit de monter à bicyclette, là. Il continue. De temps en temps, Il se penche sur le paquet, prend quelques cendres et les jette sur la piste. Elles seront écrasées, piétinées par les coureurs et les marcheurs des dimanches ces jours de mort où l'on tue le temps. Mister Jack fera le tour du Réservoir. Il ménage ses munitions: il doit boucler la boucle. Cela fera un beau collier de cendres pour New York City. Et, lui seul en aura le secret d'existence. Ça l'amuse.

La boucle est bouclée. Mister Jack pose pied à terre. Il reste encore des cendres au fond du sachet. A travers les buissons il se fraie un chemin, rejoint une avenue. Il se promène, rejoint la Fontaine, s'offre un coca. Autour de la fontaine, c'est l'autre parade, celle des chiens enrubannés, des chats que l'on promène dans des paniers roulants, la parade des chaussures multicolores, des cothurnes extravagants, des pantalons et des jupes de toile constellés de papillons brodés. Peace, Sex, Organic, Hell's Angel, fétiches. Mister Jack remonte sur sa bicyclette, cherche un coin tranquille, un banc perdu dans les buissons. Il pose sa bicyclette contre le banc, s'assoit, le sac posé sur ses genoux. Il appelle les écureuils. Bfft, bfft, les voilà: un deux trois. Il leur lance les dernières cendres, à l'écart, dans l'herbe, au pied des arbres. Les écureuils s'approchent des gourmandises, les prennent dans leur deux pattes, essaient de grignoter et les rejettent. Quand le sachet est vide, Mister Jack souffle dedans, l'étrangle. au col et le fait craquer entre ses deux mains. Banggg.

Je m'arrête. Plus je tue mes fantômes, plus il en vient. L'aventure est morte.

## présentation de l'édition du Livre de poche

[p. 1]

LES LOUKOUMS

*Yves Navarre est né le 24 septembre 1940 en Gascogne. Très jeune, il écrit des romans, des pièces de théâtre, des poèmes. Il fait ce qu'il appelle désormais « son apprentissage ». Pour gagner sa vie, « autre école d'écriture », il est concepteur-rédacteur de publicité. En 1971 il publie enfin son nième roman Lady Black puis en 1972 Evolène et en 1973 Les Loukoums. C'est ce troisième roman qui le fera connaître du grand public. Il a depuis publié Le Coeur qui cogne, Killer, Niagarak. Plus récemment, aux Editions Robert Laffont, Le Petit Galopin de nos corps et Kurwenal ou la part des êtres. Auteur de théâtre, ses pièces Il pleut, si on tuait papa-maman, Histoire d'amour, Freaks society, La Guerre des piscines composent une oeuvre tout aussi originale que celle de ses romans. Chez Yves Navarre, un recours au sensible, comme un au secours. La violence, dans tout ce qu'il écrit, n'est que le revers de la tendresse, et le désespoir le double tranchant d'un espoir possible encore.*

Ce récit d'Yves Navarre peut se lire comme un roman policier.

Etranges destins, en effet, que ceux, parallèles, de Rasky et de Lucy, qui ont tous deux de mystérieux rendez-vous dans New York City. Luc, un jeune journaliste français, ami de Rasky, brisera ce parallélisme avant d'être brisé à son tour - car ce livre savamment, minutieusement construit, n'est en définitive qu'une machine de mort, un miroir funèbre où bougent les reflets d'une grande ville: New York 1972, un enfer dans lequel chaque personnage des *Loukoums* va entrer de plain-pied.<sup>35</sup>

Disons enfin que Rasky, Lucy et Luc possèdent tous un rêve en commun: écrire, se livrer pour délivrer, rompre ou exorciser pour sauver et se sauver. Ici, la rage et l'urgence de l'expression cèdent constamment devant la tendresse de la vie.

---

<sup>35</sup> Ce paragraphe est identique à celui de la 4<sup>e</sup> de couverture de l'édition du Livre de poche.

## œuvres parues jusqu'en 1978

[p. 2]

OEUVRES D'YVES NAVARRE

Romans

*Chez Robert Laffont :*

LE PETIT GALOPIN DE NOS CORPS.  
KURWENAL OU LA PART DES ÊTRES.

*Chez Flammarion :*

LADY BLACK.  
EVOLÈNE.  
LES LOUKOUMS.  
LE COEUR QUI COGNE.  
KILLER.

*Chez Grasset :*

NIAGARAK.

Théâtre

*Chez Flammarion :*

THÉÂTRE I (Il pleut si on tuait papa-maman, Dialogue de sourdes, Freaks society, Champagne, Les valises).

THÉÂTRE II (Histoire d'amour, La guerre des piscines, Lucienne de Carpentras, Les dernières clientes).

Pour enfants

*Chez Flammarion :*

PLUM PARADE ou 24 heures de la vie d'un mini-cirque.